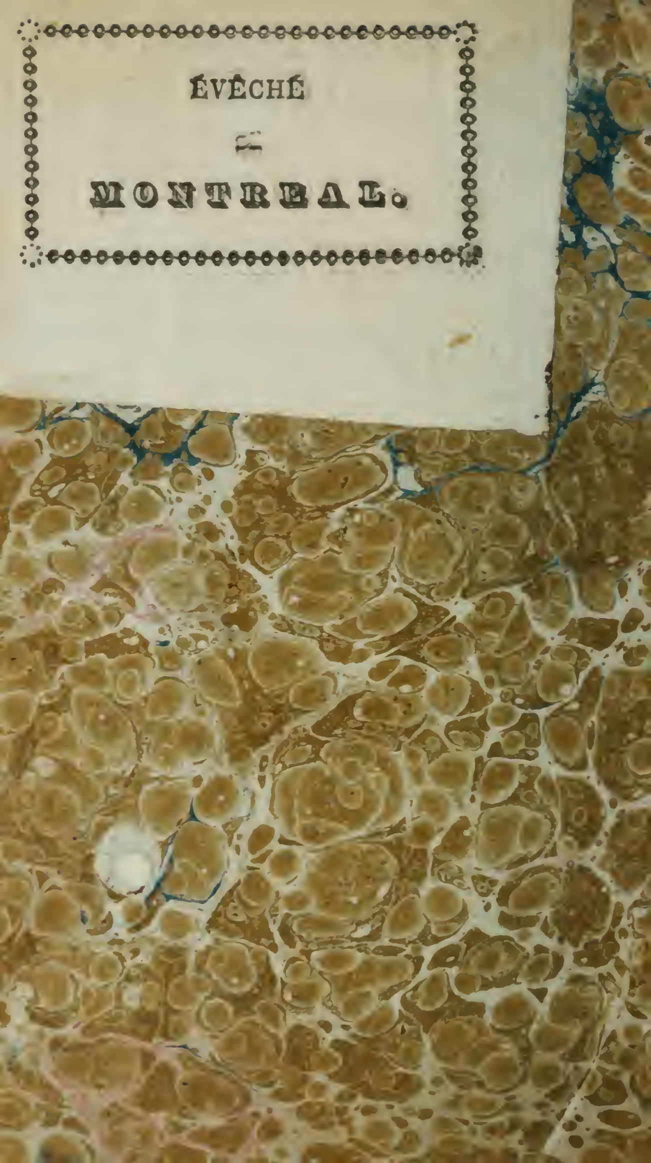




ÉVÊCHÉ
DE
MONTREAL.

ANNÉE PASTORALE.

TOME V.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Comme je n'avois d'abord eu d'autre dessein que d'expliquer familièrement dans de courtes homélies, les évangiles de tous les dimanches de l'année et de tous les jours du carême, je m'étois borné à donner au public l'explication de ces évangiles. Mais plusieurs curés et même quelques évêques m'ayant vivement sollicité de faire des instructions sur les principales fêtes de l'année, dont je n'avois point parlé dans mes *Prônes Nouveaux* et dans mon *Petit Carême*, j'ai cru devoir me conformer à leurs désirs ; et c'est dans cette vue, que j'ai composé ce nouvel ouvrage, quoique

j'eusse tout lieu de craindre de ne pas y réussir : car rien n'est plus difficile que de parler dignement des grands mystères de la religion ; et l'on sait que le génie même de nos plus célèbres orateurs y a souvent échoué. Mais pour éluder cette difficulté, que j'étois incapable de surmonter, je n'ai point cherché à approfondir et à développer les mystères que j'ai été obligé de traiter : je me suis borné à exposer simplement ce que la foi nous en apprend, et à en tirer les conséquences qui m'ont paru les plus propres à instruire et à toucher. En rendant mon travail plus facile, cette méthode ne nuira point au fruit qu'il peut produire : elle le rendra au contraire plus utile, parce qu'elle mettra mes instruc-

tions à la portée des esprits les plus simples, et que c'est principalement pour eux que j'ai travaillé. J'ai pourtant fait en sorte que la simplicité de mon style n'eût rien qui pût rebuter la délicatesse des esprits cultivés ; et si le succès répond à mes soins et à mes désirs, les fidèles de toutes les classes auront pour cet ouvrage la même indulgence qu'ils ont eue pour mes *Prônes Nouveaux*, et pour mon *Petit Carême*, auxquels il sert de supplément.

INSTRUCTIONS

INSTRUCTIONS COURTES ET FAMILIÈRES

SUR LES

PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE

SUR LES FÊTES EN GÉNÉRAL.

COMME les fêtes sont des jours consacrés au culte divin, et que l'église nous oblige de les observer religieusement, j'ai cru que pour vous apprendre et vous animer à remplir ce devoir, je devois d'abord vous donner une idée des fêtes en général, et c'est ce qui va faire la matière de cette instruction, où en vous apprenant ce que vous devez en penser, je vous montrerai la manière dont vous devez les célébrer.

Dieu n'avoit d'abord prescrit à l'homme que le repos et la sanctification du septième jour, que les juifs appeloient le jour du sabbat, et que nous

désignons sous le nom de dimanche. Mais à mesure que les hommes se multiplièrent, et que ce Dieu de bonté fit éclater sa libéralité envers eux par les faveurs signalées dont il les combla, il voulut que l'on fixât des jours où l'on s'occuperoit d'une manière spéciale, soit à en rappeler la mémoire, soit à lui en témoigner sa reconnoissance ; et c'est ce qui fut cause qu'on établit chez les juifs cette multitude de fêtes dont il est parlé dans nos livres saints. Il en a été ainsi parmi les chrétiens. J. C. n'a institué lui-même aucune fête : nous ne voyons pas du moins qu'il en soit fait mention dans son évangile. Mais l'église à qui il a laissé le pouvoir de se gouverner et de régler tout ce qui a rapport au culte divin, a suppléé, pour ainsi dire, à ce que n'avoit pas fait ce Dieu sauveur, en ordonnant aux fidèles de célébrer les différentes fêtes qu'elle a établies. Mais pourquoi les a-t-elle établies ? [illegible]tez-le, M. F., et apprenez à connoîtr[illegible] toute la sagesse de cette sainte épouse [illegible]e J. C.

Comme il y a deux différentes sortes de fêtes, et que les unes ont été instituées en l'honneur de Dieu même, et les autres pour honorer les saints qui sont ses amis, l'église a eu aussi deux différentes vues en les établissant : elle a établi d'abord les premières pour rappeler à ses enfans les grandes idées que les mystères de la religion nous donnent de Dieu, et pour exciter dans leurs cœurs les vifs sentimens de reconnoissance, d'amour et de piété qu'ils doivent naturellement inspirer à ceux qui les considérent avec les yeux de la foi. Car elle n'ignore pas qu'étant sans cesse distraits par les objets séduisans que nous présente la figure du monde, nous oublierions bientôt les grands bienfaits dont nous sommes redevables à la bonté divine, si elle n'avoit pas soin de nous en retracer de temps en temps l'image; et c'est pour cela que dans les fêtes particulières qu'elle célèbre, et qu'elle nous ordonne de célébrer en l'honneur de J. C., elle nous met sous les yeux tantôt l'état d'abjection, de souffrance

tation au martyre, on peut dire également que les fètes des apôtres, des confesseurs, des vierges, et sur-tout de la reine des vierges, sont un encouragement au zèle, à la piété, à la chasteté, et à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Eh ! comment en effet pourrions-nous considérer et louer en eux ces vertus, sans nous sentir portés à les imiter ? Comment pourrions-nous comparer le haut degré de perfection où ils se sont élevés, avec l'état de tiédeur où nous croupissons, sans nous dire intérieurement à nous-mêmes : ces Saints dont j'admire et j'honore la sainteté, n'étoient pas d'une autre nature que moi ; ils avoient la même foiblesse, ils portoient dans le cœur le germe des mêmes passions, ils vivoient dans le même état, ils avoient les mêmes devoirs à remplir, les mêmes difficultés à surmonter, les mêmes dangers à vaincre. Cependant malgré tous ces obstacles, ils se sont élevés au-dessus de la nature corrompue, ils ont résisté aux attraits du vice, ils

ont marché à grands pas dans les routes de la vertu, ils sont parvenus au comble de la sainteté. Pourquoi ne pourrois-je donc pas faire ce qu'ils ont fait? pourquoi ne pourrois-je pas, comme eux, éviter le mal et pratiquer le bien, subjuguer mes passions et remplir mes devoirs, renoncer au monde et m'attacher à Dieu. Ce Dieu qu'ils servoient avec tant de zèle et de fidélité, n'est-il pas mon maître, comme il étoit le leur? Ne m'a-t-il pas fait les mêmes commandemens qu'à eux? ne m'accorde-t-il pas les mêmes grâces? ne m'a-t-il pas promis la même récompense? ne m'a-t-il pas menacé des mêmes châtimens? Pourquoi donc, encore une fois, ne ferois-je pas ce qu'ils ont fait?

Ce furent ces sages réflexions qui firent rentrer Augustin dans les routes de la justice, et elles ne pourroient manquer de nous y ramener nous-mêmes, si nous les faisions comme lui. Or, c'est en célébrant la fête des Saints, qu'on a le plus occasion de les faire,

puisque c'est alors qu'on entend louer leurs vertus, et que l'on voit que ce sont ces vertus qui, en les sanctifiant, ont été le principe de la glorieuse immortalité dont ils jouissent dans le ciel.

Oui, M. F., tels sont les fruits précieux que nous pouvons retirer des fêtes que nous célébrons soit en l'honneur de Jesus-Christ, soit en l'honneur des Saints. Telle est l'idée que nous devons avoir de leur nature et de leur objet. Elles ne tiennent pas essentiellement au fond du christianisme qui peut subsister sans elles; mais elles sont très-propres à faire naître et à entretenir l'esprit de piété dont nous devons être animés pour vivre en véritables chrétiens.

Elles ne sont pas absolument nécessaires ; mais elles peuvent être très-utiles, très-salutaires ; et c'est pour cela que l'église qui ne cherche que le bien de nos ames, et qui ne désire que le salut de ses enfans, les a instituées. Mais pour en retirer les avantages qu'elle a eus en vue en les instituant, il faudroit les observer exactement, il fau-

droit les célébrer religieusement, et c'est là malheureusement ce que ne font pas la plupart des chrétiens.

Je dis d'abord qu'il faut les observer exactement : car, ne vous y trompez pas, M. F. : la célébration de ces fêtes n'est pas pour nous une pratique de surérogation ; elle est une œuvre d'obligation. L'église ne se borne pas à nous conseiller de les observer ; elle nous l'ordonne expressément, et vous ne pouvez pas ignorer que parmi les commandemens qu'elle nous a faits, il y en a un qui nous oblige de les *sanctifier*. Or, dès que l'église nous en fait une obligation, nous devons tous nous en faire un devoir, et nous ne saurions manquer à ce devoir, sans nous rendre grièvement coupables aux yeux de J. C. qui nous a fait un précepte exprès d'obéir à l'église, et qui veut qu'on regarde ceux qui ne l'écoutent pas comme des païens et des publicains.

Ce n'est qu'autant que cette sainte église nous dispense de célébrer les fêtes, que nous pouvons nous en dis-

penser nous-mêmes : car comme en vertu de l'autorité que lui a donnée son céleste époux, elle a le droit de les établir, elle a aussi le pouvoir de les supprimer, quand elle juge dans sa sagesse, que leur suppression est aussi utile dans certaines circonstances, que leur établissement avoit paru l'être dans d'autres. C'est là un principe incontestable aux yeux de tout vrai catholique ; et rien n'est plus propre que ce principe, à rassurer ces ames timorées qui croiroient se rendre criminelles aux yeux de Dieu, si elles n'observoient pas comme auparavant, les fêtes qui ont été supprimées dans ces derniers temps : car la règle invariable que doit suivre tout véritable chrétien, c'est l'autorité de l'église ; et comme nous devons pratiquer tout ce qu'elle ordonne, nous pouvons nous permettre tout ce qu'elle permet. Se faire donc une peine de conscience d'user des dispenses qu'elle nous a accordées ; ce seroit blâmer tacitement sa conduite, ce seroit dans un sens, méconnoître son auto-

rité, et violer par conséquent le précepte que J. C. nous a fait de l'écouter et de lui obéir.

Ce n'est pas que le jour des fêtes qui ont été abolies, vous ne puissiez vaquer aux mêmes exercices de piété que vous pratiquiez, lorsqu'elles subsistoient. L'église au contraire vous y exhorte par l'organe de son chef; mais en vous y exhortant, elle ne vous en fait pas un devoir; et ce seroit se faire une fause conscience, que de s'y croire obligé, tandis qu'elle ne nous y oblige pas. Faites donc ces jours-là par dévotion, tout ce que votre zèle et votre ferveur pourront vous suggérer, puisqu'on ne sauroit jamais en trop faire pour Dieu; mais ne regardez pas comme une obligation ce qui a cessé d'en être une, et ne vous croyez étroitement tenus que d'observer les fêtes que l'église nous ordonne de célébrer. C'est là, comme je l'ai déjà dit, un devoir indispensable pour tout chrétien, et quiconque refuse de le remplir, se rend coupable d'un péché qui donne la mort à son ame.

Mais ce seroit peu d'observer les fêtes exactement, si on ne les célébroit religieusement. L'église ne nous oblige pas seulement à les célébrer ; elle nous ordonne encore de les *sanctifier*. Or, pour accomplir ce précepte, il faut d'abord s'abstenir de tout ce qui pourroit être contraire à la sanctification de ces saints jours, et il faut de plus pratiquer tout ce qui peut nous aider à les sanctifier.

Ce qu'il y a de plus contraire à la sanctification des fêtes, comme à celle du dimanche, ce sont les œuvres serviles et les divertissemens dangereux. Ces fêtes, comme je vous l'ai déjà dit au commencement de cette instruction, sont des jours qui doivent être consacrés au culte divin. Mais peut-on se flater d'accorder ce culte avec le travail et les amusemens ? Quand on s'occupe à travailler ou à s'amuser, on oublie Dieu et sa loi, pour ne penser qu'à son intérêt ou à son plaisir, et bien loin d'honorer ce souverain maître, on va souvent jusqu'à l'offenser. Voilà pour-

quoi l'église a défendu qu'on s'occupât les jours des fêtes, soit des travaux de l'agriculture, soit de l'exercice du commerce, soit des ouvrages des arts mécaniques, et de tout ce que les artisans et les ouvriers ont coutume de faire les jours ordinaires. Voilà pourquoi, peu contens de nous interdire tout ce qui est un vrai travail, plusieurs conciles nous ont fait envisager les danses, les spectacles et les autres divertissemens dangereux, comme des amusemens contraires à la sanctification des fêtes, et ont ordonné aux fidèles de s'en abstenir les jours où on les célèbre.

Mais la plupart des chrétiens connoissent-ils ces défenses et ont-ils soin de s'y conformer ? Ah, avouons-le ici en gémissant : on connoît bien encore le nom des fêtes, mais on a presque entièrement oublié les vues salutaires que l'église s'est proposées en les établissant. On ne les envisage plus qu'avec un œil profane, et au lieu de se priver, pendant qu'on les célèbre, de tout ce qui pourroit empêcher de les sancti-

fier, on croit pouvoir se permettre tout ce qui ne tend qu'à les profaner. Ce n'est pas aux pratiques de la religion et aux exercices du culte divin, qu'on en emploie le temps ; c'est aux travaux de sa profession, c'est aux divertissemens du monde. C'est pendant ces saints jours qu'on voit des gens de la campagne et des artisans des villes s'occuper sans scrupule des travaux de leur état, comme s'ils étoient dans tout autre temps, et sembler vouloir braver ouvertemens les lois de la religion, en se permettant de faire publiquement ce qu'elle défend. C'est pendant ces saints jours, qu'une jeunesse dissipée et libertine a coutume de se réunir dans les lieux destinés aux bals ou aux promenades, pour y étaler tout ce que le luxe a de plus brillant, tout ce que l'artifice des parures a de plus séduisant, et pour s'y permettre loin des yeux des parens, des danses, des familiarités, ou du moins des regards et des entretiens qui, en excitant et en enflammant les passions, ne peuvent

être que funestes à l'innocence et à la vertu. Ce sont enfin ces saints jours que les gens du monde choisissent souvent pour opposer les fêtes profanes qu'ils donnent, aux fêtes religieuses que l'église célèbre, et accordent aux plaisirs et aux amusemens le temps qu'ils devroient consacrer à la prière et à la piété !

Mais de là qu'arrive-t-il ? Je n'ai pas besoin de vous le dire, M. F., et si la foi n'est pas entièrement éteinte dans votre esprit, comme elle l'est dans celui de tant d'autres qui ne regardent plus les jours de fêtes que comme des jours de repos et d'amusement, vous devez assez le voir par vous-mêmes. Ce qui arrive ? C'est que l'autorité de l'église est méprisée, c'est que ses lois sont violées, c'est que ses espérances sont frustrées, c'est que les secours qu'elle nous offre sont inutiles, et que changeant même le bien en mal, le remède en poison, nous faisons servir à offenser Dieu et à nous perdre, ce qui n'avoit été établi que pour le faire

honorer et pour nous sauver. N'est-ce pas là le désordre le plus honteux et le plus déplorable ?

Ah ! faisons-le cesser, M. F., et au lieu de nous opposer aux salutaires intentions de l'église par une conduite incompatible avec la sanctification des fêtes qu'elle nous oblige d'observer, employons tous les moyens qui peuvent nous les faire sanctifier. Ne nous contentons pas pour cela, d'assister au saint sacrifice de la messe, et d'y assister comme la plupart des chrétiens, plutôt par une espèce de bienséance, que par un véritable esprit de religion ; plutôt pour voir les personnes qui y assistent, que pour adorer le Dieu qu'on y offre ; plutôt pour y étaler aux yeux des hommes tout l'attirail de la vanité, que pour y offrir au Seigneur, l'hommage d'une sincère piété ; mais comme ce saint sacrifice n'est pas le seul moyen que nous ayons pour honorer J. C. ou les Saints, et que les fêtes que nous célébrons en leur honneur, sont des jours qui doivent être consacrés à leur culte, après avoir

assisté à la messe avec le recueillement, le respect et l'attention qu'exige une si sainte action, occupons-nous à méditer sur les mystères de Jesus-Christ ou sur les vertus des Saints qui sont l'objet de notre culte, et peu contens de lire leur vie, de chanter leurs louanges, attachons-nous principalement à imiter leurs actions : car c'est-là sur-tout le fruit que nous devons retirer de la célébration de leurs fêtes, et ce seroit en vain, dit Saint Jean-Chrysostôme, que nous les honorerions et que nous les louerions, si nous n'avions pas soin de suivre la route qu'ils nous ont tracée par leur exemple.

Ne nous bornons donc pas, M. F., à célébrer leurs fêtes ; mais appliquons-nous à marcher sur leurs traces, et si le chemin qu'ils ont suivi nous paroît trop difficile, songeons à l'heureux terme où ils sont parvenus ; c'est à ce terme que nous sommes tous appelés ; c'est à ce terme que nous arriverons tous, si nous suivons la voie étroite que nous ont frayée le divin Sauveur et les Saints

que nous honorons : faut-il rien de plus pour nous engager à les imiter ; et ne faudroit-il pas être entièrement aveugle et insensible à ses vrais intérêts, pour refuser d'acheter une gloire et un bonheur qui n'auront point de fin, au prix de quelques humiliations, et de quelques souffrances et de quelques privations qui doivent finir avec notre vie ? Que ce soit donc là désormais l'unique objet de notre ambition, et que chaque fête que nous célébrons ici bas, soit pour nous un motif qui nous porte à nous rendre digne de participer à la fête immortelle que les esprits bienheureux célèbrent continuellement dans le ciel en l'honneur du Dieu trois fois saint, qui fait et fera leur bonheur pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION

SUR L'INCARNATION DU FILS DE DIEU ET L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

L'UN des articles du symbole que nous récitions à la messe après l'évangile, c'est que le fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est incarné par la vertu de l'Esprit-Saint, dans le sein de la vierge Marie, qu'il s'est fait homme pour sauver les hommes ; et c'est ce qu'on appelle le mystère de l'incarnation du Verbe ou du Fils de Dieu. La fête que l'église a établie pour le célébrer, ne porte point ce nom ; elle n'est connue que sous celui de l'annonciation de la sainte Vierge. Mais comme l'incarnation du Verbe est étroitement unie avec l'annonciation de Marie, et que ces deux mystères se sont accomplis en même temps, on ne peut les célébrer l'un sans l'autre ; et vous verrez dans cette

instruction, qu'en vous expliquant les différentes circonstances de l'accomplissement du premier de ces deux mystères, j'aurai occasion de vous expliquer tout ce qui a rapport au second. Commençons donc par l'incarnation du fils unique de Dieu, et pour en sentir tout le prix, considérons l'état déplorable où l'homme étoit réduit avant qu'elle s'opérât.

Vous savez, M. F., qu'héritier du péché du premier homme, nous en avons tous éprouvé les terribles suites. Vous savez que ce funeste péché ayant obscurci l'entendement, et affoibli la volonté de tous les enfans d'Adam, ils étoient sans cesse exposés à se laisser aveugler par l'erreur et entraîner par les passions, qui sont la source de tous les crimes et de tous les maux. Vous savez enfin que toujours portés à irriter la colère du Seigneur par les péchés que nous aurions ajoutés à celui de notre origine, nous n'aurions jamais pu l'appaiser par une satisfaction proportionnée à l'offense, parce que l'offense

étant infinie dans son objet, qui est Dieu, et la satisfaction n'étant offerte que par des hommes et des pécheurs, elle n'auroit jamais pu avoir qu'un mérite borné et incapable de satisfaire à la justice divine. Quel auroit donc été notre sort, si le ciel ne fût venu à notre secours, et si nous eussions été abandonnés à nous-mêmes ? Hélas ! nous serions allés, comme dit Augustin, d'erreurs en erreurs, d'égaremens en égaremens, de précipices en précipices, jusqu'à ce que nous fussions tombés dans l'abîme de la perdition.

Mais le Seigneur, qui lors même qu'il est le plus irrité se souvient de sa miséricorde, a eu pitié de l'homme pécheur, et d'abord après la funeste chute qui devoit le perdre, il lui annonça qu'il viendroit un jour un Rédempteur pour le sauveur. Ce divin Rédempteur dont les Daniel, les Isaïe, les David et tous les prophètes prédirent l'avènement de la manière la plus claire et la plus circonstanciée, ne parut pas d'abord sur la terre. Il fut long-temps l'attente des nations, et le remède ne fut différé, qu'afin que la grandeur du mal

ſit toujours mieux sentir aux hommes le besoin extrême qu'ils en avoient. Mais lorsque l'heureux temps où Dieu devoit le leur accorder ſut enfin arrivé, il parcourut les différentes conditions, pour y chercher la créature qui devoit servir à l'exécution de ses desseins de miséricorde sur le genre humain ; et ayant fixé son choix sur Marie, comme étant la plus pure et la plus humble des vierges, il lui envoya l'archange Gabriel, l'un des chefs de la milice céleste, pour lui annoncer en la saluant, *qu'elle étoit pleine de grâce, que le Seigneur étoit avec elle, et qu'elle étoit bénie entre toutes les femmes.*

Un éloge si accompli, sorti de la bouche d'un ange, auroit dû, ce me semble, ſlatter l'heureuse vierge à qui il étoit adressé. Mais au lieu d'exciter la moindre complaisance dans son cœur, il ne ſit que jeter le trouble dans son ame ; et comme elle ne croyoit pas le mériter, elle cherchoit en elle-même ce qui avoit pu le lui attirer. C'est pourquoi l'ange lui dit : *Ne craignez point, Marie : car vous avez*

trouvé grace devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jesus : il sera grand et appelé le fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père : il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.

Après une promesse si consolante et si magnifique, il vous paroît sans doute que Marie devoit s'empresser de contribuer à son accomplissement; mais comme elle s'étoit engagée à demeurer toujours vierge, et qu'elle étoit déterminée à sacrifier la dignité sublime qu'on lui offroit, à l'engagement sacré qu'elle avoit contracté avec le Seigneur en se vouant pour toujours à la virginité, elle voulut savoir si cette vertu pourroit s'accorder avec les vues que Dieu avoit sur elle, et elle dit à l'ange : *Comment cela s'accomplira-t-il ? car je ne connois point d'homme.* C'est pour satisfaire à cette question, que Gabriel lui répondit : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous*

couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous, sera appelé le fils de Dieu. Mais pour la rassurer encore mieux, et pour lui faire comprendre que le grand mystère qu'il lui annonçoit, seroit le pur effet de la puissance de Dieu qui peut tout ce qu'il veut, l'Esprit céleste crut devoir lui rappeler le miracle que ce Dieu tout-puissant venoit d'opérer en faveur d'Elizabeth, sa cousine, laquelle ayant été stérile jusques alors, avoit conçu un fils dans sa vieillesse, et étoit déjà à son sixième mois : car, ajouta-t-il, *il n'y a rien d'impossible à Dieu.*

Marie reconnut cette vérité : elle crut, d'après les paroles de l'ange, qu'elle pouvoit devenir mère, sans cesser d'être vierge; et consentant enfin à l'exécution des grands desseins que Dieu avoit sur elle, elle répondit à l'Esprit céleste : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* A ces mots, qui renfermoient le consentement que Dieu exigeoit d'elle, les cieux s'ouvrirent, les nuées s'abbaissèrent, le grand mystère de l'incarnation du Verbe s'opéra dans le chaste

chaste sein de Marie, par l'opération ineffable de l'Esprit-Saint; et combien de prodiges admirables, combien d'effets salutaires ne produisit pas l'accomplissement de ce mystère ?

C'est en conséquence de l'incarnation du Verbe, que la nature divine unie à la nature humaine, ne faisant qu'un seul J. C., nous pouvons dire avec vérité que J. C. est le fils unique de Dieu, égal en tout à son père, et qu'il est aussi le fils unique de la bienheureuse vierge Marie, semblable en tout à nous, excepté le péché; que Dieu s'est fait homme, qu'il a souffert et qu'il est mort pour sauver les hommes. C'est en conséquence de l'incarnation du Verbe, que quoiqu'il y ait deux natures en J. C., et que ces deux natures soient réellement distinctes l'une de l'autre, elles ne sont pas pourtant séparées, et elles ne subsistent pas séparément; elles sont au contraire si intimement et si parfaitement unies, que l'humanité de J. C. ne subsiste que conjointement avec la divinité, en une seule personne, qui est la personne du Verbe. Cependant quoiqu'en J.

C. il n'y eût qu'une seule personne, il avoit deux volontés, la volonté divine et la volonté humaine ; mais la seconde de ces deux volontés fut toujours subordonnée en tout à la première.

En entendant ces vérités incompréhensibles, vous serez peut-être tentés de me faire la même demande que Marie fit à l'archange Gabriel, lorsqu'après avoir entendu les étonnantes merveilles qu'il lui annonçoit, elle lui dit : *Comment cela s'accomplira-t-il ?* Vous vous direz peut-être intérieurement à vous-mêmes : comment Dieu a-t-il pu se faire homme, et réunir en une seule personne la nature divine et la nature humaine ? Mais vous devez savoir, M. F., que les pensées de Dieu étant infiniment au-dessus de celles de l'homme, il est impossible à notre foible vue de découvrir ce qu'il y a de merveilleux dans les œuvres de sa puissance; qu'ainsi lorsqu'il s'agit des mystères qu'il nous a révélés, nous devons nous faire un devoir de les croire, mais nous ne devons point chercher à les comprendre. Or, comme l'incarnation du Verbe est un

des plus grands mystères de notre religion, je ne chercherai point à vous expliquer la manière admirable dont elle s'est opérée ; mais je me contenterai de vous dire comme l'ange le dit à Marie, que rien n'est impossible à Dieu ; que sa puissance n'a point de bornes ; qu'il peut faire infiniment plus que nous ne pouvons concevoir, et que par conséquent, quoique l'incarnation de son divin fils soit un mystère supérieur à toutes les lumières de notre raison, il doit nous suffire de savoir, comme nous le savons, que des faits incontestables prouvent évidemment l'accomplissement de ce grand mystère, pour que nous devions nous faire un devoir de le croire et de l'adorer.

Bannissons donc de notre esprit toutes les questions, tous les doutes que notre raison encore plus orgueilleuse, qu'elle n'est bornée, pourroit nous suggérer à la vue de ce grand mystère qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance divines ; et au lieu de chercher à en sonder les profondeurs impénétrables, attachons-nous à considérer le

prodige d'amour que le père céleste et son divin fils y ont opéré en notre faveur. Le Seigneur ne nous a pas faits pour le comprendre, mais pour l'aimer; et qu'y a-t-il de plus propre à le rendre aimable à nos yeux que le mystère de l'incarnation?

Dieu a tellement aimé le monde, nous dit l'apôtre Saint-Jean, qu'il est allé jusqu'à lui donner son fils unique pour gage de son amour; et que ne nous a-t-il pas donné, en nous le donnant? Il nous a donné un sauveur, puisque le Verbe divin n'est venu sur la terre, que pour sauver ce qui avoit péri; il nous a donné un médiateur, puisque cet adorable Sauveur ne s'est fait homme, que pour réconcilier le ciel avec la terre. Il nous a donné une victime digne de lui, puisqu'il n'y avoit qu'un Dieu-homme qui put dignement réparer les outrages faits à un Dieu. Il nous a donné un législateur et un maître, puisqu'en nous déclarant que J. C. est son fils bien-aimé, et qu'il a mis en lui toutes ses complaisances, il nous ordonne expressément de l'écouter et de lui obéir. Il nous a donné un modèle, puisque selon l'oracle

du docteur des nations, il n'y aura de prédestinés, que ceux qui se seront rendus conformes à ce divin modèle. Il nous a enfin tout donné, ainsi que s'exprime le même apôtre, puisque nous trouvons en J. C. la source de toutes les grâces et de tous les biens qui peuvent nous rendre heureux dans le temps et dans l'éternité.

Mais que n'en a-t-il pas coûté à ce divin Sauveur pour nous procurer tous ces biens précieux ; et quels sacrifices n'a-t-il pas faits pour nous en mettre en possession ? Comme il n'y a rien, dit Saint-Bernard, qui soit aussi grand que Dieu, il n'y a rien qui soit aussi vil que l'homme. Cependant tout Dieu qu'il étoit, le Verbe éternel a porté la générosité jusqu'à se faire homme, et pour me servir ici des expressions de l'apôtre, il s'est en quelque sorte anéanti lui-même, en s'abaissant jusqu'à prendre pour nous la forme d'un esclave. Pouvoit-il nous donner une plus grande marque d'amour ? Pouvoit-il mieux nous prouver qu'il préféroit en quelque sorte notre bonheur à sa propre gloire ?

Si le fils d'un roi de la terre s'éloignoit

du trône de son père, pour venir se confondre avec son peuple; s'il se réduisoit à l'état le plus humiliant et le plus pénible, pour adoucir les maux de ce peuple, et pour le rendre heureux par ses abaissemens et par ses souffrances, vous ne croiriez jamais pouvoir assez exalter sa bonté; vous regarderiez son généreux dévouement comme un prodige d'amour, et vous vous écrieriez sans doute avec enthousiasme: O que ce prince est bon! O qu'il est aimant et qu'il mérite d'être aimé! O qu'il faudroit être ingrat pour ne pas lui rendre amour pour amour! Eh bien, M. F., les sentimens que vous auriez pour ce prince qui n'a point existé, et qui n'existera jamais, parce que les hommes n'ont jamais été et ne seront jamais assez généreux pour faire un si grand sacrifice en faveur de leurs semblables, ces sentimens, dis-je, sont précisément ceux que nous devons avoir pour J. C. C'est lui qui poûr mettre fin à nos maux, a quitté le trône de son père céleste, et est venu par son incarnation, se revêtir de notre méprisable nature. C'est lui qui pour nous racheter, s'est.

dévoué à la vie la plus pénible, à la mort la plus douloureuse, et il n'est aucun de nous qui ne puisse dire avec l'apôtre Saint-Paul : *Il m'a aimé, et il s'est sacrifié lui-même pour moi.* N'est-il donc pas digne de toute notre reconnoissance, de tout notre amour, et si nous étions assez durs et assez insensibles pour ne pas l'aimer, ne mériterions-nous pas d'être frappés du terrible anathême que l'apôtre Saint-Paul a lancé contre ceux qui ne l'aiment pas ?

Aimons-le donc ce Dieu qui nous a tant aimés ; mais aimons-le avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, et prouvons-lui notre amour par nos œuvres encore plus que par nos paroles. Sacrifions tout pour lui, comme il a tout sacrifié pour nous. Remercions-le sans cesse de ce qu'en daignant s'unir à notre nature, il nous a rendu participans de la sienne, ainsi que s'exprime l'apôtre ; et puisqu'en vertu de cette union, nous sommes devenus ses membres et ses frères, gardons-nous, dit Saint Léon, de rien faire qui nous rende indignes de ces glorieux titres. N'oublions

rien au contraire pour nous en montrer toujours plus dignes ; et comme il a bien voulu s'abaisser jusqu'à devenir semblable à nous, employons tous nos soins, et faisons consister toute notre gloire à nous rendre semblables à lui.

Mais en nous faisant un devoir d'adorer, d'aimer et d'imiter le Verbe incarné, n'oublions pas de payer à Marie le juste tribut d'hommages qu'elle mérite par la sublime dignité où l'a élevée le mystère que nous célébrons en ce jour. Car c'est aujourd'hui qu'en concevant par la vertu ineffable de l'Esprit-Saint, et en fournissant de sa propre substance un corps au Verbe éternel qui s'incarna dans ses chastes entrailles, elle devint véritablement mère de Dieu. C'est là le glorieux titre que l'église lui a toujours donné. C'est pour le lui assurer, que les pères du concile d'Ephèse, anathématisèrent l'erreur de l'impie Nestorius qui osoit le lui disputer. C'est après avoir entendu cet anathême, que les fidèles qui avoient toujours regardé et honoré Marie comme mère de Dieu, applaudirent avec transport à la victoire qu'elle avoit rempor-

tée sur l'hérésie, et redoublèrent de zèle pour sa gloire et pour son service.

Nous avons, M. F., la même foi que ces fidèles des premiers siècles de l'église: nous croyons comme eux, que Marie est la mère de son Dieu même, qu'en cette qualité elle est au-dessus de tous les saints, de tous les anges, de tous les archanges, et que comme s'exprime l'église, elle n'a pas son égale parmi les autres créatures; pourrions-nous donc refuser de lui donner sans cesse des marques de notre admiration, de notre respect; et puisqu'après Dieu, il n'y a rien d'aussi grand que Marie, ne devons-nous pas en conclure qu'après Dieu, il n'y a rien que nous devions autant honorer que Marie?

Honorons-la donc surtout en ce jour qui a été le commencement de sa gloire et de son bonheur. Adressons-lui souvent les paroles par lesquelles l'Esprit céleste lui annonça qu'elle étoit pleine de grâce, que le Seigneur étoit avec elle, qu'elle étoit bénie entre toutes les femmes; et afin que ces louanges lui soient plus agréables, et nous deviennent plus salutaires, attachons-

nous à imiter les vertus qui les lui ont attirées : car si elle fut choisie pour être la mère de Dieu, ce ne fut que parce qu'elle étoit la plus pure et la plus humble de toutes les créatures ; ce ne fut que parce qu'elle étoit disposée à sacrifier la maternité divine à l'amour qu'elle avoit pour la virginité ; ce ne fut enfin que parce qu'au moment même où un ange lui donnoit les titres les plus honorables, elle n'en prit point d'autre que celui de *servante du Seigneur* ; et s'abaissa autant que Dieu l'avoit élevée. Si nous voulons donc nous rendre comme elle, agréables aux yeux du Seigneur, ne nous contentons pas d'exalter sa gloire et d'honorer la sublime dignité où elle parvint en devenant la mère de Dieu ; mais appliquons-nous à imiter ses vertus, et à devenir humbles et chastes comme elle ; puisque ce n'est qu'en participant à ses mérites sur la terre, que nous pourrons partager la gloire dont elle jouit dans le ciel.

INSTRUCTION

SUR LA NAISSANCE DE N. S. J. C.

Parmi tous les mystères que nous célébrons en l'honneur de N. S. J. C., il n'y en a point de plus touchant et de plus instructif, que celui de sa naissance. Un Dieu enfant, un Dieu enveloppé de langes, un Dieu qui n'a pour palais qu'une étable, pour trône qu'une crêche, pour cortège qu'une mère, qu'un tuteur, que quelques bergers pauvres comme lui, est un objet qui, en confondant la raison, doit faire naturellement la plus vive impression sur le cœur; et pour peu que l'on ait de foi, on ne peut l'envisager sans être attendri. Examinons donc toutes les circonstances de cet adorable mystère. Considérons comment Jesus est né. Voyons pourquoi il est né dans l'état où l'évangile nous le représente; et dans ces différentes considérations, nous trouverons tout à la fois de quoi nous instruire et de quoi nous toucher.

Le prophète Michée avoit prédit que le Messie naitroit à Bethléem, en annonçant expressément que c'étoit de cette ville que devoit sortir celui qui étoit destiné à régner sur Israël ; et le temps désigné pour être l'époque de sa naissance, étoit arrivé, puisque le sceptre étoit sorti de la maison de Juda, et avoit passé dans des mains étrangères. Mais comment la prédiction dont je viens de parler, pourra-t-elle s'accomplir, tandisque Joseph et Marie ont fixé leur séjour dans l'humble et pauvre demeure qu'ils ont à Nazareth ? Ah ne craignons pas, M. F., que l'oracle du prophète soit démenti par l'évènement. La providence a des ressorts secrets qui la conduisent toujours aux fins qu'elle se propose : elle fait tout servir à l'accomplissement de ses desseins ; et les passions même des hommes qui sembloient devoir les contrarier, deviennent les instrumens qu'emploie sa sagesse pour les exécuter. Jaloux de connoître tout ce que renfermoit de sujets le vaste empire qu'il gouvernoit, César Auguste publia un édit par lequel il ordonnoit d'en faire partout le dénom-

brment ; et pour obéir à cet édit, Marie et Joseph qui étoient de la famille de David, se rendirent à Bethléem où devoit se faire ce dénombrement. Pendant qu'ils y étoient, le temps de l'accouchement de Marie arriva ; mais comme leur pauvreté les avoit empêchés de trouver un logement dans les hôtelleries, elle fut obligée de chercher un asyle dans une étable écartée où elle se réfugia, et c'est là qu'ayant mis au monde son fils premier né, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crêche.

Vous en êtes sans doute surpris, M. F., vous en êtes même peut-être scandalisés, et vous ne concevez pas comment le roi de gloire et de majesté, comment celui à qui appartiennent la terre et tout ce qu'elle renferme, n'a pas pu y trouver, ainsi qu'il le disoit dans la suite, où reposer sa tête, et a consenti à naître dans une obscure chaumière qui pouvoit tout au plus servir de retraite aux vils animaux qui l'habitoient. Mais en voyant dans la suite de cette instruction, les raisons qui portent J. C. à en faire le lieu de sa naissance,

vous verrez que l'état pauvre et humiliant où il s'y réduit, ne fut qu'un effet de son amour et de sa sagesse. Car s'il naquit dans un lieu, s'il se montra sous des dehors indignes en apparence de sa suprême grandeur, ce ne fut ni par nécessité, ni par foiblesse. En paroissant sous les traits d'un enfant, il n'avoit pas cessé d'avoir la puissance d'un Dieu, et les merveilles qui signalèrent sa naissance, firent voir à ceux qui eurent le bonheur d'en être les témoins, que s'il obéissoit aux souverains de la terre, les puissances du ciel lui obéissoient à lui-même.

En effet, d'abord après la naissance de ce divin Messie, un ange environné d'une clarté céleste, se montra aux bergers qui gardoient leurs troupeaux autour du lieu où il étoit né ; et comme à la vue de la lumière divine dont il brilloit, ces bergers timides furent d'abord saisis d'une vive crainte, il leur dit pour les rassurer : *Ne craignez point. Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous*

est né un Sauveur, et voici à quel signe vous le reconnoîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crêche. Et aussitôt il se joignit à l'ange une nombreuse troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Voilà, M. F., comment Dieu glorifia la naissance de son divin fils. Voilà comment il releva la bassesse de l'état obscur où il s'étoit réduit en naissant. Quoiqu'il ne parût être qu'un enfant ordinaire, les esprits célestes annonçoient par leurs cantiques de louanges, qu'ils reconnoissoient en lui le Sauveur des hommes, le médiateur établi pour réconcilier le ciel avec la terre : ils le représentoient comme le Messie qui devoit réparer la gloire de Dieu et rendre la paix aux hommes. Aussi dès que les anges eurent disparu, et furent retournés dans le ciel, les bergers ne doutant point de la vérité des oracles consolans qu'ils leur avoient annoncés, se dirent les uns aux autres : *Passons jusqu'à Beth-*

léem, voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connoître. Ils s'empressèrent en effet d'y aller, et trouvèrent Marie, Joseph et l'enfant posé dans une crèche. En le voyant, *ils reconnurent ce qui leur avoit été dit touchant cet enfant, et tous ceux qui en entendirent parler, furent dans l'admiration des choses racontées par les pasteurs.*

Vous les admirez sans doute vous-mêmes, M. F.; vous en êtes touchés et attendris, parce que vous sentez qu'il n'y a que l'amour extrême qu'il avoit pour nous, qui ait pu porter ce tendre Sauveur à se montrer dans l'état où le mystère de ce jour nous le représente. Mais pour mieux sentir le prix de cet amour, après avoir vu comment Jesus est né, examinons pourquoi il est né dans un état si pauvre, si pénible et si humiliant.

Il étoit le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Souverain maître de l'univers; et il semble qu'à tous ces titres, il auroit dû, comme les enfans des rois de la terre, naître au milieu de la pompe, de la magnificence la plus imposante, et envi-

ronner son berceau d'un appareil propre à inspirer le respect et à exciter l'admiration. Mais ce n'étoit point pour se faire admirer, qu'il étoit descendu sur la terre ; c'étoit pour réparer la gloire de Dieu et expier les crimes des hommes. En se revêtant de notre nature, il sembloit avoir oublié qu'il étoit Dieu, pour ne se montrer que comme une victime destinée à désarmer la colère du ciel ; et c'est pour cela que l'apôtre Saint Paul nous dit expressément qu'en entrant dans le monde ; il dit à son père céleste : Me voici, ô mon père, pour vous offrir enfin une satisfaction qui soit digne de votre suprême grandeur. Vous n'avez point agréé les hosties par lesquelles les hommes ont cherché à appaiser votre juste courroux ; mais vous avez formé vous-même le corps dont je suis revêtu, et c'est là l'offrande que je viens vous présenter aujourd'hui, parce que je sais que la réparation que vous exigez de moi, doit être proportionnée à l'offense que l'homme a osé commettre envers vous.

C'est en effet cette réparation que J. C. offre en ce jour au ciel irrité ; et s'il naît

dans l'état où nous le voyons, ce n'est que pour expier nos désordres par une satisfaction convenable. Tous ces désordres n'avoient pris leur source que dans l'amour déréglé que les hommes avoient eu pour la gloire, pour les richesses ou pour les plaisirs. Mais que fait l'agneau de Dieu qui est venu pour effacer les péchés du monde? Pour réparer les désordres qu'avoit causés le désir de la gloire, il naît dans le sein de l'humiliation. Pour expier les crimes qu'avoit fait commettre l'attachement aux richesses, il n'a pour partage en naissant, que la pauvreté. Pour effacer les péchés où l'homme s'étoit laissé entraîner par l'amour des plaisirs, il se dévoue dès les premiers momens de sa vie mortelle, à ce que les souffrances ont de plus rigoureux; de façon que les humiliations, l'indigence et les douleurs qui ont signalé sa naissance, ne sont, comme je l'ai déjà dit, qu'une réparation proportionnée aux outrages que l'homme avoit fait à Dieu. Pouvoit-il nous donner une plus grande marque d'amour; et jamais aucun homme a-t-il fait pour ses semblables ce que ce Dieu sauveur a daigné faire pour nous?

On lit bien dans nos livres Saints que le roi de Ninive ayant appris que son peuple étoit menacé de la colère du ciel, il descendit aussitôt de son trône, se couvrit la tête de cendre et se condamna à un jeûne austère pour appaiser la justice divine. Mais ce roi ne s'étoit pas rendu moins coupable que ses sujets; et en se soumettant aux rigueurs de la pénitence, il ne cherchoit pas moins son intérêt que celui du peuple qu'il gouvernoit. Il n'en étoit pas ainsi de J. C.: il étoit l'innocence et la sainteté même; et si dès sa naissance, il consentit généreusement à subir la peine du péché, ce ne fut que pour nous l'épargner; ce ne fut que pour nous réconcilier avec son père céleste; et c'est là sans doute ce que les anges vouloient donner à entendre aux bergers, lorsqu'après leur avoir annoncé la naissance du Sauveur du monde, ils s'écrièrent avec transport: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Mais ce n'est pas seulement pour expier nos péchés et pour satisfaire à la justice

divine, que le fils de Dieu est né d'une manière si indigne en apparence de sa suprême grandeur : c'est encore pour nous détromper de nos erreurs ; et pouvoit-il prendre un moyen plus propre à opérer cet effet, que l'état où nous le voyons dans l'étable de Bethléem ? Presque tous les hommes regardoient les honneurs, les richesses et les plaisirs comme la source du vrai bonheur ; et si en venant au monde, le fils de Dieu eût pris ces faux biens pour son partage, il n'eut fait que les confirmer dans l'idée avantageuse qu'ils en avoient. Mais pour leur prouver, de la manière la plus sensible, que cette idée n'étoit qu'une erreur, et que ce qu'ils estimoient et aimoient le plus, n'étoit digne que de leur haine et de leur mépris ; au lieu d'étaler à nos yeux l'appareil des plaisirs, du faste et de l'opulence, il voulut qu'il n'y eût rien dans sa naissance, qui ne fût propre à leur inspirer l'amour des souffrances, des humiliations et de la pauvreté. Il voulut qu'en le voyant relégué dans une étable, couché dans une crêche, exposé à la rigueur des frimats, et manquant des

secours nécessaires pour s'en garantir, ils pussent se convaincre par leurs propres yeux, que ce n'est point à jouir des prérogatives du rang, des biens de la fortune et des commodités de la vie, mais à les mépriser et à s'en détacher que consiste le véritable bonheur. Eh comment en effet pourroit-on se dissimuler cette vérité?

J. C. n'étant descendu sur la terre que pour nous montrer les voies du salut, on ne peut douter qu'il n'ait choisi celles qui doivent nous y conduire. Si donc il eut jugé que c'étoit par les honneurs, par l'élévation du rang, par les richesses et par les plaisirs, que nous devions y parvenir, il nous auroit appris par son exemple à les rechercher, et il se seroit montré à nous au milieu de tout ce que la gloire et l'opulence ont de plus brillant et de plus agréable. Mais bien loin de nous offrir un pareil spectacle, il ne présente à nos yeux dans sa naissance, qu'humiliations, que souffrances, que pauvreté. N'est-ce pas une preuve évidente que ce n'est qu'en nous humiliant, qu'en souffrant, qu'en méprisant comme lui, les biens de la terre,

que nous pouvons nous sauver ; et l'exemple qu'il nous donne en naissant, n'est-il pas comme une voix éloquente qui semble nous crier du fond de sa crêche : Enfans des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge ? Assez et trop long-temps vous en avez été les tristes jouets et les déplorables victimes. Votre Dieu vient enfin dissiper vos erreurs et vous apprendre par l'état où il naît, ce que vous devez estimer ou mépriser, aimer ou haïr, rechercher ou fuir. Il est la sagesse même : il ne peut donc se tromper. Mais sa conduite vous prouve que vous vous trompez vous-mêmes, et qu'en refusant de le suivre pour courir, comme vous le faites, après les honneurs, les richesses et les plaisirs, qui sont l'unique objet de votre ambition, vous ne pouvez manquer de vous égarer et de vous perdre. Considérez donc les exemples qu'il vous donne dans sa naissance ; et que ces exemples soient désormais la seule règle de votre conduite. Il ne sera votre Sauveur, qu'autant que vous le prendrez pour votre modèle, et ce n'est qu'en l'imitant, que vous pourrez vous sauver.

C'est là, dit Saint Bernard, ce que nous annonce et ce que nous prêche l'état où Jesus paroît en naissant. Je puis donc bien vous dire, comme il le disoit lui-même à ses apôtres, en leur proposant pour modèle l'innocence, la candeur et la simplicité d'un enfant qui se trouvoit au milieu d'eux : *Si vous ne devenez pas semblables à l'enfant que vous avez sous les yeux, jamais vous n'entrerez dans le royaume des cieux.* Pour arriver à cet heureux terme où il veut nous conduire, il faut nécessairement suivre la route qu'il nous a frayée ; et comme ce n'est qu'en menant une vie pauvre, humble et mortifiée, qu'il y est parvenu, ce n'est aussi qu'en nous détachant des richesses, qu'en méprisant les honneurs et qu'en renonçant aux plaisirs, que nous pourrons y arriver nous-mêmes.

Tremblez donc à la vue de ce Dieu enfant, riches et grands du monde, vous qui bien loin d'imiter la pauvreté, la mortification et l'humilité qu'il a pratiquées dans sa naissance, n'êtes sans cesse occupés qu'à rechercher tout ce qui peut flatter

votre ambition, votre avarice et votre mollesse. Tremblez, dis-je, et sachez que si vous ne vous déterminez pas à être ses imitateurs, au lieu de trouver en lui un Sauveur, vous n'y trouverez qu'un juge implacable et un vengeur sévère du mépris que vous aurez fait des exemples qu'il nous a donnés.

Ce n'est pas que je prétende que vous deviez être en tout les fidèles copies de ce divin modèle. Non, M. F., pour l'imiter, il n'est pas nécessaire que vous nous retraciez l'image de la pauvreté qu'il pratiqua dans l'étable de Bethléem; mais il faut que, méprisant intérieurement les biens de la terre et vous en détachant, vous soyez pauvres d'esprit jusque au milieu des richesses, et vous ne vous serviez du superflu dont vous jouissez, que pour adoucir les souffrances de ce Dieu sauveur dans la personne des malheurex qui sont ses membres. Il n'est pas nécessaire non plus, que vous vous réduisiez à l'état de souffrance et d'humiliation où il parut en naissant; mais il faut que vous soyez humbles au faîte des honneurs, sobres dans le sein

sein de l'abondance, mortifiés au milieu des commodités de la vie. Il faut en un mot, que si vous ne ressemblez pas à J. C. par l'extérieur, vous lui ressembliez par les sentimens, et que comme les Louis IX, les Edouard et un grand nombre d'autres saints, sous les dehors brillans qu'exigent les bienséances du monde ou les devoirs de votre condition, vous cachiez les dispositions d'un cœur véritablement chrétien.

Mais vous qui êtes nés dans le sein de l'indigence et de l'obscurité, apprenez aujourd'hui à connoître combien votre sort est respectable et heureux aux yeux de la religion. Vous vous plaignez et vous murmurez même peut-être de ce que la providence semble vous avoir condamnés à n'avoir pour partage que l'abjection, les souffrances et la pauvreté. Mais en voyant aujourd'hui votre Dieu même dans un état plus pauvre, plus humiliant et plus pénible encore que celui où vous êtes, ne devez-vous pas plutôt vous en glorifier, vous en réjouir; et peut-il y avoir rien de plus glorieux et de plus consolant, que de ressembler à son Dieu même? Ah! réprimez

donc enfin toutes ces plaintes et tous ces murmures qui vous ont fait perdre jusqu'ici le mérite qu'auroient pu vous procurer les maux que vous éprouvez, et ne vous appliquez plus désormais qu'à vous rendre semblables à J. C. par votre résignation et par votre patience, comme vous lui ressemblez par vos souffrances et votre pauvreté. Pour nous, M. F., qui que nous soyons, riches ou pauvres, grands ou petits, heureux ou malheureux selon le monde, attachons-nous à prendre pour règle de notre conduite, les exemples que notre Dieu nous donne aujourd'hui dans sa naissance, et souvenons-nous que d'après l'oracle de l'apôtre Saint Paul, il n'y aura de sauvés que ceux qui se seront rendus conformes à ce divin modèle.

Mais en nous appliquant à l'imiter, nous devons aussi nous faire un devoir de l'aimer; et y a-t-il rien de plus propre à nous inspirer son amour, que les charmes ravissans qu'il nous offre dans sa naissance? Lorsque le Seigneur se montra autrefois aux Hébreux sur le mont Sinaï, il ne parut à leurs yeux qu'enveloppé d'un nuage

étincelant ; il ne leur annonça sa redoutable présence que par la lueur des éclairs, que par le bruit du tonnerre ; et comme il vouloit se faire craindre par ce peuple infidèle, il n'offrit à ses regards que ce qui pouvoit lui inspirer la plus vive crainte. Mais comme en venant à nous par sa naissance, il n'a cherché qu'à se faire aimer, il ne s'est montré à nous que sous les dehors les plus propres à lui attirer notre amour ; et au lieu d'étaler à nos yeux l'imposant appareil de la puissance, de la gloire et de la majesté, qui annoncent la divinité, il ne s'est montré à nous qu'avec les charmes de la candeur, de l'innocence et de la douceur qui caractérisent l'enfance. Pouvoit-il paroître dans un état plus propre à lui gagner nos cœurs, et pourrions-nous refuser à un Dieu enfant l'attachement et la tendresse que nous montrons tous les jours pour les enfans ordinaires ? Ah ! non, mon Dieu ! vous dirai-je ici avec Saint Bernard : je ne serai pas assez aveugle pour méconnoître le grand témoignage d'amour que vous me donnez en cachant votre suprême majesté sous les simples

traits de l'enfance, je ne serai pas assez ingrat pour m'y montrer insensible. L'état d'humiliation où vous avez daigné vous réduire pour moi, ne servira qu'à augmenter l'ardeur du feu sacré dont je brûle pour vous; et plus vous vous êtes abaissé, plus je me croirai obligé de vous aimer. Ce sont là, M. F., les sentimens que la naissance de notre divin Sauveur doit inspirer à tout véritable chrétien; et c'est par ces sentimens, joints à l'imitation de ses exemples, que nous mériterons la glorieuse récompense qu'il réserve à ceux qui l'auront aimé et imité : je vous la souhaite.

INSTRUCTION

SUR LA CIRCONCISION DE N. S. J. C.

C'est aujourd'hui que J. C. s'est soumis à la dure loi de circoncision. C'est aujourd'hui qu'il a reçu le glorieux nom de Jesus. C'est aujourd'hui enfin qu'il nous accorde la grace de commencer une nouvelle année. Ces trois circonstances examinées avec les yeux de la foi, peuvent donner lieu à bien des réflexions importantes, à bien des instructions salutaires; et ce sont ces réflexions et ces instructions qui vont faire le sujet de cet entretien que je commencerai par la circoncision de notre divin Sauveur.

Cette circoncision à laquelle il voulut bien se soumettre huit jours après sa naissance, comme la loi le prescrivoit, étoit une cérémonie que le Seigneur avoit ordonnée à Abraham et à tous les enfans mâles qui devoit former sa postérité, afin qu'elle fût le signe de l'alliance qu'il avoit

contractée avec son peuple, et comme la marque caractéristique qui le distinguoit des autres nations. Comme J. C. étoit Dieu, il auroit pu se dispenser d'observer cette loi qui n'étoit faite que pour les hommes. Il crut pourtant devoir s'y soumettre; et pourquoi s'y soumit-il?

Il s'y soumit pour nous donner l'exemple de l'obéissance la plus parfaite, puisqu'il ne pouvoit se montrer plus obéissant, qu'en accomplissant volontairement une loi qui ne l'obligeoit pas. Il s'y soumit pour nous inspirer par son exemple l'amour de l'humilité, puisque cette cérémonie étant, selon le sentiment de plusieurs saints docteurs, une espèce de sacrement destiné à effacer le péché originel, il ne pouvoit s'y assujettir sans prendre l'apparence du péché, et qu'il n'y a rien de plus humiliant pour un Dieu, que de se confondre en quelque sorte avec les pécheurs, en paraissant l'être lui-même. Il s'y soumit pour nous animer par son exemple à la pratique de la mortification, puisqu'en s'y soumettant, il se condamna à endurer, malgré la foiblesse de son âge,

les souffrances et les vives douleurs qui en étoient la suite. Il s'y soumit enfin pour nous donner une marque de son amour et de son zèle pour notre salut, puisque selon la doctrine de l'apôtre Saint Paul, en expiant nos péchés sur l'autel, il s'engagea encore à les expier sur la croix, et que les douleurs qu'il éprouva dans sa circoncision, ne furent que comme un prélude des tourmens qu'il devoit endurer pendant sa passion.

Tels sont les grands exemples et les touchans témoignages d'amour que J. C. nous donne dans le mystère que nous célébrons en ce jour. Mais avons-nous imité les exemples qu'il nous a donnés ? Avons-nous répondu à l'amour qu'il nous a témoigné ? Nous aurions dû nous en faire un devoir, puisque, comme le disoit ce divin Sauveur, le disciple n'est point au-dessus du maître, et que l'homme ne pourroit sans injustice, refuser de faire ce qu'a fait un Dieu même. Mais qu'il s'en faut bien que nous ayons rempli ce devoir sacré ! Hélas ! bien loin de prendre J. C. pour notre modèle et de nous conformer aux

exemples qu'il nous a donnés, il semble que nous affectons de nous en écarter et de les contredire par nos actions. Quelle différence en effet entre sa conduite et la nôtre ?

Il a obéi dans sa circoncision à une loi qui ne l'obligeoit pas, et dont il pouvoit par conséquent se dispenser. Et nous, quoique nous soyons indispensablement tenus d'observer tous les commandemens que Dieu nous a faits, nous ne nous contentons pas de chercher sans cesse de vaines excuses et des prétextes frivoles pour en éluder l'observation ; mais nous allons souvent jusqu'à nous en permettre ouvertement l'infraction.

J. C. s'est humilié dans sa circoncision, jusqu'à oublier en quelque sorte qu'il étoit le Saint des saints, pour se montrer sous la forme d'un pécheur, jusqu'à remplir malgré sa sainteté, une cérémonie qui n'avoit été établie que pour remédier au péché. Et nous, quoique nous ne puissions pas nous dissimuler que nous ne sommes que des pécheurs, et qu'en cette qualité, tout doit nous porter à nous abaisser, à

nous humilier devant Dieu et devant les hommes, nous ne cherchons qu'à nous distinguer, qu'à nous faire valoir aux yeux de ces mêmes hommes dont nous préférons l'estime à l'amitié de notre Dieu. Et nous, bien loin de cacher ce qui pourroit tourner à notre gloire, pour ne montrer que ce qui pourroit nous procurer une humiliation salutaire, nous ne nous étudions qu'à voiler nos défauts pour faire parade de notre prétendu mérite; qu'à faire oublier ce que nous sommes, pour paroître ce que nous voudrions être, et ce que souvent nous ne sommes pas.

J. C. quoiqu'il fût impeccable par sa nature, et qu'il n'eût par conséquent aucun péché personnel à expier ou à prévenir, a porté la mortification et l'amour des souffrances jusqu'à se soumettre à la loi la plus rigoureuse, jusqu'à endurer les douleurs les plus vives, jusqu'à répandre même les prémices de son sang précieux sous le couteau de la circoncision. Et nous, qui non seulement avons tant commis de péchés, mais qui sommes encore sans cesse exposés à en commettre toujours de

nouveaux, et qui devrions en conséquence chercher dans les rigueurs d'une vie mortifiée, un remède pour nous en guérir et un préservatif pour nous en garantir, nous ne nous occupons qu'à mener une vie molle et voluptueuse, nous ne cherchons que ce qui peut flatter notre sensualité, nous ne courons qu'après les amusemens, les plaisirs et la bonne chère, et nous ne connoissons l'abstinence, le jeûne, la mortification et la pénitence chrétienne, que pour nous en dispenser.

J. C. enfin nous a aimés dès les premiers jours de sa vie mortelle, quoiqu'il ne vît rien en nous qui ne nous rendit dignes de sa colère, et peu content de nous témoigner son amour en se soumettant à la loi rigoureuse qu'il observe aujourd'hui, il a bien voulu contracter dans sa circoncision, l'engagement solennel de le porter un jour jusqu'à se sacrifier entièrement pour nous sur la croix. Et nous, quoique nous n'ayons été créés que pour l'aimer; quoique nous ne voyions rien en lui qui ne doive nous engager à l'aimer, nous avons peut-être passé tout le temps de notre

vie, sans vouloir rien souffrir, rien sacrifier pour lui donner des marques de notre amour ; nous n'avons au contraire répondu à sa tendrese que par des offenses ; et malgré tout ce qu'il a fait pour nous, nous nous sommes obstinés à ne vouloir jamais rien faire pour lui ! Quel contraste! Quelle opposition monstrueuse entre sa conduite et la nôtre !

Sommes-nous donc moins obligés que ce divin Sauveur de pratiquer les vertus dont il nous donne l'exemple en ce jour ; et ne savons-nous pas que s'il a supprimé la circoncision de la chair, il nous fait une loi de la circoncision du cœur ? Oui, M. F., c'st-là ce que ce divin maître exige de nous, et c'est nous qui, pour me servir ici des expressions de l'apôtre Saint Paul, devons être les véritables circoncis. Cette circoncision nouvelle à laquelle nous sommes obligés, n'est point, dit le même apôtre, comme l'ancienne, faite de la main des hommes ; mais elle est l'effet de la grace de J. C. Elle ne consiste point dans le dépouillement de la chair, mais dans la mortification des passions. Elle ne se fait

point extérieurement sur le corps, mais elle s'opère intérieurement dans le cœur dont elle réprime les penchans vicieux et les mauvaises inclinations. Car c'est le cœur, nous dit J. C., qui est la source de tous les vices et de tous les désordres. C'est de là que sortent les mauvaises pensées, les paroles coupables, les actions criminelles, les désirs impurs, les impudicités, les vols, les meurtres, les faux témoignages et les blasphêmes. Tout ce qui souille l'homme, vient de cette source empoisonnée, et tous les crimes auxquels il se livre, ne sont que le fruit des passions qui règnent dans son cœur.

Il faut donc nécessairement les en arracher ces funestes passions; il faut du moins en réprimer les saillies et en arrêter les effets en pratiquant les vertus qui leur sont contraires; il faut opposer l'humilité à l'orgueil, le détachement au désir des richesses, la mortification à l'amour des plaisirs, et changer ainsi la nature de notre cœur, comme on change celle des arbres. Quand un agriculteur en voit dans son champ qui ne portent que de mauvais

fruits, il en coupe toutes les branches, il y applique, en les greffant, l'écorce d'un autre arbre qui en dénature l'espèce, qui en améliore la qualité, et par ce moyen, il se procure l'avantage de n'en retirer que de bons fruits. Notre cœur, vous ne le savez, hélas ! que trop, n'en peut produire que de mauvais, parce qu'il est naturellement porté au mal. Il faut donc que nous nous apliquions à en changer la nature, en substituant à ses inclinations vicieuses l'esprit du christianisme, qui comme une ente salutaire, peut seul lui en faire porter de bons.

Ce n'est qu'en remplaçant l'olivier sauvage par l'olivier franc, ainsi que s'exprime l'apôtre Saint Paul qui m'a fourni la comparaison dont je me suis servi ; ce n'est qu'en faisant succéder en nous l'esprit de J. C. aux penchans déréglés de la nature corrompue, que nous pourrons porter des fruits de grace et de sainteté. Ce n'est en un mot qu'en nous appliquant à réformer notre cœur, que nous pouvons espérer de parvenir au salut : car pour y parvenir, il faut, comme vous le savez,

éviter le mal et pratiquer le bien ; et jamais nous ne remplirons cette condition indispensable, si nous n'avons pas soin de réprimer les mouvemens déréglés de ce cœur qui a malheureusement autant de répugnance pour le bien, que de penchant pour le mal. Voilà pourquoi le docteur des nations nous exhorte à nous dépouiller du vieil homme et à nous revêtir du nouveau. Voilà pourquoi J. C. nous dit expressément que celui qui ne renonce pas à lui-même, ne peut pas être au nombre de ses disciples. Voilà pourquoi en nous représentant le royaume des cieux comme une conquête, il nous déclare qu'on ne peut l'emporter qu'en se faisant violence. Voilà pourquoi il ajoute que s'il est venu sur la terre, ce n'est pas pour nous apporter la paix, mais pour nous animer à nous faire la guerre à nous-mêmes et à vaincre nos mauvaises inclinations.

Oui, M. F., c'est là la destinée et le devoir de tout véritable chrétien. En qualité de soldats de J. C., nous devons être sans cesse occupés à combattre les ennemis qui voudroient nous ravir la précieuse

conquête dont il veut nous mettre en possession ; et comme parmi ces ennemis, il n'y en a pas de plus dangereux que ceux que nous portons en nous-mêmes, c'est sur-tout à les attaquer et à en triompher, que doivent tendre tous nos soins, tout notre zèle. Cette guerre continuelle exige, il est vrai, bien des sacrifices, et l'on ne peut remporter la victoire, sans se faire bien des violences, sans se condamner à bien des privations. Mais aussi de combien de maux ne se préserve-t-on pas, et combien de précieux avantage ne se procure-t-on pas en la remportant ?

C'est en réprimant et en subjuguant ses passions, qu'on se garantit de tous les excès, de tous les désordres et de tous les malheurs où elles entraînent ordinairement ceux qui s'en font les esclaves : car nous voyons tous les jours que la plupart des hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils se sont laissé dominer par leurs passions. C'est en reprimant et en subjuguant ces ennemis domestiques, qu'on vit en paix avec soi-même et avec les autres, qu'on mène une vie honorable

et tranquille, et que l'on se rend aussi estimable aux yeux des hommes, qu'agréables à ceux de Dieu : car. l'expérience nous apprend souvent que les méchans eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la vertu, et qu'elle force tôt ou tard l'estime de ceux qui sembloient d'abord la mépriser. Appliquons-nous donc, M. F., à la faire régner en nous ; et comme son règne ne sauroit subsister avec celui des passions, commençons par extirper de notre cœur ces funestes passions en pratiquant la circoncision nouvelle que Jesus-Christ a substituée à l'ancienne.

Telle est la première leçon que nous fait le mystère de ce jour. Mais en nous apprenant à imiter les exemples que notre divin maître nous y a donné, il nous apprend aussi à honorer et à invoquer le nom qu'il y reçut. Qu'y a-t-il en effet de plus digne de notre vénération et de notre confiance? *J. C.*, dit l'apôtre Saint Paul, *s'est humilié en se rendant obéissant. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout*

autre nom, afin qu'au nom de Jesus, tout fléchisse le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Pourrions-nous donc refuser de le fléchir nous-mêmes ? Quand on prononce le nom des rois de la terre, on croît devoir montrer par des signes extérieurs, qu'on l'honore et qu'on le respecte. A combien plus forte raison ne devons-nous pas donner des marques du respect qui est dû au nom de celui qui est le Roi des rois et le souverain maître de l'univers ? L'église nous donne l'exemple de ce respect, et selon les cérémonies qu'elle a prescrites à ses ministres, ils ne doivent jamais prononcer ce nom adorable, sans fléchir le genou, ou du moins sans incliner la tête. Or comme il n'est pas moins respectable pour nous, qu'il ne l'est pour l'église et pour ses ministres, nous devons tous lui rendre le même hommage. Accoutumons-nous donc à ne le proférer qu'en manifestant par des signes extérieurs, la profonde vénération qu'il nous inspire ; et puisqu'il n'est pas moins digne de notre confiance que de notre respect, ne nous contentons pas de

l'honorer, mais attachons-nous sur-tout à l'invoquer.

Lorsque l'apôtre Saint Pierre eut guéri le boîteux de naissance, qui lui demandoit l'aumône à l'entrée du temple, il n'attribua point à son propre pouvoir la guérison miraculeuse qu'il venoit d'opérer ; mais il en rapporta toute la gloire au nom de Jesus, et il déclara ouvertement que c'étoit par la vertu de ce nom adorable, que l'homme infortuné qu'il venoit de redresser, avoit obtenu la faculté de marcher : car apprenez, ajouta-t-il, en parlant au peuple rassemblé autour de lui, apprenez qu'il n'y a point d'autre nom sous le ciel, par lequel nous puissions être sauvés.

Si nous voulons donc parvenir au salut, implorons souvent ce nom salutaire qui n'a été donné à notre divin maître, que parce qu'il devoit être notre Sauveur, et accoutumons-nous à le regarder comme l'objet le plus digne de notre confiance. On voit tous les jours des chrétiens qui ayant une dévotion particulière pour quelque saint, ou pour la reine même de tous

les saints, ont souvent leur nom sur leurs lèvres, et se feroient une peine de passer la journée sans les invoquer. Cette pratique n'a certainement rien que d'utile, que de louable; et bien loin de vouloir ici vous en détourner, je ne saurois trop vous y exhorter, parce que le crédit que les saints et la reine des saints ont dans le ciel, nous autorise à mettre notre confiance en leur intercession. Mais si nous pouvons espérer d'obtenir les graces que nous demandons au nom des amis et de la mère de Dieu, combien plus ne devons-nous pas nous promettre de nous les procurer en les implorant au nom du fils de Dieu? Si les serviteurs peuvent tout pour nous, que ne pourra pas le maître même? Si les saints s'intéressent pour notre salut; quel vif intérêt n'y doit pas prendre J. C. dont le nom seul nous annonce qu'il est notre Sauveur, et qu'en cette qualité, il ne désire sans doute que notre salut? Réclamons donc le plus souvent que nous le pourrons le pouvoir divin de ce nom salutaire. Réclamons-le sur-tout lorsque nous sommes tentés, afin qu'il nous aide à triompher

de la tentation ; lorsque nous sommes affligés ; afin qu'il nous donne la force de supporter le poids de nos afflictions. Qu'il nous serve en toute occasion de remède contre tous les maux, de bouclier contre tous les assauts que nous aurons à essuyer. Qu'il soit notre ressource pendant la vie, notre consolation à la mort ; et contractons si bien la sainte habitude de l'avoir chaque jour sur les lèvres, que nous puissions avoir le bonheur de le prononcer encore, lorsque nous rendrons le dernier soupir.

Il me resteroit maintenant à vous parler de la faveur que Dieu nous a accordée en prolongeant pour nous le cours du temps, et en nous faisant la grace de commencer aujourd'hui une nouvelle année. Mais comme je crains de passer les bornes que je me suis prescrites, je me contenterai de vous exposer en peu de mots, les réflexions que nous devons tous faire dans une circonstance si propre à ranimer le zèle que nous devons avoir pour notre salut. Disons-nous donc tous à nous-mêmes : graces à l'infinie bonté de celui qui nous a

donné la vie et qui nous la conserve, je suis parvenu à la fin de l'année qui vient de s'écouler, et j'en vois naître une nouvelle qui s'ouvre devant moi. Mais quel usage ai-je fait de cette année précieuse qui vient de finir? Elle ne m'avoit été accordée que pour être consacrée au service de Dieu et à la grande affaire de mon salut. Je ne devois m'en s'ervir que pour m'affermir toujours plus dans les routes de la vertu et pour y faire sans cesse de nouveaux progrès; et je ne l'ai employée qu'à satisfaire mon ambition, mon avarice et toutes mes passions; et bien loin de m'appliquer à me rendre toujours plus juste, je suis devenu toujours plus pécheur; et au lieu d'aller continuellement de vertu en vertu comme le prophète, je suis toujours allé de vices en vices, d'égaremens en égaremens; et pendant cette aunée que le Seigneur ne m'avoit donnée que pour l'aimer et pour le servir, je n'ai pas passé un seul jour peut-être sans l'oublier et sans l'offenser. Il m'a cependant supporté, il m'a conservé, tandis qu'il auroit pu me punir et me frapper, comme

il en a puni et frappé tant d'autres, en tranchant le fil de leurs jours au moment où ils s'y attendoient le moins ; pourrais-je donc trop reconnoître la clémence dont il a usé envers moi ; et si je n'ai pas été consumé par le feu de sa colère, ne dois-je pas avouer avec le prophète, que c'est uniquement à sa miséricorde que j'en suis redevable ? Mais cette miséricorde a enfin un terme ; et plus elle a été patiente et libérale envers moi, plus je dois craindre d'en abuser, et de m'attirer par mon obstination à rester dans le crime, les terribles effets de sa juste vengeance. Malheur donc à moi si je ne répondais encore à la bonté infinie de Dieu, que par de nouvelles offenses ! Malheur à moi, si je n'employois encore l'année qui vient de commencer, qu'à contrariër et à rendre inutiles les desseins de miséricorde qu'il a sur moi ! Il ne m'accorde cette nouvelle année, que pour me donner le temps de réparer le mal que j'ai fait, et pour pratiquer le bien que j'ai négligé. C'est uniquement pour cela que j'en dois faire usage. C'est vers ce but salutaire que je dois

diriger toutes mes vues, tous mes désirs et toutes mes actions. Tout le reste n'est que néant et que vanité, souvent même que crime et péché. De tout le reste, je n'emporterois que le regret de m'y être attaché ; et tout le temps que je ne consacrerois pas au service de Dieu et au salut de mon ame, seroit un temps perdu pour l'éternité. Or comme ce Dieu de bonté ne me l'a point donné pour le perdre, mais pour en faire un saint usage, je ne dois l'employer qu'à remplir ses vues. Assez et trop souvent j'en ai abusé en me permettant ce qu'il me défendoit, et en négligeant ce qu'il m'ordonnoit. Il est temps enfin que je me conforme à ses ordres et qu'après n'avoir été à son égard qu'un esclave rebelle et un enfant dénaturé, je me comporte envers lui comme un serviteur fidèle et un tendre fils. Oui, Seigneur, ce sont là les résolutions que je forme, en commençant la nouvelle année que vous voulez bien ajouter à celles que vous m'avez accordées jusqu'à présent, et qui sera peut-être, hélas ! la dernière que vous m'accorderez. Mais que peut cette

résolution sans votre secours ? Vous seul, ô mon Dieu ! pouvez la rendre efficace. Daignez donc m'accorder les graces dont j'ai besoin pour l'exécuter. Faites que je ne m'occupe plus désormais qu'à vous servir, qu'à vous aimer, et qu'à réparer mes fautes par la pénitence, afin qu'en expiant l'abus que j'ai fait du temps passé par le saint usage que je ferai du temps à venir, je puisse mériter de vous posséder et de vous aimer pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION

INSTRUCTION

SUR L'ÉPIPHANIE DE N. S. J. C.

L'ÉPIPHANIE est une des fêtes que l'église célèbre avec le plus de solennité. Elle ne se contente pas d'en faire l'octave, elle renvoie encore après cette octave, l'office de toutes les autres fêtes qui se présentent, pour ne s'occuper que de celle-ci. Mais pourquoi donc distingue-t-elle ainsi cette solennité de toutes les autres ? C'est qu'elle nous rappelle le plus grand bienfait que Dieu nous ait accordé. C'est qu'elle nous met sous les yeux le plus bel exemple que nous puissions imiter pour faire un saint usage de ce bienfait. Voilà, M. F., ce que je tâcherai de vous faire comprendre dans cette instruction, qui mérite toute votre attention.

Le don le plus précieux que le ciel put nous faire, c'est celui de la foi, puisque sans la foi, dit l'apôtre, il est impossible de plaire à Dieu et de parvenir au salut.

Or c'est ce don inappréciable que Dieu a accordé en ce jour aux nations dont nous descendons, et qui nous l'ont transmise pour héritage. Elles étoient toutes plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie : elles adoroient tout excepté le Dieu seul qu'elles auroient dû adorer, et elles auroient persévéré dans ce funeste aveuglement, si le véritable soleil de justice ne fût venu les en retirer. Mais du fond de la crèche où il étoit couché, J. C. eut pitié de l'état déplorable où étoient réduits tous les peuples, excepté les juifs qui étoient le peuple de Dieu ; et comme pour frapper vivement leur esprit, il falloit un signe qui eût quelque chose d'extraordinaire et de miraculeux, il fit paroître tout-à-coup dans l'orient, une étoile dont l'éclat surpassoit autant celui des autres étoiles, que la clarté du soleil l'emporte sur celle des autres astres.

A la vue de cet éclat qui brilloit pour la première fois à leurs yeux, trois mages qui étoient accoutumés à contempler les merveilleux spectacles que nous offre le firmament, furent saisis d'admiration ; et com-

me en frappant leurs regards par ce signe extérieur, le Seigneur éclairoit intérieurement leur esprit par les secrettes opérations de sa grace, ils comprirent, dit Saint Léon, que ce n'étoit point en vain que Dieu avoit opéré ce nouveau prodige, et que pour seconder les desseins qu'il avoit sur eux, ils devoient suivre le guide céleste qu'il sembloit vouloir leur donner, en faisant luire ce nouvel astre à leurs yeux. Ils le suivirent en effet jusqu'au terme où il devoit les conduire, et retournant ensuite dans leur patrie, chargés de dons célestes et de richesses spirituelles, ils se plurent à les y répandre, en y faisant connoître le grand mystère de l'avènement du Sauveur du monde, dont ils avoient été les heureux témoins. Ce fut ainsi que la foi pénétra dans l'orient, et que de là, elle se répandit ensuite dans tous les autres pays.

Ce n'est donc pas sans raison que l'église a donné à cette fête, le nom d'*Epiphanie*, c'est-à-dire, manifestation, puisque c'est en ce jour et par les moyens dont j'ai parlé, que Dieu s'est manifesté

aux nations qui ne le connoissoient pas ; puisque c'est en ce jour, qu'en faisant luire à leurs yeux l'astre miraculeux qui brilla dans le ciel, il les éclaira des vérités de la foi, et que c'est de ces nations que, comme je l'ai déjà dit, nous les avons reçues comme par héritage. Remercions donc sans cesse le Seigneur ; remercions-le surtout aujourd'hui de ce qu'en faisant briller aux yeux des mages une étoile miraculeuse, il a fait luire aux nôtres le flambeau de la foi. C'est-là la faveur la plus signalée qu'il ait pu nous accorder. En nous faisant tout autre don, il ne nous auroit donné que des biens naturels, que des biens terrestres, qui ne pourroient nous procurer que quelques avantages frivoles, que quelques satisfactions passagères ; au lieu qu'en nous enrichissant du précieux trésor de la foi, il nous a donné un bien surnaturel, un bien céleste, qui par le saint usage que nous pouvons et que nous devons en faire, peut devenir pour nous la source d'une gloire et d'un bon bonheur éternel.

Je dis que nous devons en faire un saint usage : car il ne suffit pas de posséder le

don de la foi ; il faut encore en faire les œuvres. La foi sans les œuvres, dit l'apôtres Saint Jacques, est une foi morte ; et comme il n'auroit servi de rien aux mages de voir l'astre éclatant que Dieu leur montra, s'ils n'eussent pas suivi la route qu'il leur traçoit ; ainsi ce seroit en vain que nous croirions les vérités que la foi nous enseigne, si nous n'en faisions pas la règle de notre conduite. Cette foi divine est pour nous ce que l'étoile miraculeuse étoit pour ces mages, et elle est destinée à nous conduire au port du salut, comme cette étoile les conduisit au lieu où étoit né le Sauveur. Si nous voulons donc parvenir au ciel, il faut que nous fassions ce qu'ils firent pour arriver à l'étable de Bethléem. Or que firent-ils ? Ecoutez-le, M. F., et en admirant leur conduite, apprenez à pratiquer les différentes vertus dont ils nous ont donné l'exemple.

Dès qu'ils aperçurent la nouvelle étoile qui vint tout-à-coup frapper leurs regards, ils ne s'arrêtèrent pas à disputer et à raisonner sur sa nature et sur ses propriétés : ils ne cherchèrent pas à examiner com-

ment elle avoit pu se former et briller dans la voûte céleste où elle n'avoit point paru jusqu'alors. Mais convaincus qu'elle ne pouvoit être qu'un effet extraordinaire de la puissance de Dieu, qui selon l'expression d'un prophète, sème aussi facilement la lumière dans les cieux que la poussière dans les campagnes, ils ne songèrent qu'à suivre la route qu'elle leur indiquoit, et qu'à exécuter les desseins de miséricorde que Dieu s'étoit proposés en la leur montrant.

Or voilà, M. F., le modèle de la conduite que nous devons tenir nous-mêmes par rapport aux vérités de la foi : elles sont appuyées sur des prodiges aussi sensibles, aussi divins et aussi frappans, que l'étoile miraculeuse que virent les mages; et on ne peut, sans vouloir s'aveugler soi-même, méconnoître dans ces faits merveilleux la puissance et le doigt de Dieu. Contens donc de croire ces vérités, parce qu'elles sont évidemment croyables, nous ne devons point chercher à les comprendre, parce qu'elles sont incompréhensibles; mais nous devons uniquement nous

attacher à en faire la règle de notre conduite, parce que ce n'est qu'en les suivant et en les réduisant en pratique, que nous pourrons parvenir à l'heureux séjour dont elles sont destinées à nous montrer la route. Suivons-les donc comme les mages suivirent l'étoile qui devoit les guider, et n'imitons pas moins leur promptitude que leur docilité.

Ils n'eurent pas plutôt vu la lumière qui les éclairoit, que dans la crainte qu'elle ne vînt à s'éclipser, ils entreprirent le long voyage où elle devoit leur servir de guide. Or nous n'avons pas moins besoin qu'eux, de profiter sans différer, de la faveur que Dieu nous accorde en faisant luire à nos yeux le flambeau de la foi, pour nous diriger dans les voies du salut. Ce divin flambeau peut s'éteindre pour nous comme pour tant d'autres qui sont tombés, et qui tombent encore tous les jours dans l'abîme de l'incrédulité : car Dieu punit souvent ceux qui abusent ou qui ne font aucun usage du don de la foi, en le leur ôtant ; et si malheureusement nous venions à en être privés, il ne nous resteroit plus

aucune ressource pour le salut, puisque J. C. nous dit expressément dans son évangile, que celui qui aura cru sera sauvé; mais que celui qui aura refusé de croire sera condamné. Profitons donc de la bonté dont Dieu veut bien encore user envers nous en continuant à nous éclairer des lumières de la foi, et ne nous laissons pas rebuter par les obstacles qu'il nous faudra surmonter pour les suivre.

Si les mages eussent été intimidés par ceux que leur présentoit le pénible voyage qu'ils avoient à faire, ils ne seroient jamais arrivés à l'heureux terme où Dieu vouloit les conduire, et ils se seroient privés des avantages inestimables qu'ils en rapportèrent. Mais le désir de se les procurer leur fit tout braver. Peu contens d'avoir renoncé aux douceurs du repos et aux agrémens dont ils jouissoient dans le sein de leur patrie et de leur famille, ils s'exposèrent généreusement à toute la rigueur des frimats et à toute l'intempérie des saisons; ils traversèrent les plaines, ils franchirent les collines et les montagnes; et le bonheur dont ils devoient jouir au terme

de leur voyage, leur en fit supporter avec joie toutes les incommodités et toutes les fatigues.

Nous sommes comme eux, M. F., des voyageurs sur la terre. La route que nous avons à y parcourir est pénible; il faut pour la suivre, que nous renoncions au monde et à nos passions, comme les mages renoncèrent à leurs pays et à leurs parens: il faut que nous luttions contre les penchans de la nature corrompue et contre le torrent des mauvais exemples, comme ils se roidirent contre les obstacles que leur offroient les chemins difficiles et les rochers escarpés à travers lesquels ils étoient obligés de marcher. Mais serions-nous plus lâches qu'eux? Ne devons-nous pas au contraire montrer d'autant plus de courage, que nous sommes plus assurés qu'eux d'arriver à un heureux terme? Car enfin quoique l'étoile qui leur servoit de guide, leur annonçât quelque chose d'extraordinaire, ils ignoroient pourtant le lieu où elle devoit les conduire, et ils ne connoissoient pas ce qu'ils devoient y trouver. Mais nous, M. F., nous savons que si nous

suivons constamment la route que la foi nous a tracée, nous ne pouvons manquer d'arriver au ciel, et que si nous sommes assez heureux pour y arriver, nous y serons à l'abri de tous les maux, et nous y jouirons à jamais de tous les biens que nous pourrons désirer. Y a-t-il rien de plus propre à nous animer et à nous encourager ? Surmontons donc généreusement toutes les difficultés, tous les obstacles qui pourroient rebuter notre lâcheté ; et si nous ne pouvons pas les vaincre par nous-mêmes, imitons la prudence des mages, et comme eux, adressons-nous à ceux qui par leurs lumières et leurs connoissances, peuvent suppléer à notre incapacité.

Comme Dieu voulut sans doute éprouver la fidélité de ces sages mages, il permit qu'un nuage épais se répandît tout-à-coup dans les airs, et couvrît entièrement de son ombre l'astre brillant qui les éclairoit. Ils se virent alors sans guide, et ils demeurèrent d'abord incertains sur la route qu'ils devoient prendre. Mais sachant qu'ils trouveroient à Jérusalem les dépositaires et les interprètes des oracles divins, ils

allèrent les interroger sur le lieu où devoit naître le nouveau roi des Juifs ; ils prirent la réponse des prêtres et des pontifes pour règle de leur conduite ; et c'est parce qu'ils eurent la sagesse de s'y conformer, qu'ils méritèrent que l'étoile miraculeuse parût de nouveau pour les éclairer et pour les guider.

Or ce que firent les mages dans la circonstance dont je viens de parler, c'est ce que nous devons faire nous-mêmes, lorsque l'esprit d'erreur cherche à obscurcir à nos yeux la vérité de la foi, ou lorsque les anxiétés de notre conscience font naître en nous des doutes sur les règles de conduite que nous prescrit la morale chrétienne. S'il est question de ce qui a rapport à la foi, nous devons nous en tenir aux décisions du tribunal infaillible que J. C. a établi dans son église pour régler notre croyance, et ne pas écouter le langage des hérétiques dont les suggestions ne nous seroient pas moins funestes, que les ordres du perfide Hérode ne l'auroient été aux mages, s'ils les eussent suivis. S'il s'agit de ce qui concerne la loi de Dieu et les

règles de la morale, nous devons avoir recours aux lumières des guides spirituels que Dieu nous a donnés pour nous diriger; et lorsque nous avons entendu la voix des premiers pasteurs réunis aux chefs de l'église; lorsque nous avons reçu les sages conseils des directeurs de notre conscience, nous devons marcher sans crainte dans les routes qu'ils nous ont tracées, parce que Dieu les ayant établis pour nous éclairer et pour nous conduire, il ne permettra pas qu'ils nous égarent, et que ce n'est d'ailleurs qu'en nous soumettant à leurs jugemens et en nous abandonnant à leur conduite, que notre cœur pourra jouir de la paix, et notre esprit être éclairé des lumières qui nous sont nécessaires pour arriver au port du salut, comme ce ne fut qu'en ajoutant foi à la réponse des prêtres et des pontifes, que les mages parvinrent à l'heureux terme où ils devoient trouver le Sauveur du monde.

Dès qu'ils furent entrés dans l'étable qu'il habitoit, et au-dessus de laquelle l'étoile s'étoit arrêtée : dès qu'ils le virent dans la crèche où il étoit couché, ils se

prosternèrent devant lui, ils l'adorèrent, et ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens, de la myrrhe, et lui consacrèrent ainsi ce qu'ils avoient de plus precieux.

J. C., M. F., est notre roi et notre Dieu, comme il étoit le leur : il a autant de droit à nos hommages, qu'il en avoit à ceux qu'ils lui présentèrent, et nous ne pourrions les lui refuser, sans méconnoître en quelque sorte sa grandeur et sa divinité. Lors donc que nous entrons dans nos temples, où il renaît dans un sens tous les jours, et où il est aussi réellement présent, qu'il l'étoit dans l'étable de Bethléem; prosternons-nous humblement en sa divine présence; adorons-le avec le respect qui est dû à sa majesté suprême, et faisons-nous un devoir de lui offrir un don qui lui sera plus agréable que tous les présens des mages. Ce don qu'il préfère à l'or, à l'encens et à la myrrhe, c'est notre cœur. C'est là ce qu'il y a de plus précieux à ses yeux; c'est là ce qui seul peut lui plaire; et ce seroit envain que nous fléchirions les genoux devant lui pour l'adorer, si nous

nous obstinions à ne pas l'aimer. Le seul tribut qu'il exige de nous, c'est notre amour : ce don renferme tous les autres, parce que l'amour étant, ainsi que s'exprime Saint Paul, la plénitude de la loi, si nous l'aimons véritablement, nous nous porterons avec ardeur vers tout qui peut lui plaire, nous éviterons avec soin tout ce qui peut l'offenser, et à l'exemple des mages qui, pour retourner dans leur patrie, prirent un chemin différent de celui qu'ils avoient suivi en s'en éloignant, nous tiendrons une conduite entièrement opposée à la vie que nous avons menée jusqu'à présent ; nous ferons succéder en nous la pénitence au péché, la vertu au vice, la piété à l'indévotion, l'humilité à l'orgueil, la mortification à la sensualité, le recueillement à la dissipation, l'amour de Dieu à l'amour des créatures.

Ce n'est qu'en opérant en nous ce changement ; ce n'est qu'en passant de la voie large du monde à la voie étroite de l'évangile, que nous pourrons parvenir à la céleste patrie, où J. C. a voulu nous conduire en se manifestant à nous, et en nous éclairant des rayons de la foi.

Mais la manifestation de ce Dieu sauveur n'est pas le seul objet de cette fète. L'église elle-même nous en avertit. C'est aujourd'hui, nous dit-elle dans une des antiennes que nous chantons, c'est aujourd'hui que l'étoile conduisit les mages à la crêche du Dieu sauveur qu'ils vinrent adorer; c'est aujourd'hui aussi qu'il changea l'eau en vin aux nôces de Cana; c'est aujourd'hui enfin qu'il voulut être baptisé par Jean-Baptiste, et que pour le glorifier autant qu'il s'étoit humilié en recevant ce baptême qui n'étoit fait que pour les pécheurs, le père céleste annonça du haut des airs, qu'il étoit son fils bien aimé, qu'il avoit mis en lui toutes ses complaisances, et que c'étoit lui que nous devions désormais écouter comme notre maître. L'église n'a sans doute réuni ces trois grandes merveilles dans cette fète, que pour relever en quelque sorte l'état d'abaissement où J. C. s'étoit réduit pendant son enfance. Ne nous laissons donc pas rebuter par l'humble extérieur sous lequel il se montra à nos yeux. Quoiqu'il ait daigné prendre les traits d'un enfant ordinaire,

nous ne devons pas moins le reconnoître pour notre Dieu ; et l'étoile miraculeuse qu'il fit briller tout-à-coup dans le firmament ; et le prodige éclatant qu'il opéra en transformant l'eau en vin ; et le glorieux témoignage que lui rendit son père céleste ; tout se réunit pour nous persuader que sous les dehors de l'humanité, il cachoit la puissance et la gloire d'un Dieu.

Si nous le considérons sous ce point de vue, nous ne verrons rien dans ses humiliations et dans sa bassesse apparente, qui puisse affoiblir le respect que nous lui devons ; nous y trouverons au contraire tout ce qu'il y a de plus propre à nous attacher à lui, puisqu'il ne s'est abaissé et humilié, que parce qu'il nous aimoit, et qu'il n'y auroit rien de plus odieux et de plus injuste, que de se montrer insensible à son amour et à sa bonté ! C'est là cependant ce que font la plupart des chrétiens. Ils sont tous instruits des bienfaits dont nous sommes redevables à ce Dieu sauveur. Mais de même que parmi le grand nombre de gentils qui virent sans doute briller l'étoile miraculeuse qui parut dans l'orient,

il n'y en eut que trois qui furent assez sages et assez courageux, pour suivre la route qu'elle leur traça; ainsi parmi la grande multitude de fidèles qui sont éclairés des rayons de la foi, il n'y en a que fort peu qui aient assez de sagesse et assez de courage pour suivre les maximes qu'elle leur apprend, et se conformer aux règles qu'elle leur prescrit. Que nous serions malheureux, M. F., si nous étions du nombre de ces chrétiens ingrats! Hélas! en refusant de suivre, comme les mages, la lumière divine dont le Seigneur nous a éclairés, nous ne pourrions manquer de nous égarer et de nous perdre, au lieu qu'en la suivant, nous sommes assurés de marcher dans la voie droite qui conduit au salut, et de parvenir à l'heureux terme où nous sommes tous appelés.

INSTRUCTION

SUR LA PRÉSENTATION DE N. S. J. C. AU TEMPLE, ET LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Quoique la fête que nous célébrons aujourd'hui ne soit désignée que sous le nom de purification de la sainte Vierge, elle a cependant encore pour objet la présentation de N. S. J. C. au temple, et ce second mystère n'est pas moins intéressant que le premier. Je vous exposerai donc les principales circonstances de l'un et de l'autre; et si vous les écoutez attentivement, vous y trouverez de quoi vous instruire et de quoi vous toucher.

Parmi les différentes lois que Dieu avoit données à son peuple par le ministère de Moïse, il y en avoit une qui ordonnoit aux parens de venir offrir leurs enfans au Seigneur dans son temple, afin de reconnoître par cette offrande, que tout vient de Dieu, que tout appartient à Dieu, et

que par conséquent tout doit lui être consacré. Mais en offrant ces enfans, on pouvoit les racheter par l'offrande d'un agneau, ou par celle de deux tourtereaux, ou de deux jeunes colombes, lorsqu'on n'étoit pas assez riche pour faire un don plus précieux.

Il y avoit une autre loi par laquelle il étoit enjoint aux femmes qui avoient mis un enfant au monde, d'aller à certains jours fixés par Moïse, se purifier dans le temple, par le ministère et les prières du prêtre. Or comme Marie étoit extrêmement attentive à remplir exactement tous les devoirs que la religion lui prescrivoit, elle crut devoir se soumettre à ces deux lois; et malgré les raisons qui l'autorisoient à s'en dispenser, elle s'empressa de les observer dans le temps et de la manière qui lui étoient prescrits. Lors donc que le jour désigné pour l'accomplissement de cette cérémonie, fut arrivé, elle se hâta d'aller au temple, portant entre ses bras le divin fils à qui elle avoit donné la vie; elle s'avança humblement et modestement vers le grand-Prêtre entre les mains de qui

elle le remit ; elle se joignit à lui pour le présenter au Seigneur avec tous les sentimens de piété que pouvoit inspirer cette touchante cérémonie ; elle lui offrit pour le racheter, une paire de tourtereaux, qui étoit l'offrande ordinaire des pauvres, et elle accomplit ensuite la loi qui la concernoit elle-même, en paroissant se purifier d'une tache qu'elle n'avoit point contractée; puisque bien différente des autres femmes, elle étoit devenue mère sans cesser d'être vierge. Voilà, M. F., ce que l'évangile nous apprend des deux mystères que nous célébrons en ce jour. Mais que de leçons salutaires ne renferment pas ces mystères, et combien de grands exemples de vertu Marie ne nous donne-t-elle pas d'abord dans l'offrande qu'elle fait de son divin fils ?

Elle nous donne l'exemple de la dépendance, du dévouement et de la piété la plus généreuse. Car en offrant au Seigneur le fruit de ses chastes entrailles, elle honore publiquement le souverain domaine qu'il a sur toutes les créatures ; elle reconnoît solennellement que tout étant l'ouvrage de la puissance de Dieu, tout doit être aussi

consacré à sa gloire, et que comme c'est lui qui nous a donné la vie, c'est aussi pour lui que nous devons vivre. Elle imite en cela, l'exemple de J. C. même qui quoiqu'il fut égal à son père, comme Dieu, vint cependant, comme homme, s'abaisser devant lui, s'offrir à lui, et s'engager même par cette offrande, à se sacrifier entièrement pour lui.

Or si cette Vierge sainte, quoiqu'elle fût la mère d'un fils qui étoit Dieu, crut devoir venir dans le temple, le présenter au Seigneur comme un don qu'elle tenoit de sa main bienfaisante, et comme un dépôt sacré qu'il lui avoit confié, est-il un seul père, une seule mère qui, à son exemple, ne doive se faire une loi de consacrer à Dieu les enfans qu'il leur a donnés, et de remplir ainsi la fin qu'il s'est proposé en les leur donnant? Car ce n'est point pour eux, ce n'est point pour le monde, qu'il les a fait naître; et vous n'ignorez pas que lorsqu'on nous demande pourquoi Dieu nous a créés et mis au monde, nous devons répondre, d'après les principes de la religion, que c'est pour le connoître, pour l'aimer et pour le servir.

La première chose que doivent donc faire tous les parens chrétiens, c'est d'offrir à Dieu les enfans qu'ils tiennent de Dieu; c'est de les mettre, dès leur naissance, sous les ailes de sa protection, c'est de le prier instamment de répandre sur eux ses bénédictions, de leur inspirer sa crainte et son amour, de les rendre dignes de lui et d'en faire des hommes selon son cœur. C'est là, pères et mères, la plus grande marque d'amour que vous puissiez leur donner, parce que ce sont là les plus grands avantages que vous puissiez leur procurer. En les dévouant au monde, aux plaisirs et à la vanité, vous contribueriez à leur perte plutôt qu'à leur bonheur, et vous ressembleriez dans un sens, à ces parens inhumains qui, comme le dit l'écriture, portoient l'aveuglement et la cruauté jusqu'à sacrifier leurs propres enfans à de méprisables idoles. Mais en offrant les vôtres au Seigneur, vous les consacrerez au seul maître qu'ils doivent servir et qui puisse les rendre heureux dans le temps et dans l'éternité.

Vous donc qui avez eu, ou qui devez

bientôt avoir le bonheur d'être mères, faites-vous un devoir d'observer religieusement la louable coutume que la piété a introduite parmi les femmes chrétiennes, et qui les a portées jusques ici à venir faire hommage au Seigneur de leurs nouveaux nés, en les lui présentant au pied de ses saints autels. Que votre premier soin soit de venir lui offrir les vôtres ; et en les lui offrant, dites-lui du fond du cœur, plutôt que du bout des lèvres : c'est de vous, ô mon Dieu ! que je tiens cet enfant à qui j'ai donné la vie ; c'est aussi entre vos mains que je viens le remettre. D'aignez agréer le don que je vous en fais, en vous le consacrant. Daignez sur-tout le sanctifier par votre grace ; et puisqu'il ne vit que par vous, faites qu'il ne vive aussi que pour vous. Je ne vous demande pour lui ni la gloire, ni les richesses, ni les prospérités temporelles, parce que ces biens apparens se changent souvent en maux réels, et que par l'abus qu'en font la plupart des hommes, ils deviennent pour l'ordinaire l'instrument de leurs vices et de leurs passions. Tout ce que je désire

pour sa gloire et pour son bonheur, c'est qu'il ne cesse jamais de vous craindre et de vous aimer, parce que ce n'est qu'en vous craignant et en vous aimant, qu'il pourra être vertueux et heureux.

Tels sont les vœux que vous devez adresser au Seigneur, si vous avez les sentimens que doit avoir toute mère chrétienne. Mais en présentant vos enfans à Dieu, comme Marie, n'oubliez pas de vous offrir vous-mêmes à lui comme J. C. Ce divin Sauveur étoit égal à son père par sa divinité, mais il lui étoit inférieur par son humanité; et comme en qualité d'homme, il venoit de Dieu, il étoit à Dieu, il se crut obligé de se consacrer à Dieu, en se soumettant à la loi qui ordonnoit que tous les enfans lui fussent offerts, il joignit son offrande à celle de sa sainte mère; et c'est sans doute alors, que conformément à l'oracle du prophète, il dit à son père céleste: Vous avez rejeté les victimes que les hommes vous ont présentées; mais vous m'avez formé un corps; et comme c'est de vous que je le tiens, c'est

c'est aussi à vous que je viens l'offrir et le consacrer.

Or si ce divin Sauveur, tout grand et tout Dieu qu'il étoit, se fit ainsi un devoir de se donner au Seigneur ; à combien plus forte raison, ne devons-nous pas lui faire l'offrande de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes, nous qui n'étant que de viles créatures, ne sommes rien et n'avons rien que par lui, nous qui tenons tout de lui, et qui n'avons été créés que pour lui ? Pourrions-nous nous soustraire à l'empire et nous refuser au service de ce souverain maître, sans le frustrer des droits inaliénables qu'il a sur nous, et sans nous priver des avantages inestimables qu'on se procure en le servant ? N'est-il pas le plus grand, le meilleur, le plus généreux de tous les maîtres ; et peut-il y avoir rien de plus glorieux, de plus doux et de plus intéressant pour nous que de le servir ? Hélas ! vous le savez, M. F., en s'attachant au service du monde et des grands du monde, on se gêne, on se fatigue, quelquefois même on s'avilit, on se dégrade ; et pour fruit de l'abaissement et

des peines auxquels on se condamne, on ne recueille souvent que le chagrin et le regret de s'y être condamné inutilement. Mais nous n'avons point à craindre un pareil sort en nous consacrant au service de Dieu. Le servir, dit l'écriture, c'est régner, parce qu'en le servant, on s'élève au-dessus du monde, au-dessus des créatures, au-dessus de soi-même, et l'on trouve dans son service, tout ce qui peut faire le bonheur et la gloire de l'homme. Consacrons-nous-y donc dès à présent; mais consacrons-nous-y pour toujours, consacrons-nous-y sans partage, et que Dieu seul soit désormais l'objet de tout notre zèle et de tout notre amour. C'est-là ce que nous apprend le mystère de ce jour; mais ce n'est pas la seule instruction que nous pouvons en tirer; et l'exemple de Marie va nous en donner d'autres qui ne sont ni moins salutaires, ni moins importantes.

La loi de Moïse obligeoit, comme je l'ai déjà dit, toutes les mères qui avoient mis un enfant au monde, de venir se purifier dans le temple après leur enfantement.

Mais Marie n'ayant contracté aucune souillure dont elle dût se purifier, et étant devenue mère de son divin fils, par l'opération ineffable de l'Esprit-Saint, cette loi ne la regardoit pas, et elle auroit pu s'en dispenser sans manquer à ce qu'elle devoit à Dieu. Elle ne laissa pourtant pas que de l'observer; et fermant les yeux sur le glorieux privilège qui l'élevoit au-dessus de toutes les autres mères, elle vint, comme elles, se présenter au prêtre pour être purifiée par ses prières. Quelle soumission, quelle obéissance à la loi, et qu'elle est bien propre à nous faire rougir de notre conduite !

Nous n'avons aucune raison de nous dispenser d'observer les différens commandemens que Dieu nous a faits : tout nous porte au contraire à nous y soumettre, puisque Dieu étant notre souverain maître, nous sommes tous obligés de le servir, et que le premier devoir de tout serviteur est d'obéir au maître qu'il sert. Mais sommes-nous exacts à lui donner des marques de notre obéissance ? mais avons-nous soin de faire de ses préceptes la règle de

notre conduite ? mais nous montrons-nous attentifs à nous interdire tout ce qu'il nous défend, et à pratiquer tout ce qu'il nous ordonne ? Hélas ! on ne voit dans la plupart des chrétiens, que des serviteurs rebelles, qui ne connoissant les ordres de Dieu, que pour les enfreindre, semblent dire comme l'ange prévaricateur : Je n'obéirai point, je ne me soumettrai point : Je ne veux connoître d'autres lois que mes désirs, et d'autre maître que mes passions. Si l'on ne porte pas toujours l'audace jusqu'à tenir ce langage impie, et jusqu'à se révolter ouvertement contre Dieu, on n'oublie du moins rien pour se soustraire au joug de sa loi ; on cherche dans sa santé, dans son état, dans la situation où l'on se trouve, mille vains prétextes pour en éluder l'observation ; on examine avec une attention scrupuleuse, si l'on est rigoureusement tenu de l'observer. Suis-je obligé à cela, dit-on, tous les jours, en parlant des différentes obligations que la loi de Dieu nous impose ? Est-ce pour moi un devoir indispensable de fuir ces spectacles, de m'éloigner de ces bals, de m'in-

terdire ces parures, de me priver de ces gains qu'on me représente comme illicites, et qu'on se permet presque généralement dans le monde ? Ah ! M. F., si nous avions de la grandeur et de la bonté de Dieu l'idée que nous devons en avoir, ferions-nous ces questions et cet examen qui annoncent une crainte servile plutôt qu'un amour filial ? Ne devroit-il pas nous suffire de savoir que ce que nous voudrions nous accorder paroît contraire à ce que Dieu nous défend, pour que la crainte de lui déplaire nous engageât à nous le défendre nous-mêmes ; et au lieu de nous exposer à violer sa loi en agissant dans le doute, ne nous ferions-nous pas un devoir, comme Marie, de l'accomplir avec toute l'exactitude dont nous sommes capables ? Cette Vierge sainte ne cherche point à examiner si elle étoit tenue ou non, de se conformer à la loi de la purification ; mais persuadée qu'en s'y soumettant, elle contribueroit à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain, elle s'y soumit aux dépens même de sa propre gloire, et en la sacrifiant, elle nous donna encore l'exemple de l'humilité la plus profonde.

On ne la vit point cacher avec soin ce qui pouvoit l'humilier aux yeux du monde, pour ne montrer que ce qui pouvoit lui attirer ses éloges et son estime. C'est là ce que font la plupart des hommes, parce que c'est presque toujours l'orgueil qui les fait agir : leur unique attention est de dissimuler les défauts qu'ils ont, et de prendre le dehors des vertus qu'ils n'ont pas. Ils ne cherchent qu'à paroître plus qu'ils ne sont, et leur vanité n'est satisfaite que lorsqu'ils ont réussi par leur artifice, à se distinguer de ceux avec qui leur naissance, leur état ou leur fortune les confondoient.

Mais ce n'est point ainsi que se comporte Marie. Comme elle sait que Dieu aime les humbles et qu'il résiste aux superbes, au lieu de chercher à se faire valoir, en manifestant aux yeux des hommes les grandes choses que Dieu a faites en elle, elle ne songe qu'à les couvrir du voile de l'humilité. Elle ne dit donc rien, elle ne fait rien qui pût donner à connoître qu'elle étoit la mère de son Dieu même; mais quoiqu'elle fût au-dessus des autres femmes par cette auguste dignité, elle ne

se montra que comme les mères ordinaires, et elle se soumit humblement comme elles, à la loi de la purification : elle ne rougit pas même de se confondre avec les plus pauvres, et elle se contenta d'offrir comme elles, une paire de tourtereaux pour racheter son divin fils, parce qu'elle savoit que pour plaire à Dieu, il suffit d'être riche en grâces et en vertus. Ne vous affligez donc pas, pauvres qui m'écoutez, si votre fortune ne vous permet pas d'offrir au Seigneur des dons plus précieux que ceux que votre piété vous porte à lui présenter ; mais souvenez-vous qu'il agrée le denier de la veuve, comme la moitié des biens de Zachée, et que l'offrande la plus précieuse que vous puissiez lui faire, c'est un cœur embrasé du désir de lui plaire et de le glorifier.

C'est dans cette intention que Marie présenta au prêtre le don modique qu'elle venoit offrir au Seigneur, et ce fut pour l'en récompenser, que le Seigneur fit briller tout-à-coup une lumière céleste aux yeux du saint vieillard Siméon qui remplissoit alors les fonctions de grand-prêtre :

car à peine eut-il reçu dans ses bras le divin enfant que Marie lui avoit offert, que transporté de joie, il s'écria dans un saint enthousiasme : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur. Ce Sauveur que vous nous donnez, ô mon Dieu ! est celui que vous avez destiné à être exposé aux yeux de tous les peuples, comme la lumière qui doit éclairer toutes les nations, et faire la gloire de votre peuple d'Israël.*

C'est ainsi que le saint vieillard célébra la gloire du Dieu enfant qu'il tenoit dans ses bras. C'est ainsi qu'il s'applaudit du bonheur qu'il avoit de le posséder. Ce divin Sauveur viendra à nous comme il alla à lui, lorsque nous toucherons au terme de notre carrière. Mais le recevrons-nous avec la même joie, et pourrons-nous nous écrier comme lui, que nous mourons en paix ? La paix aux approches de la mort, ne peut être que le fruit d'une sainte vie; et nous ne pourrons alors regarder J. C. comme notre Sauveur, qu'autant que nous

aurons travaillé à nous sauver. En annonçant à Marie la destinée de son divin fils, Siméon lui prédit expressément qu'il étoit pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. Si donc nous secondons fidèlement les desseins de miséricorde qu'il a sur nous en vivant en véritables chrétiens, il sera notre résurrection; mais si nous sommes assez ingrats pour contrarier ces desseins salutaires, en ne répondant à ses bienfaits que par des offenses, il sera notre ruine, et tout ce qu'il aura fait pour nous sauver, ne servira qu'à nous perdre. Armons-nous donc de courage et imitons la généreuse fermeté dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple.

Après lui avoir prédit les effets que devoit produire l'avènement de son divin fils, le grand-prêtre lui annonça qu'elle même auroit l'ame transpercée d'un glaive; mais en lui faisant connoître la douleur profonde que devoient lui causer les souffrances de ce qu'elle avoit de plus cher, cette triste prédiction ne la découragea pas, ne l'abattit pas: elle se soumit humblement aux rigoureux décrets de la pro-

vidence, elle s'offrit par avance au glaive de douleur qui devoit percer son ame, et quelque sacrifice que Dieu exigeât de sa fidélité, elle ne cessa jamais de lui être fidèle.

Il n'est personne parmi nous, M. F., à qui l'on ne pût dire dans un sens, comme Siméon le disoit à Marie, qu'un glaive de douleur transpercera son ame; puisqu'il n'est personne qui dans le cours de sa vie, ne soit exposé à avoir bien des peines à endurer, bien des sacrifices à faire, bien des maux à souffrir. Mais toutes ces peines, tous ces sacrifices et tous ces maux ne doivent pas nous empêcher d'obéir à Dieu et de lui être soumis : ils doivent au contraire nous y animer, parce que la providence ne nous les envoie que pour éprouver notre fidélité, et pour rendre notre soumission plus méritoire en la rendant plus pénible. Acceptons-les donc par avance, comme Marie, avec une entière résignation; et puisqu'elle est aujourd'hui l'objet de notre culte, qu'elle soit aussi le modèle de notre conduite.

Pour rendre ce culte plus remarquable

et pour nous mieux inculquer les leçons que nous fait le mystère de ce jour, l'église a voulu qu'en le célébrant, on fît une procession solennelle, où les fidèles porteroient à la main un cierge allumé; et ce n'est pas sans raison qu'elle a prescrit cette cérémonie. Cette procession nous rappelle le voyage que firent à Jérusalem Marie et Joseph, qui servoit de père à Jesus, et qui en cette qualité, vint avec sa sainte Mère l'offrir au Seigneur, pour apprendre par son exemple à tous les pères et à toutes les mères chrétiennes que leur premier soin doit être, comme je l'ai déjà dit, de consacrer leurs enfans à Dieu, et de leur faire remplir tous les devoirs que nous impose la religion. Ce cierge allumé représente la lumière que J. C. est venu apporter sur la terre, et dont selon l'oracle du saint vieillard Siméon, il a éclairé toutes les nations : il est encore l'image de la lumière que nous devons faire luire nous-mêmes aux yeux des autres par nos bons exemples, afin que notre père céleste en soit glorifié : il est sur-tout le symbole de la vive ardeur dont notre cœur doit brûler

pour Dieu ; et il doit nous apprendre que de même que nous avons soin de le tenir allumé pendant tout le temps de la pieuse course que nous faisons dans nos temples, ainsi nous devons être attentifs à entretenir en nous les saintes flammes de l'amour divin pendant tout le cours du pélerinage que nous faisons sur la terre. Telle est l'idée que nous devons nous former de cette cérémonie religieuse. En l'envisageant sous ce point de vue, nous en sentirons la convenance et l'utilité ; nous la pratiquerons avec les sentimens de piété que l'église a voulu nous inspirer en l'établissant ; nous y puiserons de nouveaux motifs pour nous attacher toujours plus étroitement à Dieu, pour le servir toujours plus fidèlement, pour l'aimer toujours plus ardemment et pour mériter de le posséder éternellement.

INSTRUCTION

SUR LA RÉSURRECTION DE N. S. J. C.

Ce n'est pas sans raison, M. F., que pour rendre plus solennelle la fête que nous célébrons, l'église déploie la pompe la plus imposante ; qu'elle étale dans nos temples ses ornemens les plus magnifiques, qu'elle les fait retentir de mille chants d'alégresse, et qu'elle invite avec transports ses enfans à participer à sa joie et à son bonheur. Cette fête lui retrace l'évènement le plus glorieux pour son céleste époux ; elle lui rappelle que s'il s'est soumis à la mort, ce n'a été que pour en triompher, et que son tombeau même est devenu le théâtre de sa puissance ; elle lui apprend que comme nous étions tous morts en Adam, nous ressusciterons tous en J. C. ; que sa résurrection est non-seulement le gage de la nôtre, mais qu'elle en est encore le modèle, et que peu content de ranimer un jour nos corps, ce di-

vin Sauveur les fera encore participer à la clarté, à l'agilité et à l'incorruptibilité merveilleuse qui distinguèrent le sien, après le triomphe qu'il eut remporté sur la mort. Peut-il y avoir un plus juste sujet de joie ; et si nous croyions bien fermement le mystère consolant que la religion nous met aujourd'hui sous les yeux, ne nous féliciterions-nous pas autant de notre bonheur, que nous applaudirions à la gloire de notre divin Rédempteur ? Mais nous sommes malheureusement dans un siècle où la foi est si chancelante et si foible, que les grands objets qu'elle nous présente, ne font presque plus aucune impression sur nos esprits, et n'ont presque plus aucune influence sur notre conduite et sur nos sentimens. Il est donc extrêmement important de la ranimer, de la fortifier, et c'est à quoi je destine cette instruction, où je n'emploierai que les raisonnemens les plus simples, et où je tâcherai de me mettre à la portée de tous les esprits. Je vous montrerai donc d'abord que la résurrection de J. C. est le fait le plus incontestable. Je vous ferai

voir ensuite qu'elle est le fait le plus décisif en faveur de la religion. Elle est le fait le plus incontestable, parce que tout concourt à en démontrer la vérité. Elle est le fait le plus décisif en faveur de la religion, parce que cette résurrection seule suffit pour prouver toutes les autres vérités du Christianisme. Appliquez-vous, M. F. : le sujet important que je traite mérite toute votre attention.

Pour qu'un fait doive être regardé comme incontestable, il faut qu'il soit appuyé sur un témoignage évidemment vrai, et que tout ce qu'on oppose pour le contester, n'ait rien qui puisse en infirmer la vérité. Or, telle est, M. F., la résurrection de notre divin Sauveur. Elle est d'abord fondée sur un témoignage dont on ne peut révoquer en doute la vérité, je veux dire le témoignage des apôtres : car on ne pourroit les soupçonner d'erreur et de fausseté, qu'autant qu'ils auroient pu se tromper en croyant la résurrection de leur divin maître, ou qu'ils auroient voulu nous tromper en nous l'annonçant. Mais peuvent-ils réellement s'être trompés ?

Ah ! s'il s'agissoit ici d'un évènement qui se fût passé loin de leurs yeux, et dont ils n'auroient eu aucune preuve sensible ; s'ils ne l'avoient cru que sur des raisons frivoles et sur des rapports mal approfondis, on pourroit s'imaginer que leur témoignage n'est qu'un effet de leur crédulité, et qu'en nous attestant que J. C. a repris une nouvelle vie, ils ne nous ont débité qu'une erreur dont ils ont été les premiers les jouets. Mais il n'en est pas ainsi. Le prodige qu'ils racontent, ils en ont été eux-mêmes les témoins ; ils l'ont vu de leurs propres yeux ; ils l'ont, pour ainsi dire, touché de leurs mains, et ils ne l'ont cru, qu'après avoir d'abord refusé obstinément de le croire.

En vain leur divin maître leur avoit-il prédit expressément qu'il rétabliroit le temple de son corps, et que renouvelant en sa persónne le prodige de Jonas, il sortiroit le troisième jour du sein de la terre, comme ce prophète étoit sorti du sein du monstre qui l'avoit dévoré ; les opprobres de sa passion avoient entièrement détruit dans leur esprit l'espérance de sa résurrec-

tion, et ils ne pouvoient pas se persuader qu'après avoir été la victime de la mort, il eût pu en devenir le vainqueur. En vain les pieuses ſemmes qui étoient allées embaumer le corps de Jesus, vinrent-elles leur annoncer qu'elles avoient trouvé la pierre de son tombeau renversée; qu'elles avoient entendu la voix de l'ange qui l'avoit ouvert, et qu'elles avoient même vu plein de vie, l'homme Dieu qui en étoit sorti: ce prodige étoit trop contraire à leurs idées, pour qu'ils le crussent conforme à la vérité, et au lieu d'ajouter foi au récit de ces saintes femmes, ils ne le regardèrent que comme le fruit de l'erreur et de l'illusion. En vain même Jesus ressuscité se rendit-il visible à leurs yeux, et leur montra-t-il les cicatrices de ses plaies encore empreintes sur son corps; parce que Thomas n'avoit pas été témoin de cette apparition merveilleuse, il traita de pieuse rêverie le récit circonstancié que lui en firent les autres apôtres; il protesta hautement qu'il ne le croiroit pas, à moins qu'il n'eût mis le doigt dans l'ouverture de ses plaies sacrées, et il fallut en effet

que J. C. reparût pour lui donner la preuve qu'il vouloit avoir de sa résurrection ; et ce ne fut que lorsqu'il la lui eût donnée, qu'il reconnut comme les autres, la vérité de ce grand prodige.

Or je vous le demande, M. F., est-il possible que des hommes qui avoient porté si loin la défiance et l'incrédulité, se soient laissé tromper par une vaine apparence ? Est-il possible qu'ils aient cru tous voir ce qu'ils ne voyoient pas, entendre ce qu'ils n'entendoient pas, toucher ce qu'ils ne touchoient pas, sans qu'aucun d'eux s'aperçût de la méprise où ils tomboient tous ? Est-il possible qu'ils se soient tous trompés sur une personne qu'ils avoient vue et suivie pendant tout le cours de ses travaux apostoliques, c'est-à-dire, pendant trois années consécutives ? Est-il possible que tous leurs sens aient concouru à leur faire croire que cette personne se montroit à eux dans les différens endroits qu'ils désignent, qu'elle leur tenoit les divers discours qu'ils rapportent, quoiqu'il ne leur eût jamais parlé, ni apparu en aucune manière ? Non, M. F., une erreur si grossière ne

peut pas avoir prise sur les hommes même les plus ignorans; et quand même les apôtres l'auroient été encore plus qu'on ne le suppose, ils n'étoient du moins pas sourds, ils n'étoient pas aveugles ; et quand on a la faculté de voir et d'entendre, on est aussi en état de bien juger d'un fait simple, sensible et palpable, que les hommes même les plus éclairés.

Il est donc évident que les apôtres n'ont pas pu se tromper sur le fait de la résurrection de J. C. ; mais n'est-il pas à craindre qu'ils n'aient voulu nous tromper en l'imaginant et en le revêtant des couleurs de la vérité ? Ah ! M. F., qu'il faudroit que l'incrédulité eût bien peu de ressources pour en chercher une dans une accusation si absurde! Quoi ! des hommes dont la conduite a toujours été si irréprochable, que leurs ennemis eux-mêmes n'ont jamais pu leur faire le moindre reproche, auroient formé un projet qui ne peut être que le fruit de la plus profonde scélératesse ! Des hommes si humbles et si désintéressés, que bien loin de rechercher les richesses et les honneurs, ils se

faisoient un devoir de les mépriser et d'y renoncer, auroient inventé une fourberie qui ne peut être inspirée que par la cupidité et par l'ambition la plus effrénée ! Des hommes en qui l'on ne voyoit rien que de vil et de méprisable aux yeux du monde, auroient formé une entreprise qui exigeoit le plus grand crédit et l'autorité la plus imposante ! Des hommes enfin qui n'avoient ni talent, ni intrigue, ni habileté, se seroient mis dans l'esprit de faire croire à tous les peuples une merveille que les hommes même les plus habiles, les plus éclairés et les plus intrigans auroient eu peine à persuader à quelques particuliers !

Mais quel intérêt ces hommes avoient-ils donc à accréditer contre le témoignage de leur conscience, le mensonge qu'on ose leur imputer ? Ne savoient-ils pas qu'ils ne pourroient annoncer la résurrection de J. C., sans choquer les préjugés et les idées de leur nation ? Ne savoient-ils pas qu'en la prêchant, ils s'exposeroient évidemment à tout ce que la persécution, l'exil, les tourmens et la mort ont de plus affreux ? Oui, M. F., ils le savoient, et

s'ils avoient pu l'ignorer, l'évènement ne tarda pas à le leur apprendre. Mais on eut beau les menacer, les persécuter, les maltraiter, les emprisonner : loin de retracter le témoignage qu'ils avoient rendu à la résurrection de leur divin maître, ils continuèrent à l'annoncer aux juifs et aux gentils ; ils la prêchèrent jusques sur les roues et sur les échafauds ; ils allèrent même jusqu'à en sceller la vérité de leur propre sang, sans que la crainte des supplices et de la mort les fît désavouer à un seul d'entr'eux. Or est-il à présumer qu'ils eussent montré une fermeté si inébranlable, s'ils n'eussent pas été intimement convaincus de la réalité du fait qu'ils attestoient ? Non, M. F., il est impossible qu'on soit assez ennemi de soi-même, pour aller volontairement à la mort, dans la seule vue de persuader aux autres une fausseté dont on ne doit retirer soi-même aucun avantage. Un homme qui porteroit jusqu'à ce point la haine qu'il auroit pour lui-même, seroit un phénomène inconcevable. Mais douze hommes qui donneroient dans le même travers, et qui fe-

roient le même sacrifice, formeroient un prodige mille fois plus incompréhensible que les mystères que nous croyons.

Nous sommes donc assurés que les apôtres n'ont pu ni se tromper, ni avoir voulu nous tromper. On ne peut donc raisonnablement les soupçonner ni d'erreur, ni d'imposture, et leur témoignage seul établit de la manière la plus invincible, la résurrection de notre divin Sauveur. Mais si ce témoignage ne suffisoit pas pour la prouver, en faudroit-il d'autres preuves que les vains efforts qu'ont faits les juifs pour en montrer la fausseté?

Ils avoient certainement le plus grand intérêt à empêcher que la croyance de ce grand miracle ne s'établît dans le monde, puisque si l'on venoit à être persuadé que ce même Jesus qu'ils avoient fait mourir ignominieusement sur une croix, étoit sorti glorieux et triomphant du tombeau par sa propre vertu, ils seroient regardés partout comme un peuple déïcide, et ils deviendroient un objet d'horreur aux yeux de tous les autres peuples. Si donc la résurrection de J. C. qu'ils étoient si inté-

ressés à combattre, eût été réellement fausse, ils devoient naturellement prendre les mesures les plus efficaces pour en démontrer la fausseté, et démasquer l'imposture par des raisons qui ne permissent pas d'y ajouter foi. Mais où sont ces raisons, et qu'est-ce que les juifs ont opposé au témoignage des apôtres ? Ils ont osé dire que si ces apôtres ont annoncé la résurrection de leur maître, ce n'est que parce qu'ils avoient enlevé son corps après son trépas.

Mais d'abord, M. F., les apôtres auroient-ils pu exécuter cet enlèvement chimérique ; et la défiance des juifs qui sembloient le craindre, n'avoit-elle pas pris les moyens les plus infaillibles pour l'empêcher ? N'avoient-ils pas mis une garde redoutable autour du sépulcre de J. C. pour en défendre les approches ? N'avoient-ils pas fait apposer le sceau public sur la pierre qui le fermoit ? Comment donc les disciples de Jesus auroient-ils pu échapper à tant de vigilance, et pénétrer jusqu'au tombeau de leur maître à traver tant d'obstacles insurmontables ? Y pensez-vous,

juifs aveugles, lorsque vous ne craignez pas d'avancer qu'ils sont venus pendant la nuit, et tandis que les gardes étoient ensevelis dans un profond sommeil ? Ne deviez-vous pas sentir qu'il est contre toute vraisemblance, que le bruit inévitable qu'il falloit faire pour renverser la pierre qui couvroit le sépulcre, n'eût pas éveillé un seul des soldats qui le gardoient ? Ne deviez-vous pas voir que bien loin que le silence de la nuit favorisât le dessein que vous prêtez aux apôtres, il ne pouvoit servir au contraire qu'à le trahir ? Ne deviez-vous pas comprendre en un mot, que bien loin de pouvoir se flatter de faire avec succès l'enlèvement dont vous les accusez, il devoit leur paroître naturellement impossible, et que par conséquent ils n'ont pas même eu l'idée de le tenter ?

Supposons cependant qu'ils aient été assez aveugles, pour ne pas voir l'impossibilité de cet enlèvement : ils ne pouvoient pas du moins s'en dissimuler la difficulté : ils devoient sentir qu'autant qu'il leur étoit aisé d'échouer dans une entreprise si périlleuse, autant il leur étoit difficile

ficile d'y réussir, et que si malheureusement ils y échouoient, ils deviendroient infailliblement l'objet de la haine et de la vengeance publiques. Or, est-il à présumer que ces hommes qui avoient abandonné si lâchement leur divin maître pendant sa vie, se soient courageusement exposés aux périls les plus évidens pour l'enlever après sa mort? Est-il à présumer qu'après n'avoir pas pu résister à la voix d'une femme, ils se soient déterminés à braver la fureur d'une troupe de soldats armés? Et qu'est-ce donc qui auroit pu opérer en eux un tel changement? L'intérêt qu'ils prenoient à la gloire de J. C.? Mais s'il étoit vrai, comme les juifs le supposent, que malgré ses promesses, il ne fût pas sorti triomphant du tombeau où il avoit été enseveli, quel intérêt les apôtres auroient-ils pu prendre à la gloire d'un homme qui les auroit trompés? Est-il naturel qu'on s'expose, qu'on se sacrifie pour un imposteur qui n'existe plus, et de qui l'on n'a plus rien à craindre ni à espérer? Qu'est-ce donc encore qui auroit pu les porter à une entreprise si dan-

gereuse et si opposée à leur caractère naturellement foible et timide ? Seroit-ce leur propre intérêt ? Mais qu'avoient-ils à attendre de cette entreprise, si ce n'est les supplices et la mort, s'ils y échouoient, et la vie la plus pénible s'ils y réussissoient ? Ce sont les juifs perfides dont la fureur étoit allée jusqu'à faire condamner leur Dieu même à mourir sur une croix, qui avoient le plus grand intérêt à nier sa résurrection, et c'est pour colorer leur injustice et leur cruauté, qu'ils ont imaginé cet enlèvement chimérique. Mais votre sagesse, ô mon Dieu ! a confondu leur indigne artifice. L'iniquité s'est démentie elle-même, et les efforts qu'on a faits pour obscurcir la vérité de votre résurrection, n'ont servi qu'à la mettre dans une plus grande évidence.

Nous pouvons donc le dire hardiment avec l'apôtre : J. C. est véritablement ressuscité, et l'incrédulité la plus obstinée ne peut se refuser aux preuves que nous en avons, sans aller contre les lumières de la raison. Mais dès que ce divin Sauveur est véritablement ressuscité, ne pouvons-

nous pas ajouter que sa résurrection est non-seulement le fait le plus inconstestable, mais encore le fait le plus décisif et le plus propre à démontrer la vérité de la religion ?

Si J. C. n'est pas ressuscité, disoit autrefois saint Paul aux Corinthiens, c'est en vain que je vous prêche et que vous m'écoutez : votre foi est aussi vaine, que ma prédication est inutile. Mais si au contraire il est sorti vivant du tombeau, il est évident qu'il est Dieu, et qu'en croyant les vérités de la religion, nous les croyons sur la parole d'un Dieu. Quel autre en effet, quel autre qu'un Dieu auroit eu le pouvoir de quitter et de reprendre la vie à son gré ? Quel autre qu'un Dieu pouvoit-il se glorifier d'être libre jusques sous l'empire de la mort à laquelle il s'étoit soumis ? Quel autre qu'un Dieu enfin pouvoit-il trouver en lui-même assez de puissance pour se ranimer par sa propre vertu et pour recouvrer la vie jusques dans le sein du trépas ? On avoit bien vu quelques hommes extraordinaires arracher par leurs prières, d'autres hommes des bras de la

mort; mais il n'en avoit paru aucun qui eût opéré ce prodige sur lui-même, et il n'y avoit qu'un Dieu, dit saint Ambroise, qui pût ressusciter et se ressusciter.

Aussi, M. F., lorsque les juifs demandèrent à J. C. une preuve incontestable de sa divinité, il ne leur cita ni les malades qu'il avoit guéris, ni les aveugles qu'il avoit éclairés, ni les morts même qu'il avoit retirés de la poussière du tombeau; mais pour ne laisser aucune ressource à leur incrédulité, il les renvoya uniquement au miracle de sa résurrection. Détruisez, leur dit-il en parlant de son corps, détruisez ce temple; et dans trois jours je le rétablirai; et si en mourant je consens à me mettre au rang des simples mortels; en ressuscitant, je vous forcerai de convenir que je suis égal à Dieu. C'est là effectivement l'effet que ce miracle produisit sur les esprits les plus opiniâtres et les plus incrédules. C'est à la vue de Jesus ressuscité, que l'incrédule Thomas se prosterna humblement à ses pieds, confessa hautement sa divinité dont il avoit paru douter jusqu'alors, et s'écria avec trans-

port : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. Eh ! qui pourroit ne pas reconnoître un homme Dieu dans un homme qui s'est ressuscité lui-même ? Les ennemis même de J. C. n'ont pas osé porter la déraison jusqu'à ce point ; ils n'ont nié sa résurrection, que pour avoir droit de méconnoître sa divinité, parce qu'ils sentoient bien que s'il étoit véritaplement ressuscité, il falloit nécessairement en conclure qu'il étoit Dieu.

C'est là en effet la conclusion que nous en tirons et que nous devons en tirer. J. C. est ressuscité : donc il est Dieu. Mais de cette première vérité combien n'en découle-t-il pas d'autres qui viennent à l'appui de notre foi ? J. C. est Dieu : donc ses oracles sont infaillibles, sa doctrine est véritable, et quelque incompréhensibles que soient les mystères qu'il nous a révélés, nous devons les croire sans craindre de donner dans l'erreur ; parce que Dieu étant essentiellement vrai, il ne peut nous enseigner que la vérité. J. C. est Dieu : donc nous devons suivre ses maximes et observer sa loi, parce qu'étant notre Dieu,

il a le droit de nous commander, et qu'étant ses créatures nous sommes obligés de lui obéir.

Ce sont-là, M. F., les conséquences que l'on est forcé d'admettre, lorsqu'on reconnoît la divinité de J. C.; et l'on ne peut s'empêcher de la reconnoître, lorsqu'on est convaincu comme nous devons l'être, de la vérité de sa résurrection. Laissons donc l'incrédule s'égarer à la suite de sa raison aveugle. Pour nous, reconnoissons ici avec joie, qu'en suivant les routes de la foi, nous suivons la voie la plus sûre et la plus raisonnable; que la résurrection seule de J. C., dont la vérité nous est démontrée, suffit pour nous démontrer la vérité de la religion, et qu'il n'est aucun de nous qui ne puisse s'écrier avec autant d'assurance que l'apôtre saint Paul : Je sais quel est celui que j'adore et en qui j'ai mis toute ma confiance. Je sais que s'il a consenti à mourir pour expier mes péchés, il est ressuscité, selon sa promesse, pour assurer ma foi. Je sais qu'après m'avoir donné la plus grande marque d'amour dans sa mort, il m'a laissé une preuve évidente

de sa divinité dans sa résurrection. Je suis donc assuré qu'en croyant en lui, je ne puis me tromper et que ma foi est aussi raisonnable que sa parole est infaillible.

Tel est, M. F., le consolant témoignage que nous pouvons tous nous rendre en ce jour. Mais comme la religion nous apprend que la foi sans les œuvres est une foi morte, nous ne devons pas nous borner à croire la résurrection de notre divin Sauveur ; nous devons encore accomplir sa loi, suivre ses maximes, imiter ses exemples, et mériter, en vivant comme lui, de ressusciter un jour comme lui : car ce n'est qu'à cette condition, que nous pourrons participer aux avantages de sa résurrection glorieuse, et l'apôtre saint Paul nous déclare expressément que ce n'est qu'en partageant ses souffrances, que nous pourrons avoir part à sa gloire. Faisons-nous donc un devoir de marcher sur ses traces ; et si nous sommes d'abord effrayés par les difficultés que l'on rencontre dans la route pénible qu'il a suivie, songeons que les peines passagères que nous aurons à y endurer, seront un jour

remplacées par un bonheur qui n'aura point de fin. Y a-t-il rien de plus propre à nous encourager et à nous animer ? Hélas ! nous ne faisons pas souvent difficulté de nous assujettir à la vie la plus dure et la plus gênante pour nous procurer des biens et des avantages dont on ne peut jouir que le court espace de temps que nous avons à passer sur la terre. Ah ! cherchons, M. F., cherchons, quelque chose de plus solide et de plus durable. Méprisons ce qui passe, pour nous attacher à ce qui demeure: préférons une éternité de bonheur à quelques momens de plaisir, et en menant, comme J. C., une vie souffrante et crucifiée, tâchons de mériter la résurrection glorieuse et l'éternelle félicité qu'il nous a promise et que je vous souhaite.

INSTRUCTION

SUR L'ASCENSION DE N. S. J. C.

Lorsque J. C. eut brisé les liens de la mort, et fut sorti victorieux du tombeau, il crut devoir encore passer quarante jours sur la terre pour se montrer à ses apôtres, pour achever de les instruire, pour les rassurer ; et surtout pour les bien convaincre qu'il étoit véritablement ressuscité. Mais après qu'il eut affermi leur foi en conversant et en mangeant plusieurs fois avec eux ; après qu'il eut permis à l'incrédule Thomas de porter la main dans l'ouverture de ses plaies pour ne laisser aucun lieu à ses doutes ; il voulut encore augmenter leur foi et leur espérance par le spectacle merveilleux de son ascension ; et c'est dans ce dessein qu'il se rendit sur la montagne des olives. Là environné de plus de cinq cents disciples qui l'avoient suivi, il leur rappela les vérités qu'il leur avoit enseignées, il ajouta des nouvelles

promesses à celles qu'il leur avoit déjà faites ; et après les avoir bénis , il s'éleva en leur présence jusqu'au plus haut des cieux.

Voilà , M. F. , ce que l'évangile nous apprend de l'ascension de notre divin Rédempteur ; et voilà aussi ce qui en démontre la vérité. Car ce n'est pas dans un lieu obscur et éloigné des yeux du public, que se passe le merveilleux évènement que je viens de vous retracer. C'est sur une montagne, c'est sur une hauteur exposée aux regards de tous ceux qui y sont rassemblés. Cet évènement n'est point un de ces faits équivoques qu'il soit difficile de bien distinguer , et où l'on puisse confondre l'apparence avec la réalité ; c'est un fait palpable qui frappe de la manière la plus sensible , les yeux de tous ceux qui sont à portée d'en être témoins. Ce n'est point un fait controuvé , et qu'on puisse soupçonner d'avoir été inventé à plaisir ; il est trop contraire aux lois de la nature et trop au dessus de ses forces , pour qu'on ait pu l'imaginer ; et il faut l'avoir réellement vu , pour avoir pu le croire , pour

avoir osé l'annoncer, et surtout pour en avoir scellé la vérité de son propre sang, comme ont fait les apôtres qui l'ont publié et prêché dans tout l'univers.

L'ascension de J. C. n'a donc rien que de véritable ; mais elle n'a rien aussi que de glorieux pour ce divin Sauveur, rien que de consolant et d'instructif pour nous-mêmes, et c'est sous ce double point de vue, que je vais vous la représenter.

Quoi de plus glorieux en effet pour J. C., que le triomphe de son ascension, et les différentes circonstances qui en relèvent l'éclat ? Ce n'est pas, comme Elie, par le secours d'un char de feu, qu'il s'élève dans les airs ; c'est par sa propre vertu. Il n'a pas besoin que les esprits célestes viennent l'aider à traverser l'espace immense qui sépare la terre du firmament ; il le franchit par son seul pouvoir, il s'avance de lui-même vers les portes éternelles, il pénètre, dit saint Léon, jusqu'au dessus du séjour qu'habitent les anges, les archanges, les puissances, les dominations, et il ne s'arrête, que lorsque parvenu jusqu'au trône de la divinité, il s'as-

sied en triomphe à la droite du Tout-Puissant. C'est là le rang suprême qu'il occupe dans le ciel en qualité d'Homme-Dieu, égal à son père par sa divinité ; et c'est là que placé au dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, il reçoit les hommages de toutes les créatures, et il voit les esprits célestes eux-mêmes prosternés à ses pieds pour l'adorer. Pouvoit-il y avoir rien de plus glorieux pour lui ?

Mais l'ascension de notre divin Rédempteur n'a pas seulement mis le comble à sa gloire, elle a encore réparé la dignité et assuré le bonheur des hommes. Nous avions tous été dégradés par le péché de notre premier père, et en le faisant chasser du paradis terrestre, ce funeste péché nous avoit fait exclure du Ciel. Cet heureux séjour avoit été fermé pour tous les enfans d'Adam, et jusques à l'ascension de J. C., aucun d'eux n'avoit pu y entrer. Mais ce divin Sauveur en a ouvert aujourd'hui les portes ; il a rétabli notre humanité dans l'état glorieux pour lequel elle avoit été créée, il l'a environnée dans sa personne, de tout l'éclat de la gloire

céleste; et peu content de prendre possession lui-même du royaume qui nous avoit été préparé dès l'origine du monde, peu content d'y avoir introduit avec lui les ames de tous les saints et de tous les patriarches qui étoient retenus dans les lymbes, il y est allé, comme il le disoit lui-même à ses disciples, pour nous y préparer une place. Son ascension est donc, selon l'expression de saint Grégoire, le gage de notre élévation; et comme en qualité de chrétiens, nous sommes tous destinés à être ses cohéritiers, nous pouvons tous espérer de partager un jour son héritage. Quoi de plus propre à nous consoler et à nous animer?

Ah! M. F.: nous cherchons tous à nous rendre heureux sur la terre, et il n'est aucun effort, aucun sacrifice que nous ne fassions, pour nous procurer le bonheur que nous désirons. Mais qu'est-ce que ce bonheur en comparaison de celui dont nous jouirons avec J. C. dans le Ciel, si nous sommes assez sages pour travailler à le mériter? Hélas! vous le savez, et l'expérience vous l'apprend tous les jours.

Le bonheur d'ici bas est un bonheur imparfait. En nous procurant quelques biens, il ne nous met pas à l'abri de tous les maux. Nous avons toujours quelque chose à souffrir, soit du côté de nous-mêmes, soit du côté des autres. Les idées qui fatiguent notre esprit, les maladies qui affligent notre corps, les désirs ou les craintes qui agitent notre ame, viennent presque toujours répandre l'amertume sur les douceurs dont nous jouissons, et le plus heureux d'entre les hommes n'est que celui qui est le moins malheureux. Mais il n'en sera pas ainsi du bonheur qui nous est réservé dans le Ciel. Là nous n'aurons plus rien à souffrir. Dieu, dit l'écriture, séchera les larmes qui inondoient ici bas les yeux de ses élus ; et dans l'heureux séjour qu'ils habiteront, il n'y aura plus ni peine, ni chagrin, ni adversité qui puisse leur en arracher de nouvelles.

Le bonheur d'ici bas est un bonheur incomplet qui nous laisse toujours quelque chose à désirer. Si l'on jouit d'une fortune propre à satisfaire la cupidité, on n'occupe pas un rang qui flatte la vanité.

Si l'on vient à bout de parvenir aux honneurs qu'on ambitionnoit, on ne peut se procurer le repos après lequel on soupiroit. Si l'on goûte la douceur des plaisirs, on ne jouit point de la paix de l'ame et de la tranquillité de la conscience, qui seules peuvent nous rendre vraiment heureux. Mais dans le Ciel, rien ne manquera à notre bonheur, et nous aurons en partage tout ce qui peut être l'objet de nos vœux et de nos désirs. Placés sur un trône de gloire, inondés d'un torrent de délices, éclairés au dedans des lumières de la vérité, revêtus au dehors de splendeur et de majesté, possédant ce qu'il y a de plus précieux, aimant ce qu'il y a de plus aimable, nous y jouirons de tout ce qui peut satisfaire notre esprit, de tout ce qui peut embellir notre corps, de tout ce qui peut charmer notre cœur. Nous y verrons Dieu, nous l'y aimerons, nous l'y possèderons; et que peut-on avoir a désirer, lorsqu'on est en possession du souverain bien et à la source de tous les biens?

Le bonheur d'ici bas est un bonheur fragile et passager. Il n'est aucun jour où

un revers de fortune ne puisse nous en priver. Nous savons du moins que nous en serons un jour dépouillés par la mort, et qu'à ce jour fatal qui peut arriver plutôt que nous ne le croyons, de tous les avantages, de tous les biens que nous possédons, il ne nous restera, hélas ! qu'un tombeau. Mais lorsque nous serons dans le Ciel, nous n'aurons point à craindre que l'adversité interrompe le cours de notre bonheur, ou que la mort vienne y mettre fin. L'adversité, dit l'écriture, n'a point accès dans le Ciel, et la mort n'y sauroit exercer son empire. Les années s'écouleront, les siècles se succéderont, le monde finira ; mais la vie bienheureuse dont nous jouirons dans le séjour de l'immortalité, n'aura point de fin : elle durera autant que Dieu même ; et comme Dieu est éternel, nous vivrons éternellement comme lui, nous serons éternellement heureux avec lui.

Telle est, M. F., la différence qu'il y a entre la félicité que J. C. est allé nous préparer dans le Ciel, et celle dont nous pouvons jouir sur la terre. Nous avons à

choisir entre l'une et l'autre : car on ne peut les réunir toutes les deux ; et c'est à nous à voir quelle est celle qui doit avoir la préférence. Mais que dis-je ? y a-t-il donc à choisir, à délibérer ; et ne faudroit-il pas que nous fussions entièrement aveugles, pour ne pas comprendre que toutes les satisfactions que nous pouvons trouver dans ce lieu d'exil, ne sont rien en comparaison des délices ineffables qui nous sont réservées dans la céleste patrie ? Ne faudroit-il pas que nous fussions ennemis de nous-mêmes, pour aimer mieux être imparfaitement heureux pendant quelques années, que de l'être entièrement dans le Ciel, pendant toute l'éternité. C'est là cependant le grand désordre où tombent la plûpart des hommes. Ils soupirent sans cesse après les richesses, les honneurs et les plaisirs de ce monde, et ils ne tournent jamais leurs désirs vers les biens, le bonheur et la gloire de l'autre. Ils ambitionnent les places que leurs protecteurs peuvent leur procurer sur la terre, et ils ne font aucun cas de celle que J. C. est allé leur préparer dans le Ciel. Ce n'est

cependant qu'en y pensant et en la désirant ; ce n'est surtout qu'en travaillant à la mériter, que nous pouvons nous promettre de l'obtenir. J. C. lui-même qui est notre chef et notre modèle, ne l'a obtenue qu'à cette condition, et il nous assure expressément dans nos livres saints, qu'il a fallu qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire. Ne nous flattons donc pas de pouvoir y parvenir sans souffrir. Les souffrances sont la voie qui conduit au Ciel ; et c'est en cela que nous devons admirer la sagesse et la bonté de la providence : car vous n'ignorez pas, M. F., que les maux que nous avons à endurer sur la terre, l'emportent de beaucoup sur les biens dont nous pouvons y jouir. Vous savez que dans cette vallée de larmes, le nombre des malheureux est beaucoup plus grand que celui des heureux, et que les afflictions et les souffrances sont l'apanage de presque tous les hommes. Or cela étant, Dieu pouvoit-il prendre un moyen plus sage et plus avantageux pour nous, que de nous faire envisager ces souffrances et ces afflictions, comme autant de degrés

destinés à nous conduire au souverain bonheur ; et si nous les considérions sous ce point de vue, bien loin de nous en plaindre, ne serions-nous pas plutôt portés à nous en réjouir ?

Souffrez donc, vous, surtout que la providence semble avoir condamnés à toutes les rigueurs du travail et de la pauvreté, souffrez que me servant des paroles de J. C., je vous dise comme il le disoit à ses apôtres : La carrière pénible que vous avez à parcourir, vous offrira bien des sujets de larmes et de soupirs ; mais bien loin de vous attrister des maux que vous aurez à endurer, réjouissez-vous-en plutôt et tressaillez-en d'alégresse, parce que si vous sanctifiez ces maux par la résignation et par la patience, ils deviendront le titre de la récompense que vous recevrez dans le Ciel, où vous n'aurez plus aucun mal à souffrir. Oui, pauvres et malheureux, c'est ainsi que Dieu vous dédommagera dans la suite de l'espèce de rigueur dont il use maintenant envers vous. C'est là qu'aboutiront toutes les peines et tous les chagrins qui répandent l'amertume sur

votre vie. La route difficile que vous suivez à présent est semée de ronces et d'épines; mais le terme où elle conduit, est un séjour délicieux où vous ne trouverez que des fleurs, et où le lait et le miel coulent de toutes parts. Dieu veut maintenant vous éprouver ; mais il ne vous éprouve que pour pouvoir dans la suite vous récompenser. Soyez donc patiens, dit l'apôtre saint Jacques. Imitez la sagesse du laboureur qui dans l'espérance de la récolte abondante qu'il se promet, supporte courageusement les travaux qui doivent la lui procurer ; et lorsqu'à la vue des peines que vous aurez à souffrir, vous sentirez votre courage s'affoiblir et se ralentir, portez vos regards vers le Ciel. Un seul coup d'œil vers cet heureux séjour suffira, si vous avez de la foi, pour adoucir toutes les amertumes de votre sort ; et puisqu'à l'exemple de J. C,, il vous faut nécessairement souffrir pour y parvenir, non-seulement vous supporterez vos souffrances avec patience, mais vous irez peut-être comme l'apôtre saint Paul, jusqu'à vous en faire un sujet de joie.

Ce n'est cependant pas par les seules souffrances que nous pouvons mériter la place que J. C. est allé nous préparer dans le Ciel. Nous voyons dans la description prophétique que le saint roi David nous à faite de l'ascension de ce Dieu sauveur, nous voyons, dis-je, que les anges qui le précédoient et qui ouvroient, pour ainsi dire la marche de son triomphe, s'écrièrent, lorsqu'ils furent parvenus à la porte du Ciel : Levez-vous, princes de la milice céleste. Ouvrez-vous, portes éternelles, afin que le roi de gloire puisse entrer dans l'heureux séjour que vous habitez. Mais nous lisons aussi que les esprits célestes à qui l'on avoit confié la garde de ces portes sacrées, répondirent à ceux qui les invitoient à les ouvrir : Quel est donc ce roi de gloire ? Et qu'ils ne les ouvrirent que lorsqu'on leur dit : C'est le Seigneur, qui par sa force et par sa puissance, a triomphé de tous ses ennemis : c'est le Seigneur qui s'est signalé par la pratique de toutes les vertus dont il a donné l'exemple dans sa conduite.

Or que signifient ces demandes ? Que

veulent dire ces réponses des esprits bienheureux ? Elles signifient que ce n'est point sans un titre légitime qu'on peut entrer dans le royaume céleste : elles nous apprennent que pour y être admis, il faut avoir imité la force, le courage, la sainteté de J. C. qui en nous servant de guide, doit aussi nous servir de modèle. Quand donc vous vous présenterez aux portes de la céleste Jérusalem, et que vous demanderez qu'on vous les ouvre, on examinera si vous avez les mêmes titres que ce divin Sauveur, pour pour y être introduits; et si comme lui, vous vous avez vaincu les ennemis que vous aviez à combattre, et pratiqué les vertus que vous prescrivoit votre religion, les portes éternelles s'ouvriront pour vous recevoir, et vous irez occuper la place que J. C. vous est allé préparer. Mais si au contraire vous vous êtes laissé vaincre par les passions et subjuguer par le vice, vous ne pouvez vous attendre qu'à en être exclus, parce que cet heureux séjour n'est destiné qu'aux ames fortes et vertueuses qui s'en seront rendues dignes par les victoires qu'elles auront remportées, et les vertus qu'elles auront pratiquées.

Ne vous y trompez donc pas, dit ici saint Augustin : Ni l'avarice, ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'amour des plaisirs, ni le désir de la vengeance, ni aucune autre passion ne peuvent monter dans la région fortunée où notre chef nous a précédés ; et il faut renoncer à ces passions, pour pouvoir y entrer. Si donc nous en suivons les mouvemens déréglés, elles ne pourront que nous entraîner dans l'abîme de la perdition ; mais si nous avons soin de les réprimer et de nous élever au dessus des désirs criminels qu'elles nous inspirent, elles deviendront les instrumens de notre salut ; et les victoires que nous remporterons sur elles, seront comme autant de degrés qui nous aideront à parvenir au céleste séjour. C'est ainsi qu'y sont parvenus tous les saints, et ce n'est que par ce moyen, que nous y parviendrons nous-mêmes. On ne donnera la manne, dit l'écriture, qu'à ceux qui auront vaincu, et il n'y aura de couronnés, ajoute l'apôtre, que ceux qui auront légitimement combattu. Le Ciel est une récompense : on ne peut l'obtenir sans l'avoir méritée, et on

ne peut la mériter, qu'en fuyant le vice et en pratiquant la vertu.

N'oublions donc rien pour nous en rendre dignes; et pour nous y animer, songeons que d'après l'oracle de l'apôtre saint Paul, tous les sacrifices que nous pourrions faire, toutes les souffrances que nous pourrions avoir à endurer ici bas, ne sont rien en comparaison de la gloire et du bonheur ineffable qui doivent en être la récompense dans le Ciel. Songeons que comme le disoit un fervent chrétien que l'on blâmoit d'avoir préféré les rigueurs de la solitude aux agrémens dont il pouvoit jouir dans le monde, le plaisir d'être exempt de toute peine pendant toute l'éternité, vaut bien la piene de se priver de tous les plaisirs pendant un court espace de temps. S'il nous faut des exemples pour nous animer, jetons les yeux, je ne dis pas sur ce qu'ont enduré J. C. et les saints, mais sur ce qu'endurent tous les jours ceux qui ne cherchent le bonheur que dans les avantages qu'on peut trouver ici bas. Considérons en particulier ces guerriers intrépides qui sont destinés à défendre la patrie

et

et à combattre ses ennemis. Que ne souffrent-ils pas, que ne sacrifient-ils pas pour parvenir au terme où ils aspirent ? L'intempérie des saisons, la fatigue des marches, la vue du danger, la crainte de la mort, rien ne les décourage, rien ne les arrête, et l'espérance de la récompense qu'ils se promettent, leur fait tout braver et tout surmonter. Mais quelle est donc cette récompense ? Hélas ! vous le savez, M. F. : c'est un poste honorable, c'est une distinction glorieuse, c'est quelquefois, si vous le voulez, une fortune considérable. Mais combien de fois leur désir et leur espoir ne sont-ils pas trompés ? Combien de fois faute d'être connu, leur mérite ne demeure-t-il pas sans récompense ? Ils ne se dégoûtent pourtant pas, ils ne se découragent pas, et ils ne cessent de poursuivre à travers les fatigues et les périls, ce qu'ils n'obtiendront peut-être jamais, ou ce que la mort viendra leur enlever dès qu'ils l'auront obtenu.

Nous, M. F., nous savons que tous les avantages et tous les biens dont le monde pourroit les combler, ne sont rien en com-

paraison de ceux que Dieu nous réserve. Nous savons que si nous nous rendons dignes de la récompense qu'il nous a promise, nous sommes assurés qu'il nous l'accordera. Nous savons enfin que si nous sommes assez heureux pour l'obtenir, nous pouvons nous promettre d'en jouir éternellement; et cependant nous ne voulons rien faire, rien souffrir, rien sacrifier pour la mériter ! N'est-ce pas là l'aveuglement le plus déplorable; et ne faut-il pas avoir entièrement perdu la foi, pour tenir une conduite si contraire aux vérités qu'elle nous enseigne et aux espérances qu'elle nous donne ? Revenons donc, M. F., revenons de ce funeste aveuglement; et puisque ce n'est que dans le Ciel, que nous pouvons être parfaitement et éternellement heureux, comportons-nous et vivons de telle manière, que nous puissions être jugés dignes d'entrer en possession du bonheur dont on y jouit.

INSTRUCTION

SUR LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT SUR LES APÔTRES.

LA fête qui nous rassemble aujourd'hui au pied des autels, est une de celle que l'église célèbre avec le plus de solennité, parce qu'elle nous rappelle un des plus grands bienfaits que Dieu ait accordé aux hommes. C'est aujourd'hui en effet que, comme le dit l'église elle-même dans une des antiennes qu'elle chante pour nous retracer ce bienfait, c'est aujourd'hui que l'Esprit saint parut aux yeux des apôtres sous le symbole du feu qu'il fit briller sur leurs têtes. C'est aujourd'hui qu'il les enrichit de ses dons les plus précieux. C'est aujourd'hui qu'il les envoya dans le monde pour y prêcher l'évangile et pour annoncer à tous les peuples que ceux qui croiroient et recevroient le baptême seroient sauvés. C'est aujourd'hui qu'en conséquence de cette mission divine, les apô-

tres sortirent du cénacle où ils s'étoient renfermés, et se montrèrent en public, prêchant la résurrection de leur divin Maître, et étonnant toute la ville de Jérusalem, et tous les étrangers qui s'y étoient rendus pour la fête de la Pentecôte, par les miracles qu'ils faisoient, et par le don qu'ils avoient de se faire entendre à toutes les nations à la fois, comme s'ils avoient parlé la langue de chacune d'elles. C'est aujourd'hui enfin que trois mille juifs se convertirent à la première prédication de saint Pierre, et qu'il commença à se former dans la Judée, une église qui par la piété et la charité dont elle étoit animée, fut dans la suite le modèle de toutes les églises.

On peut donc regarder le jour de la Pentecôte, comme le jour de la naissance de la religion chrétienne, et c'est pour cela que l'église la célèbre avec tant de pompe. Ce qui distingue encore plus particulièrement cette fête, c'est que bien différente de toutes les autres, où nous ne faisons que rappeler les mystères qui en sont l'objet, nous pouvons en la célé-

brant, voir se renouveler l'heureux évènement que nous y célébrons. Quand nous solennisons, par exemple, la fête de la naissance ou de la résurrection de notre divin Sauveur, nous ne pouvons pas nous flatter de le voir naître ou ressusciter de nouveau. Mais aujourd'hui que nous faisons la fête de la descente du Saint-Esprit, nous pouvons espérer de la voir se renouveler en nous d'une manière invisible; nous pouvons attirer en nous ce divin esprit qui descendit autrefois sur les apôtres: nous pouvons enfin participer à l'heureux changement qu'il opéra en eux, et dont nous avons encore plus besoin qu'eux. Il est donc important, M. F., que vous sachiez quel est ce changement, et ce que vous devez faire pour vous en rendre dignes; et c'est ce que je me propose de vous apprendre dans cette instruction.

Quel est dont l'effet que produisit sur les apôtres la descente du Saint-Esprit? Pour nous en former une idée, il ne faut qu'examiner, d'un côté ce qu'étoient ces apôtres avant qu'ils eussent reçu ce divin Esprit, et de l'autre ce qu'ils devinrent

après l'avoir reçu. Or qu'étoient-ils avant que cet esprit de vérité, de sainteté et de charité se fût répandu sur eux en forme de langues de feu ? C'étoient des hommes ignorans et imbus de préjugés si profondément enracinés dans leur esprit, que J. C. lui-même n'avoit pu les en arracher. Il leur avoit bien expliqué les mystères du royaume de Dieu, tantôt ouvertement et sans détour, et tantôt par des comparaisons et des paraboles qui auroient dû les rendre sensibles, à leurs yeux : mais toutes les leçons de ce divin Maître avoient été inutiles : ils ne comprenoient rien, dit l'écriture, aux grandes vérités qu'il leur prêchoit ; et la veille même de son ascension, ils le forcèrent encore à leur reprocher leur lenteur à croire. Il leur avoit bien annoncé plusieurs fois que son royaume n'étant pas de ce monde, il ne vouloit régner que sur les esprits et les cœurs de ceux qui croiroient en lui. Mais malgré tout ce qu'il leur avoit dit sur ce sujet, ils croyoient toujours comme les juifs charnels, qu'il n'étoit venu sur la terre, que pour les soustraire au joug des nations,

et pour les faire régner eux-mêmes sur les autres peuples. Mais dès que les lumières de l'Esprit-saint, figurées par le feu brillant qui parut sur leurs têtes, se furent répandues dans leur esprit, elles en bannirent l'erreur, l'ignorance, les préjugés; et conformément à la promesse de J. C., non-seulement elles leur montrèrent quelques vérités, mais elles leur firent connoître toute vérité. Il s'opéra alors dans leur esprit le même changement qui s'opère dans la nature, lorsque le jour succède à la nuit. Ils étoient plongés dans les ténèbres; et ils furent tout-à-coup environnés de clartés : ils ne pouvoient pas concevoir les vérités les plus simples; et ils comprirent les mystères les plus sublimes. Ils étoient incapables de saisir les instructions qu'on leur donnoit à eux-mêmes; et ils furent en état d'instruire les autres; et de disciples ignorans qu'ils étoient, ils devinrent les maîtres de l'univers.

Qu'étoit-ce encore que les apôtres avant que l'Esprit saint fût venu purifier et embraser leurs cœurs? C'étoient des hommes sujets à tous les défauts de l'humanité : ils

n'avoient que des idées charnelles et des désirs terrestres ; ils ne soupiroient qu'après les distinctions ; ils n'ambitionnoient que les premières places du royaume imaginaire qu'ils croyoient que J. C. venoit fonder sur la terre, et on les avoit vu se disputer la prééminence le jour même où en leur lavant les pieds, ce divin Sauveur leur avoit donné l'exemple de l'humilité la plus profonde. Mais que leur conduite fut bien différente après la descente de l'Esprit-saint ! Alors l'amour de Dieu remplaça en eux l'amour du monde. Alors bien loin de rechercher les honneurs, ils se firent un devoir de les fuir et de se dérober à ceux qu'on leur offroit. Alors ils n'eurent plus d'autre ambition que celle de se sanctifier eux-mêmes en travaillant à sauver les autres. Alors, en un mot, ils furent transformés en des hommes nouveaux ; ils devinrent les vainqueurs des passions dont ils étoient les esclaves, et au lieu de se laisser subjuguer par le moindre vice, ils donnèrent l'exemple de toutes les vertus.

Qu'étoit-ce enfin que les apôtres avant

que l'Esprit saint les eût revêtus de la force et de la vertu du Très-Haut ? C'étoient des hommes lâches, timides et pusillanimes que le plus foible obstacle arrêtoit, que le moindre danger effrayoit, et à qui la crainte avoit fait indignement sacrifier la reconnoissance et l'attachement qu'ils devoient à leur divin Maître. A la seule voix d'une femme, Pierre avoit nié qu'il fût son disciple, et pour ne pas se compromettre, il étoit allé jusqu'à protester qu'il ne le connoissoit même pas. Les autres apôtres n'avoient pas montré moins de lâcheté que leur chef. Loin de se déclarer ouvertement pour J. C., la crainte de partager les outrages qu'il essuyoit, leur fit oublier la fidélité qu'ils lui avoient vouée et qu'il méritoit à tant de titres. Dès qu'on eut frappé le pasteur, le troupeau se dispersa, et il n'y eut que le disciple bien aimé qui eût le courage de l'accompagner sur le calvaire. Mais qu'ils se comportèrent bien autrement, lorsqu'ils eurent reçu l'Esprit de force que leur divin Maître avoit promis de leur envoyer ! Timides brebis, ils furent transformés tout-

à-coup en lions intrépides, et ils montrèrent encore plus de courage et de fermeté, qu'ils n'avoient fait paroître de foiblesse et de lâcheté. Ce même Pierre que les reproches d'une femme obscure avoient déterminé à renier J. C., ne craint pas aujourd'hui de lui rendre témoignage en présence de tous les habitans de Jérusalem; il ne sort du cénacle que pour aller leur reprocher sa mort, leur annoncer sa résurrection; et l'Esprit divin dont il est animé, lui donne tant d'ascendant sur eux, qu'il en convertit plus de cinq cents par un seul discours. Les autres apôtres ne se montrent pas moins courageux. Comme ils ont reçu le même esprit que Pierre, ils déploient le même zèle; ils se répandent de tous côtés pour publier la gloire du Dieu Sauveur qu'ils avoient vu ressuscité; et il n'est rien qu'ils n'osent et qu'ils n'affrontent pour le faire adorer. C'est en vain qu'on emploie les défenses et les menaces pour leur fermer la bouche : ils répondent à ceux qui les leur font, qu'il est juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. C'est en vain qu'au lieu de les écouter et

de les croire, on les persécute et on les couvre d'affronts : les mauvais traitemens et les injures ne font qu'augmenter l'ardeur de leur zèle, et ils se réjouissent, dit l'historien sacré, de ce qu'en publiant la gloire et le nom de Jesus, ils ont été jugés dignes d'essuyer les insultes dont on les accable.

Tels sont, M. F., les merveilleux effets que l'Esprit saint opéra sur l'esprit et sur le cœur des apôtres. Mais ce n'est pas seulement sur ces hommes privilégiés qu'il répandit ses bienfaits. Nous voyons dans divers endroits de l'écriture, que les premiers fidèles n'eurent souvent pas moins de part à ses dons que les apôtres. Nous y lisons qu'ils recevoient aussi l'Esprit saint, et qu'il descendoit quelquefois sur eux d'une manière sensible. Mais aussi quel admirable changement ne remarqua-t-on pas dans la conduite de ces premiers chrétiens ? Ils étoient auparavant sujets à tous les vices qu'autorisoit l'idolâtrie ; et ils donnèrent au monde l'exemple de toutes les vertus qu'inspire le christianisme. Pleins de ferveur et de piété, ils renon-

çoient au monde, pour ne s'attacher qu'à servir Dieu; ils lui offroient sans cesse l'encens de leurs prières, ils s'unissoient tous les jours à lui par la communion. Détachés des biens de la terre, ils venoient déposer aux pieds des apôtres les richesses qu'ils possédoient, ou ils ne s'en servoient que pour soulager les pauvres et les malheureux. Unis entr'eux par les liens sacrés de la charité, ils se regardoient, ils se chérissoient tous comme des frères; il n'y avoit parmi eux qu'un cœur et qu'une ame, et l'union sincère qui régnoit parmi eux, faisoit une si vive impression sur l'esprit même des idolâtres, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de l'admirer, et que plusieurs même en vinrent jusqu'à l'imiter en embrassant le christianisme qui la leur inspiroit. Aussi détachés d'eux-mêmes qu'attachés à Dieu, ils étoient toujours prêts à tout abandonner, à tout souffrir pour lui, et plusieurs d'entr'eux ont prouvé en se dévouant à toutes les rigueurs du martyre, qu'ils aimoient mieux sacrifier leur vie que de renoncer à leur foi ou de manquer à leur devoir. Mais

d'où leur venoit cette piété, ce mépris des richesses, cet attachement pour Dieu, ce renoncement à eux-mêmes et cette charité pour les autres, si ce n'est de l'Esprit saint qui en éclairant leur esprit et en embrasant leurs cœurs, les avoit élevés au dessus des foiblesses de la nature, et en avoit fait des hommes nouveaux ?

Mais ce divin Esprit qui est toujours prêt à descendre sur ceux qui l'invoquent avec confiance, a-t-il opéré en nous les mêmes effets qu'il produisit autrefois parmi les apôtres et les premiers chrétiens ? Remarque-t-on en nous la ferveur et la piété qu'on admiroit en eux ? Sommes-nous comme eux, assidus à la prière, zélés pour le service de Dieu et empressés de nous unir à J. C. par la communion ? Hélas ! on ne regarde presque plus dans le monde ces saints exercices que comme le partage de quelques ames pieuses ; la plupart des mondains ne les connoissent plus que pour s'en dispenser ; et il en est même un grand nombre qui bien loin de se faire un devoir de s'en occuper, se

feraient une honte de les pratiquer. Sommes-nous détachés comme les premiers chrétiens des biens de la terre, et n'ambitionnons-nous comme eux, que les biens du Ciel ? Hélas ! presque tous les hommes semblent avoir au contraire renoncé aux trésors du Ciel, pour ne s'occuper qu'à s'enrichir sur la terre. L'intérêt et la cupidité sont les seuls mobiles de leur conduite, l'opulence et la fortune sont les seuls objets de leurs désirs, et quoiqu'ils n'ignorent pas les terribles anathêmes que J. C. a lancés contre les riches, ils n'ont d'autre soin et d'autre ambition que de le devenir. Voit-on régner parmi nous l'esprit de charité qui animoit les membres de la primitive église ? Nous aimons-nous comme eux ? Ne faisons-nous comme eux, qu'un cœur et qu'une ame ? Regardons-nous les pauvres comme nos frères, et leur faisons-nous éprouver par nos dons et par nos aumônes, les salutaires effets de la charité fraternelle que nous devons avoir pour eux ? Hélas ! vous le voyez, M. F., et souvent même vous vous en plaignez : l'égoïsme, l'avarice, l'amour du

faste et du luxe, l'indifférence et la dureté ont remplacé parmi nous la charité qui faisoit la gloire de la religion dans les premiers siècles du christianime. Le feu sacré de cette divine charité semble s'être entièrement éteint, et l'on ne voit presque partout que celui de la vengeance, de la haine et de l'animosité. Sommes-nous enfin animés de cette force et de ce courage intrépide qui animoit les premiers fidèles, et qui en les élevant au dessus de tous les obstacles et de tous les dangers, leur faisoit préférer les horreurs des tourmens et de la mort aux attraits du vice et du péché ? Hélas ! la moindre peine nous rebute, la moindre difficulté nous arrête dans le chemin de la vertu. Il ne faut que la crainte d'une raillerie, pour nous faire sacrifier le devoir au respect humain. Il ne faut qu'une menace de la part des hommes pour nous faire braver toutes celles de la religion, et retenus par une lâche timidité, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, nous ne montrons du courage, que lorsqu'il est question de nous soumettre aux maximes et aux usages du monde.

Pouvons-nous donc, M. F., nous flatter d'avoir reçu le Saint-Esprit comme les apôtres et les premiers chrétiens ? Pouvons-nous croire qu'il règne en nous comme il regnoit en eux ? Ah ! ce qui y règne, c'est l'esprit de cupidité, c'est l'esprit d'ambition, c'est l'esprit de vengeance, c'est l'esprit de jalousie ; c'est, en un mot, l'esprit du monde que nous avons préféré et que nous préférons encore à l'esprit de vérité, à l'esprit de piété, à l'esprit de force, c'est-à-dire, à l'Esprit saint qui seul devroit y régner. Nous avons eu dans notre enfance le bonheur de le recevoir cet Esprit saint, en recevant le sacrement que J. C. a établi pour nous le donner. Nos corps devoient à jamais lui servir de temple, et nos cœurs de sanctuaire. Mais nous l'en avons en quelque sorte chassé, pour y laisser dominer les passions qu'il devoit en bannir. Et quel a été le fruit de l'indigne préférence que nous avons donnée à ces honteuses passions ? Quel avantage avons-nous retiré de l'esprit du monde qui a détruit en nous le règne de l'Esprit saint ? Je n'ai pas besoin de vous le dire,

et l'expérience a dû suffire pour vous l'apprendre. En suivant cet esprit du monde, qui n'est qu'un esprit de mensonge et de libertinage, vous n'avez fait que vous égarer, que vous dépraver, que vous déshonorer peut-être par les désordres les plus honteux ; et en croyant trouver dans la voie large où il vous a entraînés, les satisfactions qui sembloient devoir faire votre bonheur, vous n'y avez trouvé que des peines, que des chagrins et que des remords ; au lieu que si vous eussiez suivi les lumières et les inspirations de l'Esprit saint qui est un esprit de vérité et de sainteté, vous auriez marché constamment dans la voie droite qui conduit au salut, vous vous seriez préservé des taches honteuses du vice, vous vous seriez fait estimer par la pratique de toutes les vertus, et vous auriez mené une vie pure et tranquille qui auroit fait tout à la fois votre gloire et votre bonheur. Mais comment pourriez-vous être éclairé et dirigé par l'Esprit saint, tandis que livrés à la dissipation et entraînés par le tourbillon du monde, vous l'abandonnez, vous l'oubliez et vous ne songez seulement pas à implorer ses lumières ?

Quand les apôtres voulurent se disposer à le recevoir, ils s'éloignèrent du tumulte du monde, ils se retirèrent dans les ombres de la retraite, ils ne s'occupèrent qu'à l'attirer sur eux par la ferveur de leurs prières. Or voilà, M. F., ce que vous devez faire vous-mêmes, si vous voulez que l'Esprit saint vienne éclairer votre esprit et purifier votre cœur, comme il éclaira et purifia celui des apôtres. Cet esprit de paix n'habite point dans le trouble, et il ne fait entendre sa voix qu'à ceux qui l'écoutent dans le silence de la solitude. Commencez donc par renoncer au commerce du monde qui vous le fait oublier, et faites sucéder en vous le recueillement à la dissipation. Si votre situation ne vous permet pas de vous retirer dans un lieu solitaire, faites-vous du moins une solitude dans votre cœur ; ne vous y occupez qu'à y attirer par vos vœux et par vos désirs, l'Esprit saint qui seul peut le sanctifier, et adressez-lui continuellement cette belle prière que l'église lui adresse tous les jours pendant ce saint temps : Venez, Esprit saint, venez nous

éclairer de vos divines lumières et nous enrichir de vos dons précieux. Vous seul pouvez nous instruire, nous fortifier, nous consoler et nous animer. Sans vous il ne peut y avoir en nous que ténèbres et que corruption. Venez donc remédier aux maux qui nous accablent, et nous accorder les biens qui nous manquent. Faites succéder dans nos ames la vertu au vice, la ferveur à la lâcheté, l'amour de Dieu à l'amour du monde et de nous-mêmes, afin que toujours dirigés, soutenus et animés par vous, nous puissions parvenir à l'heureux terme et au séjour glorieux où vous voulez nous conduire.

INSTRUCTION

SUR LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

LE mystère de la très-sainte Trinité est le plus grand mystère de la religion et la source de tous les autres mystères. Tout vient de la Trinité ; tout doit être rapporté à la Trinité : elle est le principe et la fin de tout. Il est dont extrêmement important, M. F., que nous vous instruisions de tout ce qui á rapport à ce grand mystère, et c'est ce que je me propose aujourd'hui. Or pour le faire d'une manière plus solide, plus claire et plus utile, je vous exposerai d'abord ce que la foi nous apprend de la Trinité : je vous montrerai ensuite ce que nous devons faire pour la Trinité.

Qu'est-ce donc d'abord que la foi nous apprend de la Trinité ? Elle nous apprend qu'en Dieu, il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que le Père est la première personne, le Fils la seconde, et le Saint-Esprit la troisième.

Elle nous apprend que ces trois personnes sont distinctes l'une de l'autre; que le Père est distingué du Fils, et que le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils.

Elle nous apprend que ces trois personnes sont Dieu, qu'elles sont toutes trois égales en puissance, en sagesse, et en tous les autres attributs de la divinité; mais qu'elles ne sont point trois Dieux; qu'elles subsistent en une seule et unique nature, qu'elles n'ont qu'une seule substance, qu'une même essence et ne font qu'un seul Dieu.

Elle nous apprend que de toute éternité, le Père en se connoissant lui-même engendre le Fils qui lui est consubstantiel, c'est-à-dire, qui est la même substance que lui, et qui est le verbe et la sagesse de Dieu.

Elle nous apprend que le Saint-Esprit n'est point engendré, mais que de toute éternité il procède du Père et du Fils qui le produisent en s'aimant mutuellement.

Elle nous apprend enfin que le Fils et le Saint-Esprit sont aussi anciens que le Père, parce que le Père n'a pas pu être

un instant sans se connoître et ainsi engendrer le Fils ; tout comme le Père et le Fils n'ont pas pu être un instant sans s'aimer, et ainsi produire le Saint-Esprit.

C'est là, M. F., l'idée que la religion nous donne de la Trinité ; c'est là ce que la foi nous en fait connoître. Mais quels devoirs avons nous à remplir envers elles ? C'est ce que je vais vous expliquer, et ce que je vous prie d'écouter attentivement. 1.° Nous devons croire la Trinité. 2.° Nous devons l'honorer. 3.° Nous devons l'imiter.

Je dis d'abord que nous devons la croire. Et pourquoi ? Parce qu'il n'y a rien de plus juste, rien de plus méritoire, rien de plus consolant que d'en faire l'objet de notre croyance.

Quoi de plus juste en effet que de croire ce que Dieu lui-même nous a révélé ? Si c'étoit un pur homme qui nous eût appris et annoncé de lui-même le grand mystère d'un Dieu en trois personnes, quelques talens, quelques lumières, quelques connoissances qu'il pût avoir, nous pourrions être fondés à refuser d'ajouter foi à

ses paroles, parce que nous savons tous que les hommes même les plus instruits et les plus éclairés, sont sujets à l'erreur, et peuvent en se trompant, nous tromper nous-mêmes. Mais ce n'est pas d'après la parole d'un homme, c'est d'après les oracles de Dieu, que nous croyons le mystère de la Trinité. C'est lui qui nous l'a révélé, et qui seul pouvoit nous le révéler, parce qu'il est trop relevé et trop supérieur aux lumières de notre esprit, pour qu'il ait pu être imaginé par les hommes. C'est lui qui nous a dit expressément par l'organe de l'apôtre saint Jean, inspiré par le Saint-Esprit : *Il y a dans le Ciel trois témoins qui rendent témoignage, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; et ces trois sont un.* C'est J. C. lui-même, Dieu comme son père, qui nous a dit en propres termes : *Moi et mon père, nous sommes une même chose.* C'est lui qui a ajouté en parlant à ses apôtres : *L'Esprit saint qui procède du Père vous enseignera toute vérité.* Quand donc nous croyons que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu en trois

personnes, nous ne le croyons que parce que c'est ce seul Dieu en trois personnes, qui nous a revélé cette vérité. Or dès qu'il est certain que c'est lui qui nous l'a révélée, nous ne pourrions refuser d'y ajouter foi ; et oser seulement la révoquer en doute, ce seroit méconnoître sa véracité, son infaillibilité ; ce seroit en quelque sorte l'accuser de se tromper ou de vouloir nous tromper nous-mêmes ; ce qui est incompatible avec l'idée que nous devons avoir de l'Etre infiniment parfait, et de celui qui est la vérité même.

Il est vrai, M. F., que le mystère de la Trinité a quelque chose de si sublime et de si supérieur à notre intelligence, qu'il nous est impossible de le comprendre. Mais devons-nous en être surpris ? Ne savons-nous pas que Dieu étant un être infini, il est naturel que l'homme qui n'est qu'un être borné, ne puisse pas découvrir sa nature et ses perfections, qui n'ont point de bornes ? Ne voyons-nous pas que jusques dans les ouvrages de la nature, il y a une infinité de phénomènes qui sont aussi inintelligibles pour nous, que peuvent

vent l'être les dogmes de la religion? Loin donc que la profondeur et l'obscurité du mystère adorable de la Trinité doivent nous empêcher d'y ajouter foi, elles doivent au contraire nous y animer, parce que plus nous avons de répugnance et de peine à le croire, plus aussi nous acquérons de mérite en le croyant.

S'il en étoit de ce grand mystère comme des vérités naturelles que nous pouvons découvrir par les seules lumières de notre esprit, notre foi n'ayant rien de pénible, n'auroit rien aussi de méritoire; et comme elle n'exigeroit de nous aucun sacrifice, Dieu ne nous en tiendroit aussi aucun compte. Mais il n'en est pas ainsi du mystère d'un seul Dieu en trois personnes. Nous ne pouvons le croire sans sacrifier les lumières de notre raison, qu'elle confond par son obscurité impénétrable; et c'est ce sacrifice qui fait notre plus grand mérite aux yeux du Seigneur : car en le faisant, nous renonçons à ce qui nous tient le plus au cœur, je veux dire l'orgueil de notre esprit qui naturellement n'est porté à croire que ce qu'il comprend,

et nous offrons à Dieu l'hommage qui l'honore le plus, je veux dire la soumission à sa divine parole; soumission qui fait que malgré notre répugnance, nous croyons fermement ce que nous ne comprenons pas, et nous ne le croyons que parce que c'est Dieu lui-même qui nous en a attesté la vérité. Ne cherchons donc pas, M. F., à percer les sombres voiles qui nous dérobent la connoissance du mystère que nous célébrons aujourd'hui, et ne nous flattons pas de pouvoir jamais le comprendre; mais bornons-nous à l'adorer avec une foi humble et soumise, et tenons-nous-en à cette sage maxime de saint Bernard: Vouloir approfondir le mystère de la Trinité par les lumières de la raison, c'est une témérité : le croire par la lumière de la foi, c'est le fruit de la piété; le connoître dans l'autre vie, c'est la souveraine félicité.

Nous pouvons cependant, M. F., y trouver dès-à-présent le plus grand sujet de consolation. Quoi de plus consolant en effet que les traits sous lesquels la foi nous représente les trois adorables personnes de la Trinité ? Elle nous montre dans le

Père notre créateur, dans le Fils notre rédempteur et dans l'Esprit-Saint notre sanctificateur. Elle nous apprend que le père a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique pour le racheter; que ce fils unique a eu tant de charité pour les hommes, qu'il s'est entièrement sacrifié pour les sauver. Elle nous enseigne que l'Esprit saint à qui l'écriture donne le nom d'avocat et de consolateur, prend un si vif intérêt à notre salut, que pour rendre nos prières plus efficaces, il nous aide à prier et forme en nous des gémissemens ineffables. Peut-il y avoir pour nous un plus grand sujet de consolation; et ces doux noms de créateur, de sauveur, d'intercesseur, sous lesquels la religion nous fait envisager les trois adorables personnes de la Trinité, ne doivent-ils pas suffire pour nous inspirer la plus vive confiance en elles?

Eh! que pourrions-nous craindre, ou plutôt que ne devons-nous pas espérer, lorsque nous invoquons le Seigneur sous des titres qui sont si propres à le toucher, et qui en lui rappelant ses anciennes mi-

séricordes, ne peuvent manquer de l'engager à se montrer toujours plus miséricordieux envers nous ? L'église ne connoît point de moyen plus efficace pour l'attendrir ; et lorsqu'en s'adressant à lui, elle invoque sa clémence en faveur d'un chrétien qui est sur le point de comparoître à son tribunal redoutable, elle ne croit pas pouvoir mieux désarmer sa colère, qu'en lui disant : *Souvenez-vous, Seigneur, que quoiqu'il ait péché, il a confessé votre auguste Trinité.* Elle se servira du même moyen en notre faveur ; et quand la mort sera prête à nous enlever, le prêtre n'emploiera, pour nous faire trouver grâce aux yeux du souverain juge, que le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Partez*, dira-t-elle à notre ame, *partez de ce monde, au nom de Dieu, le Père Tout-Puissant qui vous a créée, au nom de J. C., fils du Dieu vivant qui a souffert pour vous, au nom du Saint-Esprit qui s'est répandu sur vous.* Ce seroit cependant en vain qu'on invoqueroit pour nous ce saint Nom, si nous refusions de rendre à l'adorable Trinité les hommages

que nous lui devons. Il ne suffit pas de la croire ; il faut encore l'honorer, et comment faut-il lui rendre les honneurs qu'elle a droit d'attendre de nous ? Ecoutez-le, M. F., et ne perdez rien, je vous prie, des détails instructifs où je vais entrer.

Il faut l'honorer en se prosternant humblement devant elle, et en lui offrant chaque jour avec respect, le juste tribut d'adoration que lui doivent toutes les créatures, puisque le premier commandement qu'elle nous fait, c'est de l'adorer. Il faut l'honorer en célébrant souvent ses louanges et en joignant notre voix à celle de l'église qui termine la plupart de ses prières par ces paroles : *Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit.* Il faut l'honorer en lui consacrant toutes nos actions, et en faisant tout en son Nom, puisque l'église qui doit nous servir de modèle, nous en donne sans cesse l'exemple, et qu'elle ne commence aucune prière, aucune bénédiction sans les faire précéder par ces paroles : *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* Il faut l'honorer en la faisant connoître à ceux qui l'ignorent,

puisque la connoissance de ce grand mystère est absolument nécessaire pour être sauvé, et que la plus grande marque de charité que nous puissions donner à nos semblables, c'est de leur montrer le chemin du salut et de les y faire entrer. Il faut l'honorer en entrant nous-mêmes dans la pieuse association qui s'est formée dans ces derniers temps, pour réciter tous les jours en son honneur quelques prières particulières, et pour gagner ainsi les indulgences qui ont été accordées à ceux qui les réciteroient. Nous devons surtout l'honorer par la sainteté de notre vie, parce que ce Dieu trois fois saint, ne peut être dignement servi que par des serviteurs qui soient saints, et que des hommages souillés par le péché, ne sauroient honorer un Dieu qui hait souverainement le péché. Ne faisons donc rien qui puisse déplaire aux trois adorables personnes de la Trinité, et qui ne soit digne d'elles et de nous. N'oublions jamais que nous sommes les enfans adoptifs du Père, les membres du Fils, le temple de l'Esprit saint, et rappelons-nous souvent que si notre con-

duite ne répondoit pas à de si glorieux titres, nous ne serions plus que des enfans odieux, qui ne mériteroient que la colère de leur père céleste; que des membres gâtés, qui seroient indignes d'être unis à leur divin chef, que des temples souillés et profanés, qui forceroient l'Esprit saint qui les habitoit, à les fuir et à s'en éloigner. Si nous sommes bien pénétrés de ces vérités, nous éviterons avec soin tout ce qui pourroit blesser les regards des trois augustes personnes de la Trinité à qui nous sommes unis par des liens si étroits, et nous ne nous appliquerons qu'à nous rendre toujours plus agréables à leurs yeux.

Mais ce que nous devons sur-tout faire pour nous rendre dignes de leurs complaisances, c'est de les imiter, en entretenant parmi nous la même union et le même amour qui règne entr'elles. C'est là du moins la grande leçon que le docteur des nations donnoit autrefois aux premiers fidèles. Puisque vous n'avez tous, leur disoit-il, qu'un même Dieu, qu'une même foi, qu'un même baptême, et que vous ne faites tous qu'un même corps, qui est l'église, n'est-il pas juste que vous n'ayez

tous qu'un même esprit ? Au nom de qui avez-vous été baptisés, ajoutoit le même apôtre, pour étouffer certaines discordes qui s'étoient élevées parmi les premiers chrétiens ? N'est-ce pas au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et cette unité de religion ne doit-elle pas former entre vous l'union des cœurs ? Ne doit-elle pas aussi la former parmi nous, M. F. ; et voudrions-nous avoir la honte de nous laisser vaincre en cela par les hérétiques, qui par là même qu'ils font secte, croient devoir être unis entr'eux ; prennent les intérêts les uns des autres, se soutiennent, s'entr'aident, se soulagent mutuellement dans tous leurs besoins ; et la vérité nous rendroit-elle moins charitables, que ne le sont les partisans de l'erreur ?

D'ailleurs, M. F., les enfans du même père sont-ils faits pour se haïr, pour être divisés ? Ne doivent-ils pas au contraire s'aimer, s'accorder en tout ; et puisque le christianisme est comme une grande famille dont Dieu est le chef, et dont tous les hommes sont les membres, notre premier devoir n'est-il pas de nous regarder

et de nous chérir tous comme des frères ? Aimons-nous donc comme doivent s'aimer les enfans du même père ; et puisque dans la prière que J. C. adressoit au Ciel en faveur de ses disciples, il demandoit qu'ils ne fussent qu'un entr'eux, comme dans l'auguste Trinité, le Père et le Fils ne sont qu'un, formons-nous sur un si beau modèle, et faisons en sorte qu'on remarque en nous la même union que l'on trouve en elle. Dans cette adorable Trinité, il n'y a point d'intérêts différens, point de sentimens opposés, point de volontés contraires. Il n'y en avoit point dans l'église naissante, et l'historien sacré nous assure qu'il n'y avoit parmi les premiers chrétiens qu'un cœur et qu'une ame. On pourroit faire le même éloge de nous, M. F., si nous étions tous animés du véritable esprit du christianisme. Mais qu'il s'en faut bien que cet esprit règne en nous, comme il régnoit parmi les premiers fidèles ! En voyant leur conduite, les idolâtres eux-mêmes s'écrioient avec admiration : Voyez comme ils s'aiment les uns les autres ! Mais en examinant la nôtre,

ne pourroit-on pas dire avec indignation : Voyez comme ils se haïssent, comme ils se déchirent, comme ils se jalousent, comme ils cherchent mutuellement à se nuire !

Que voit-on en effet dans le monde, si ce n'est des ruptures, des discordes, des haines, des animosités ? A quoi s'y applique-t-on, si ce n'est à se supplanter, à s'élever les uns sur les ruines des autres, et à sacrifier ainsi l'interêt de ses semblables à son propre intérêt ? Hélas ! au lieu de ne voir dans tous les hommes que des amis et des frères, l'on n'y trouve le plus souvent que des rivaux et des ennemis. Au lieu de se regarder comme les membres de la même famille, ils ne s'envisagent que comme des étrangers, qui ne tenant les uns aux autres par aucun lien, ne se donnent aussi que des marques d'aversion ou d'indifférence. Ce n'est pourtant qu'autant que nous serons unis avec nos semblables, que nous pourrons l'être avec Dieu. Ce n'est qu'autant que nous les regarderons comme nos frères, que notre père commun nous regardera comme ses enfans. Ce n'est qu'autant que nous

nous aimerons les uns les autres, que J. C. nous comptera au nombre de ses disciples. Ce n'est enfin qu'autant que nous ferons régner en nous l'esprit de charité, que nous pourrons y faire régner Dieu qui selon les expressions de l'écriture, est la charité même.

Ranimons donc dans nos cœurs le feu sacré de cette charité ; et puisque le mystère que nous célébrons en ce jour, nous en offre le plus parfait modèle, tachons de retracer dans notre conduite l'union parfaite que la religion nous présente dans les trois adorables personnes de la Trinité ! Ne soyons qu'un, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un. Ayons tous les mêmes sentimens, le même intérêt, la même volonté ! Aimons-nous comme s'aiment ces trois adorables Personnes. Aimons-nous comme elles nous ont aimés ; aimons-nous commes elles veulent que nous nous aimions, afin qu'après avoir été unis ici-bas par les liens d'une charité mutuelle, nous puissions l'être dans le Ciel par la jouissance du bonheur éternel qui doit être la récompense de cette charité.

INSTRUCTION

POUR LE JOUR DE LA FÊTE-DIEU.

LA fête que nous célébrons aujourd'hui n'étoit pas connue autrefois dans l'église. On n'avoit pas besoin alors d'honorer J. C. caché sous les voiles eucharistiques, par un hommage public et solennel. Tous les fidèles des premiers temps du christianisme s'empressoient de répondre à son amour, soit en lui payant journellement le juste tribut de leur adoration, soit en lui offrant assidument l'encens de leurs prières, soit en s'unissant fréquemment à lui par la communion ; et ces hommages secrets étoient bien plus propres à le flatter, que les honneurs publics que nous lui rendons à présent. Mais peu-à-peu cette première ferveur des fidèles se ralentit ; peu-à-peu la plupart des chrétiens devinrent insensibles à l'excessive bonté que ce divin Sauveur nous témoigne dans le sacrement

adorable de nos autels : ils l'abandonnèrent, ils s'éloignèrent de lui : il y en eut même qui portèrent l'aveuglement jusqu'à le méconnoître, jusqu'à nier sa présence réelle, jusqu'à blasphémer, jusqu'à outrager ce qu'ils auroient dû adorer ; et ce fut cette indifférence des catholiques, ce furent ces excès odieux des hérétiques, qui dans le treizième siècle, engagèrent le pape Urbain IV, à instituer une fête particulière en l'honneur du corps adorable de J. C., caché sous les espèces du pain et du vin. Ce digne pontife voulut par l'éclat de cette fête qui porte le nom de *Fête-Dieu*, dédommager en quelque sorte ce divin Sauveur de l'état d'humiliation où il s'est réduit lui-même, et des outrages qu'il reçoit des hommes pour lesquels il s'est humilié. Ce n'est donc pas sans raison que nous la célébrons, et l'on peut dire qu'il n'y a rien de plus sagement établi que cette grande fête. Il faudroit seulement, M. F., que nous entrassions dans les vues salutaires que l'église s'est proposées en l'établissant. Mais c'est là malheureusement ce que nous ne faisons pas ;

et vous verrez dans cette instruction, que s'il n'y a rien de plus juste que les intentions qu'a l'église, en célébrant la Fête-Dieu, il n'y a rien de plus contraire aux intentions de l'église, que la manière dont nous la célébrons.

Qu'est-ce que l'église s'est proposé en instituant une fête solennelle en l'honneur de Jésus-Christ caché dans le sacrement de l'Eucharistie ? Elle a voulu, comme je l'ai déjà dit, le dédommager en quelque sorte de l'état d'humiliation où il s'y réduit, et réparer les outrages qu'il y a reçus et qu'il y reçoit encore tous les jours. Or, y a-t-il rien de plus juste que cette conduite de l'église ; et pour en sentir toute la justice, ne suffira-t-il pas de considérer d'abord l'excès et les motifs de l'humiliation à laquelle notre divin Sauveur a bien voulu se condamner en se renfermant sous les symboles eucharistiques ? Il s'est humilié, il est vrai, dans tous les autres mystères ; mais les humiliations qu'il y a subies, laissoient toujours échapper quelque rayon de sa gloire, et l'éclat de sa divinité perçoit toujours à travers les voiles

obscurs de son humanité. S'il avoit consenti à naître dans une étable, les esprits célestes avoient célébré sa naissance par leurs cantiques de louanges, et guidés par une étoile miraculeuse, des mages étoient venus du fond de l'orient l'adorer jusque dans sa crêche. Si tout saint qu'il étoit, il s'étoit soumis à recevoir le baptême du saint précurseur, qui n'étoit fait que pour les pécheurs, les cieux s'étoient ouverts; l'Esprit saint étoit descendu sur lui en forme de colombe, et le Père céleste avoit annoncé du haut des airs, qu'il reconnoissoit en lui son fils bien-aimé. Sa passion même et sa mort qui sembloient devoir être pour lui le comble de l'ignominie, furent signalées par les marques les plus éclatantes de sa puissance; et les prodiges étonnans qui accompagnèrent son dernier soupir, forcèrent ses bourreaux même, à avouer qu'il étoit véritablement le fils de Dieu.

Mais il n'en est pas ainsi de l'état où il paroît dans l'Eucharistie. Loin d'y faire briller sa divinité, il y cache son humanité même. Et comment l'y cache-t-il?

est-ce comme sur le mont Sinaï, en s'enveloppant d'un nuage étincelant, d'où partent des tonnerres et des éclairs ? Non, M. F., c'est, comme vous le savez, en se renfermant sous la simple apparence d'un aliment ordinaire. C'est en s'environnant seulement des espèces du pain et du vin. Là, on ne voit rien qui frappe les regards, qui annonce sa présence et qui publie sa gloire. Il y est en quelque sorte comme s'il n'y étoit pas ; ou plutôt, il y est dans un état entièrement opposé à ce qu'il est par sa nature. Etre immense, l'univers entier ne peut le contenir ; et sur nos autels, il est renfermé dans l'étroite circonférence d'une hostie consacrée. Souverain maître du monde, toutes les créatures lui obéissent, et il obéit lui-même à une pure créature ; et à peine le prêtre a-t-il prononcé les paroles de la consécration, que docile à sa voix, il vient se renfermer sous les espèces eucharistiques. Arbitre suprême de la nature, il s'est souvent plu à opérer des prodiges pour manifester l'empire absolu qu'il a sur tous les élémens ; mais quoique dans l'Eucharistie,

il fasse tous les jours les plus grands miracles; quoiqu'il change réellement le pain et le vin en son corps et en son sang adorable; quoiqu'il soit en même temps véritablement présent en mille endroits différens; il ne donne aucun signe sensible de sa puissance. Toutes les merveilles qu'il opère, ne se font que dans le silence, que dans l'obscurité, et il ne fait usage de son pouvoir divin, que pour se cacher et s'humilier.

Mais pourquoi donc se réduit-il à l'état d'humiliation où nous le voyons dans le sacrement de l'Eucharistie? Ah! Ecoutez-le, M. F., et apprenez à connoître l'excès admirable de sa bonté. Il s'y réduit pour ménager la foiblesse de notre esprit, qui auroit été alarmé par l'éclat imposant de sa majesté, et qu'il a voulu rassurer, en la dérobant entièrement à nos yeux. Il s'y réduit pour ne pas nous priver de sa divine présence et pour accomplir la consolante promesse qu'il avoit faite à ses apôtres, de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Il s'y réduit pour agréer les hommages que nous irons lui

offrir, et pour nous accorder les grâces que nous aurons à lui demander. Il s'y réduit pour fortifier et sanctifier nos ames, en leur servant lui-même d'aliment et de nourriture. Il s'y réduit enfin pour servir de médiateur entre le ciel et la terre, en renouvelant chaque jour dans le sacrifice de la messe, le sacrifice qu'il avoit offert pour nous sur la croix, et en détournant par les humbles supplications qu'il adresse à son père céleste, les terribles fléaux dont nos crimes nous rendent dignes : car c'est là surtout le grand bienfait dont nous sommes redevables à sa puissante médiation; et si malgré l'excès de notre malice, le Seigneur suspend encore sa colère pour nous donner le temps de recourir à sa miséricorde, ce n'est que parce que cette innocente victime intercède continuellement pour nous sur l'autel. Pour vous offrir une image sensible des effets salutaires que produit son intercession, je crois devoir vous citer ici un trait qu'on lit dans l'histoire profane.

Tandis qu'un vaisseau qui voguoit sur la mer, étoit sur le point d'être submergé

par une horrible tempête, le capitaine qui le commandoit, voyant qu'il n'avoit point d'autre ressource pour échapper au pressant danger qui le menaçoit, prit un jeune enfant dans ses bras; et l'éleva vers le Ciel, en adressant à Dieu cette touchante prière : Nous reconnoissons, Seigneur, que vous ayant tous offensé, nous méritons tous d'être punis. Mais vous savez, ô mon Dieu! que l'enfant que je vous présente pour appaiser votre courroux, n'a jamais commis aucune offense qui ait pu l'en rendre digne. Daignez donc fixer les regards de votre miséricorde sur lui : laissez-vous attendrir par cette innocente victime, et pardonnez-nous nos crimes en faveur de son innocence. Le Ciel en effet se laissa toucher, les flots se calmèrent, la tempête cessa, et tous les coupables furent sauvés.

Ce trait, M. F., se renouvelle chaque jour sur nos autels. Nous sommes tous criminels aux yeux du Seigneur, et s'il n'avoit égard qu'à notre malice, il n'apercevroit rien en nous qui ne l'engageât à nous immoler à sa terrible justice. Mais en voyant

nos crimes, il voit l'état humiliant où son divin fils qui est l'innocence même, s'est réduit dans nos temples, pour détourner par ses humiliations, les châtimens que nous avons mérités; et à cette vue, sa colère s'appaisse, son cœur s'attendrit, sa justice fait place à sa miséricorde, et il nous pardonne, ou il nous épargne du moins au lieu de nous punir. Si donc jusqu'ici nous n'avons pas été immolés à la vengeance céleste, ce n'est que parce que J. C. l'a désarmé en se sacrifiant pour nous, et après avoir été notre sauveur sur la croix, il le devient encore tous les jours sur l'autel.

Il semble qu'après nous avoir donné tant de marques de bonté, il ne devoit recevoir de nous que des témoignages de reconnoissance. Mais qu'avons nous fait, et que faisons-nous encore tous les jours pour reconnoître dignement ses bienfaits? Hélas! loin de se montrer reconnoissans envers un Dieu si bon, la plupart des hommes n'ont répondu et ne répondent encore à sa tendresse que par des outrages; et quels outrages encore? Je ne vous mettrai point ici

sous les yeux l'horrible tableau des profanations et des sacrilèges dont les hérétiques ont souvent souillé nos temples et nos autels. Je ne vous représenterai pas le pain des anges foulé aux pieds, livré aux flammes, ou servant de pâture à de vils animaux. Je ne vous rappelerai pas les attentats exécrables où se sont portés les impies de ces derniers temps. Je ne vous les montrerai pas profanant ou renversant nos églises, enfonçant nos tabernacles, enlevant nos vases sacrés, jetant comme une vile poussière, les hosties consacrées qui y étoient renfermées, et se faisant un sujet de blasphême et de dérision de ce qui devoit être l'objet de leur adoration. Des spectacles si odieux ne sont faits que pour révolter ceux qui ont encore la moindre étincelle de foi; et nous ne devrions les rappeler, que pour en faire le sujet de nos gémissemens. Mais combien de chrétiens qui au lieu d'en gémir, semblent vouloir les renouveler, et ne répondent aux bienfaits et à l'amour excessif de leur divin maître, que par l'indifférence et l'ingratitude la plus odieuse?

Que voyons-nous en effet dans nos temples, et comment s'y comporte-t-on à l'égard du divin Sauveur qui les habite et qui s'y sacrifie tous les jours pour nous ? Est-ce avec le respect, le recueillement, l'attention et la piété que devroit nous inspirer sa divine présence ? Hélas ! à la place des témoignages de foi, de reconnoissance et d'amour que nous devrions lui donner, on n'aperçoit dans la plupart de ceux qui y sont rassemblés, que des marques de dissipation, d'indévotion et d'irrévérence. Loin d'être uniquement attentifs à lui offrir le juste hommage de leur adoration et de leurs prières, ils ne s'y occupent le plus souvent qu'à repaître leurs regards de tout ce qui peut satisfaire leur curiosité, et peut-être même flatter leurs passions ; ils ne cherchent qu'à charmer par des entretiens profanes, et peut-être même par des discours criminels, l'ennui que leur cause la durée du saint sacrifice. Les personnes même du sexe que l'église a qualifié de *sexe dévot*, n'y donnent souvent pas plus de preuves de dévotion : elles ne s'y montrent ni moins dissipées, ni plus retenues ;

et à voir le faste, l'artifice et l'immodestie de leur parure, on diroit qu'elles y viennent plutôt pour s'attirer les regards de leurs adorateurs, que pour y adorer le divin Sauveur qui devroit être l'objet de leur adoration. Et plût à Dieu encore que les outrages qu'on lui fait dans le sacrement de son amour, n'allassent jamais plus loin. Mais combien de fois ne renouvelle-t-on pas envers lui l'attentat horrible du perfide Judas ? Combien de fois ne porte-t-on pas l'audace, jusqu'à ne recevoir son corps adorable, que pour le profaner par une communion sacrilège ?

C'est là ce que l'église a vu; c'est là ce qu'elle voit encore tous les jours; et comme le vif intérêt qu'elle prend à la gloire de son céleste époux, ne lui a pas permis d'être témoin de l'état d'humiliation où il s'est réduit et des outrages qu'il reçoit dans le sacrement de son amour, sans être pénétrée de la plus vive douleur, elle a voulu autant qu'il étoit en elle, réparer ces humiliations et ces outrages, en instituant en son honneur la fête que nous célébrons, et en la solennisant de la manière la plus propre à le glorifier.

Quoi de plus glorieux en effet que l'espèce de triomphe qu'elle lui décerne en ce jour? Ce n'est pas seulement en secret et dans l'intérieur de nos temples; c'est en public, c'est au milieu de nos rues, c'est dans toute l'étendue de nos cités, que nous rendons hommage à sa suprême grandeur. Ce n'est pas seulement un petit nombre d'ames pieuses qui forme son cortège; ce sont les fidèles de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les sexes et de tous les âges. Grands et petits, riches et pauvres, vieillards et jeunes gens, prêtres et laïques, tout ce qui est encore animé d'un véritable esprit de foi et de piété, s'empresse de le précéder ou de le suivre dans sa marche triomphale; tout se plaît à chanter ses louanges, à semer son passage de fleurs, et à faire fumer en son honneur les parfums et l'encens. Il semble que pour rendre son triomphe plus éclatant, le Ciel est descendu sur la terre. On croit voir les saints qui habitent le céleste séjour, sous la figure d'une multitude d'enfans, qui ne nous représente pas moins leur innocence que leurs attributs. On croit

assister

assister aux concerts des anges, en entendant les différentes symphonies qui font retentir les airs des sons les plus agréables et les plus touchans. Les autels qu'on dresse de tous côtés, nous représentent le trône de l'agneau, dont il est parlé dans nos livres saints; et tous les fidèles fléchissant humblement les genoux pour l'adorer, nous offrent l'image des vieillards de l'apocalypse,[1] qui prosternés devant lui s'écrient avec transport : *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la gloire et l'honneur, parce que c'est vous qui avez tout créé.*

Rien ne manque donc au triomphe que l'église a décerné à son céleste époux, et ce triomphe répareroit autant qu'il est possible, l'état d'humiliation où il s'est réduit et les outrages auxquels il s'est exposé en se cachant sous les voiles eucharistiques, si notre conduite et nos sentimens répondoient au zèle et secondoient les vues de cette sainte épouse de J. C. Mais qu'il s'en faut bien que nous puissions nous rendre ce consolant témoignage ! A la vérité, on voit encore un grand nom-

bre de chrétiens se faire un devoir de contribuer à la gloire de leur divin maître, en assistant à la procession solennelle que l'église a ordonnée pour lui rendre publiquement les hommages qui lui sont dus. Mais combien n'y en a-t-il pas aussi qui se dispensent de prendre part à cette auguste et pieuse cérémonie ? Autrefois on y voyoit rassemblé tout ce qu'il y avoit de plus distingué par le rang, par la naissance et par la fortune. Mais depuis que l'incrédulite ou l'indifférence pour la religion ont éteint la foi, ou affoibli la piété dans presque tous les cœurs et tous les esprits, la plupart des riches et des grands du monde croiroient en quelque sorte se dégrader, s'ils venoient mêler leurs hommages avec ceux que le commun des fidèles rend à J. C.; et tandis qu'ils se font une gloire de composer et d'augmenter le cortège des rois de la terre, ils se feroient une espèce de honte de se joindre à celui du Roi des rois et du souverain maître de l'univers.

Il n'y a presque plus que les gens du peuple qui s'empressent de précéder ou

d'accompagner leur divin Sauveur, lorsque porté par les prêtres ou par les pontifes, il parcourt solennellement nos rues et nos places pour y répandre ses bénédictions et pour y recevoir nos hommages. Mais pour que ces hommages extérieurs pussent lui être agréables et l'honorer véritablement, il faudroit qu'ils fussent accompagnés d'un véritable esprit de piété. Or je vous le demande, M. F. : est-ce la piété qui amène la plupart des fidèles à la sainte cérémonie à laquelle ils assistent ? Ah ! si cela étoit, on ne remarqueroit en eux que modestie, que recueillement, et ils ne seroient attentifs qu'à offrir au Dieu qu'ils précèdent ou qu'ils accompagnent, le juste tribut de leur adoration, de leurs louanges et de leurs prières. Mais ce n'est point à l'adorer, à le louer et à le prier, qu'on s'occupe, comme on le devroit. C'est à se distraire, c'est à promener ses regards sur tous les objets qu'on voit autour de soi. Ce n'est point à converser intérieurement avec J. C., qu'on emploie le temps de ce pieux exercice, c'est à s'entretenir indécemment avec les hommes. Loin de cher-

cher à expier par le témoignage de son repentir, les outrages qu'on a faits à ce Dieu Sauveur, on semble au contraire vouloir les renouveler par les irrévérences que l'on commet envers lui; et ce qui étoit destiné à l'honorer et à l'appaiser, on ne le fait souvent servir qu'à l'offenser et à l'irriter.

Les jeunes personnes et les femmes chrétiennes qui se bornent à être les spectatrices du triomphe de J. C., ne se rendent pas moins coupables envers lui. Ce n'est point la piété qui les porte à venir le contempler, c'est la curiosité ou la vanité. Comme c'est en ce jour qu'on se pique d'étaler les parures les plus brillantes, elles cherchent bien moins à glorifier ce Dieu Sauveur par les marques de leur dévotion, qu'à se faire remarquer elles-mêmes par l'éclat de leur luxe et par l'artifice de leurs ajustemens : elles sont bien moins attentives à offrir leurs adorations à celui qu'elles regardent comme leur Dieu, qu'à s'attirer les regards et les éloges de ceux dont elles voudroient se faire adorer comme des espèces de divinités ; et trans-

formant une fête toute sainte en une fête toute profane, elles se font une occasion de péché de ce qui devroit être pour elles un exercice de piété?

Voilà, M. F., ce qui m'a fait dire au commencement de cette instruction, qu'il n'y a rien de plus contraire aux vues que l'église s'est proposées en établissant cette fête, que la manière dont nous la célébrons. Voilà ce qui ravit à J. C. la gloire qu'il devoit en retirer. Voilà ce qui nous prive nous-mêmes des précieux avantages qu'elle pourroit nous procurer, et ce qui la fera même servir à notre condamnation, si nous continuons à la profaner. Reconnoissons donc aujourd'hui l'abus criminel que nous en avons fait; attachons-nous à le réparer; et puisque l'église n'a institué cette grande fête, que pour glorifier son céleste époux par les honneurs qu'elle lui rend, et qu'elle veut lui faire rendre par ses enfans, ne négligeons aucun des moyens qu'elle nous présente pour l'honorer pendant ce saint temps. Ne nous contentons pas d'augmenter la pompe de son triomphe en l'accompagnant dans nos rues avec le respect, la reconnoissance et l'amour

que doivent nous inspirer sa suprême grandeur et son infinie bonté ; mais puisque pendant huit jours consécutifs, l'église l'expose sur nos autels pour y recevoir nos adorations, faisons-nous un devoir de ne passer aucun de ses jours, sans aller l'y adorer. Là, prosternés en sa présence, rappelons dans l'amertume de notre cœur, toutes les irrévérences, toutes les profanations, tous les outrages en un mot dont nous nous sommes rendus coupables envers lui ; faisons éclater à ses pieds la vive douleur qu'ils nous inspirent, et en recevant sa bénédiction, demandons-lui la grâce de ne plus nous occuper qu'à les réparer. Si nous entrons ainsi dans les vues de l'église ; si nous sommes exacts à vaquer aux pieux exercices auxquels elle cherche à nous appliquer pendant ce saint temps ; si peu contens d'adorer et de prier J. C. exposé sur nos autels, nous imitons l'exemple des ames pieuses qui ont la sainte coutume de s'unir au moins une fois à lui pendant les huit jours qui sont spécialement destinés à l'honorer et à lui témoigner notre amour, la célébration de

cette fête ne contribuera pas moins à notre salut qu'à la gloire de ce Dieu Sauveur, et après l'avoir aimé et adoré sur la terre, nous aurons le précieux avantage de le posséder éternellement dans le Ciel.

INSTRUCTION

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, POUR LA FÊTE DU ROSAIRE, DU SCAPULAIRE, OU DU S. NOM DE MARIE.

EN établisssant la fête que nous célébrons aujourd'hui, l'église n'a pas eu seulement en vue de nous porter à la pratique des pieux exercices qui la distinguent des autres fêtes ; elle a voulu surtout nous engager à nous dévouer toujours plus ardemment au culte de Marie qui en est l'objet ; elle a voulu entretenir, affermir et augmenter, s'il se peut, dans nos cœurs la dévotion que nous devons tous avoir pour elle ; et c'est là aussi le but que j'ai cru devoir me proposer dans cette instruction. Je ne m'arrêterai donc pas à justifier les pratiques et à vous faire sentir les avantages de la solennité que vous célébrez ; mais comme en la célébrant, vous cherchez sans doute à donner à la sainte Mère de Dieu, de nouvelles marques de

votre dévotion envers elle, je m'attacherai uniquement à vous exposer les motifs et les règles de cette dévotion. Vous verrez en en considérant les motifs, qu'après Dieu, nous ne devons rien tant honorer que Marie ; mais en en examinant les règles, vous verrez aussi avec douleur, que nous ne l'honorons pas toujours comme nous le devrions, et que la dévotion que nous avons pour elle, n'est souvent qu'une dévotion fausse et illusoire.

Comme selon les lois de la société civile, nous sommes obligés d'honorer ceux qui par leurs titres, par leur mérite et par leur rang, sont au dessus des autres hommes ; ainsi selon les principes de la religion, nous devons nous faire un devoir de rendre des honneurs particuliers à ceux qui se sont le plus distingués par le ministère qu'ils ont rempli, par les vertus qu'ils ont pratiquées et par la gloire dont Dieu les a couronnés. C'est sur ce principe, qu'est fondé le culte que nous rendons aux saints, et c'est pour cela que nous les honorons. Mais Marie ne mérite-t-elle pas encore plus d'être honorée ; et soit

que nous considérions la sublime dignité où elle a été élevée, soit que nous examinions l'éminente sainteté où elle est parvenue, soit enfin que nous envisagions le haut rang qu'elle occupe dans le séjour de la gloire, ne serons-nous pas forcés de reconnoître que les honneurs qu'elle a droit d'attendre de nous, doivent autant l'emporter sur ceux que nous rendons aux autres saints, qu'elle l'emporte sur eux par sa dignité, par son mérite, par son élévation, et que comme après Dieu, il n'y a rien d'aussi grand, d'aussi parfait et d'aussi élevé que Marie, il n'y a rien aussi après Dieu, qui doive être autant honoré ?

Ce qui a fait la principale gloire des saints, et ce qui leur attire justement nos hommages ; c'est qu'ils ont été les fidèles serviteurs et les amis même de Dieu : car c'est-là le glorieux titre que l'écriture leur donne. Mais qu'elle différence entre cette gloire, toute grande qu'elle est, et celle qu'a procuré à Marie la sublime dignité où elle a été élevée ? Elle n'a pas été seulement *la servante du Seigneur*, comme

elle le disoit elle-même ; mais elle a été véritablement la mère de Dieu. Elle a renfermé dans son sein celui que l'univers entier ne peut contenir ; elle a fourni de sa propre substance un corps à celui qui a créé tous les êtres ; elle a nourri de son lait, celui qui en ouvrant la main, pourvoit selon l'expression du prophète, à la nourriture de tous les animaux ; elle a porté dans ses bras celui qui soutient le ciel et la terre ; elle a eu la douce satisfaction de se voir prodiguer les plus tendres caresses, par celui devant qui les anges eux-mêmes, se couvrent de leurs ailes en signe de respect ; elle a eu une véritable autorité sur celui qui règne sur toutes les créatures, et nous lisons dans l'évangile, que quoique les vents et la mer obéissent à J. C., il obéissoit lui même à Marie, et lui étoit soumis. Oui, M. F., voilà les glorieux privilèges qui étoient attachés à son auguste qualité de mère de Dieu. Voilà les avantages inappréciables qu'elle lui procura. Or ces avantages et ces privilèges ne la rendent-ils pas digne de tous nos hommages ; et ces hommages ne doivent-

ils pas être aussi supérieurs au culte que nous rendons aux autres saints, que la maternité divine l'élève au dessus d'eux ? Nous voyons ici bas, que la mère des rois de la terre est plus honorée que ses ministres et ses favoris. Or il doit y avoir la même proportion entre le culte de Marie et celui des saints. Ceux-ci n'ont été, comme je l'ai déjà dit, que les serviteurs et les amis de Dieu. Marie a été véritablement sa mère; et comme après Dieu, il n'y a aucune créature aussi grande que celle qu'il a daigné choisir pour lui donner la vie, il n'y en a aussi aucune à qui nous devions rendre d'aussi grands honneurs.

Mais ce n'est pas seulement par sa dignité, que cette auguste vierge a droit au culte spécial que nous lui rendons; c'est encore par sa sainteté; et si elle est digne de ce culte, parce qu'elle a été la plus grande de toutes les créatures, elle le mérite également, parce qu'elle en a été la plus sainte. Les autres saints ont tous apporté en naissant, la tache de la corruption originelle; au lieu que selon la pieuse croyance de l'église, Marie en a été

préservée dès le premier moment de sa conception. Les autres saints n'ont reçu la grâce qu'avec mesure ; au lieu que le Seigneurs l'a versée dans l'ame de Marie avec tant d'abondance, que l'ange lui dit en la saluant, qu'elle en étoit pleine. Les autres saints n'ont pas toujours été aussi fidèles qu'ils auroient pu l'être, aux grâces qu'ils ont reçues du Ciel ; au lieu que de toutes celles qui ont été accordées à Marie, il n'en est aucune qu'elle n'ait fait valoir, et qui par conséquent, n'ait contribué à donner un nouveau degré de perfection à sa sainteté. Les autres saints ont été sujets à bien des défauts, et se sont même laissé quelquefois entraîner dans le péché ; au lieu que Marie a été exempte de tout défaut, et n'a connu le péché, quelque léger qu'il pût être, que pour l'éviter et s'en préserver. Les autres saints enfin ne se sont fait remarquer que par quelques vertus particulières. Les uns ont brillé par la vivacité de leur foi, les autres par l'ardeur de leur zèle, ceux-ci par la pureté de leur innocence, ceux-là par l'héroïsme de leur courage et de leur fermeté.

Mais Marie a réuni en elle, toutes les vertus ; elle les a toutes portées jusqu'au plus haut degré de perfection ; et c'est pour cela que l'église l'appelle la reine des prophètes, la reine des apôtres, la reine des martyrs, la reine des confesseurs, la reine des vierges, la reine de tous les saints. Or, je vous le demande, M. F. : n'est-il pas convenable que la reine soit plus honorée que les sujets ; et puisque Marie s'est distinguée des autres saints par la sublimité de ses vertus, n'est-il pas juste que nous l'en distinguions nous-mêmes, en lui rendant des honneurs supérieurs à ceux qu'on rend aux autres saints ?

C'est là la règle que Dieu lui-même à suivie en couronnant ses vertus. Il a proportionné la gloire qu'il lui a accordée, aux mérites qu'elle avoit acquis ; et c'est parce qu'elle s'étoit élevée ici bas au dessus de toutes les autres créatures par sa sainteté, qu'il a cru devoir la placer au dessus d'elles, dans le royaume céleste. C'est dans ce rang sublime, que l'église nous la représente, en nous disant expressément qu'elle a été élevée au dessus des

chœurs des anges, c'est-à-dire, que placée au dessus des trônes et des chérubins, des puissances et des séraphins, des vertus, des dominations et de tous les esprits bienheureux, elle voit toutes les créatures à ses pieds, et Dieu seul au dessus d'elle. Mais quand même l'église ne nous l'auroit pas assuré, ne suffiroit-il pas de savoir ce qu'elle a été sur la terre, pour connoître la gloire dont elle jouit dans le Ciel? Car vous n'ignorez pas, M. F., que la récompense que Dieu accorde à ses élus, est toujours proportionnée à leur mérite. Or s'il est vrai, comme vous l'avez vu, que rien n'a égalé la sainteté de Marie, il est également certain que rien ne doit approcher de la gloire dont Dieu l'a recompensée; et dès qu'il n'y a aucune créature qui ait été autant glorifiée dans le Ciel, il n'en est aussi aucune qui doive être autant honorée sur la terre.

Tel est le principe sur lequel s'est fondée l'église en décernant des honneurs particuliers à Marie. Comme elle sait que cette auguste vierge occupe dans le Ciel, un rang plus glorieux que celui de tous les

autres élus, elle a cru qu'elle méritoit aussi un culte plus remarquable ; et que n'a-t-elle pas fait pour le lui rendre ? elle ne s'est pas contentée d'établir une seule fête en son honneur, comme elle en a institué une pour honorer les autres saints ; mais depuis sa conception, jusqu'à son assomption, il n'est aucune des principales circonstances de sa vie, qu'elle n'ait fait célébrer par une solennité spéciale. Elle ne se borne pas à implorer son intercession par quelque oraison particulière ; mais il n'est aucun jour où elle ne lui fasse adresser plusieurs prières par ses ministres ; il n'est aucun jour où elle ne fasse entendre trois fois le son de la cloche pour inviter les fidèles à la saluer par les mêmes paroles qu'elle entendit autrefois de la bouche d'un ange. Elle ne désigne ordinairement les autres saints que par les titres qui expriment les vertus par lesquelles ils se sont le plus distingués ; mais comme Marie s'est également signalée par la pratique de toutes les vertus ; il n'est aucun titre qu'elle ne lui donne, il n'est aucun éloge qu'elle ne lui accorde ; et

après avoir épuisé toutes les louanges que son admiration a pu lui suggérer, elle avoue humblement qu'elle ne peut trouver des termes assez expressifs, pour la louer autant qu'elle le mérite. Il n'est que certaines villes, que certains lieux particuliers, à qui elle donne les autres saints pour patrons. Mais Marie, elle nous la fait envisager comme la protectrice de tous les pays, comme l'avocate et la mère de tous les hommes. Ce n'est que dans quelques églises, qu'elle fait rendre des honneurs particuliers aux autres saints; mais il n'est aucun temple où elle ne nous offre l'image de Marie, et où elle n'ait érigé quelque chapelle pour l'honorer. Que vous dirai-je enfin? Les sociétés qu'elle a établies sous son nom, les pratiques de piété qu'elle a imaginées en son honneur, et les indulgences qu'elle a accordées à ceux qui l'honorent par ces pieuses pratiques, tout nous prouve, tout nous annonce qu'après le culte qui est dû à Dieu, comme au seul objet qui mérite par lui-même nos adorations, il n'en est aucun qu'elle ait autant à cœur que celui

de sa sainte mère, et qu'elle est par conséquent persuadée qu'après Dieu, il n'y a rien qui soit aussi digne qu'elle, d'être l'objet spécial de notre dévotion.

Oui, M. F., c'est ainsi que pense l'église; c'est ainsi qu'elle se comporte; et c'est ce sentiment, c'est cette conduite de cette sainte épouse de J. C., qui doivent surtout nous engager à rendre comme elle un culte spécial à Marie: car comme nous devons croire ce que croit l'église, nous devons aussi pratiquer ce qu'elle pratique; et si la doctrine qu'elle nous enseigne doit être la règle de notre foi, les exemples qu'elle nous donne doivent être le modèle de notre conduite. Dès lors donc qu'elle croit devoir rendre, et qu'elle rend en effet de plus grands honneurs à Marie, qu'à toute autre créature, quelque sainte qu'elle ait été, nous devons nous-mêmes nous faire un devoir de l'honorer plus que les autres saints; et nous ne saurions lui refuser ce juste tribut, sans nous mettre en opposition avec cette église sainte qui doit nous servir de guide.

Mais quand même l'exemple qu'elle

nous donne, ne nous animeroit pas à nous consacrer au culte de l'auguste mère de Dieu, notre intérêt seul ne devroit-il pas suffire pour nous y porter ? Nous aimons tous la protection de ceux que leur élévation et leur crédit mettent en état d'améliorer notre sort, et il n'est rien que nous ne fassions pour la mériter et pour nous l'attirer. Mais quelque puissans que soient les protecteurs que nous avons ici bas, ils n'ont souvent ni le pouvoir, ni la volonté de nous faire jouir des avantages que nous désirons. Il n'en est pas ainsi de Marie que l'église nous fait envisager comme notre protectrice. Il n'est rien qu'elle ne puisse nous obtenir ; il n'est rien qu'elle ne désire de nous procurer ; et le crédit qu'elle a dans le Ciel, égale le vif intérêt qu'elle prend à notre bonheur. Faut-il rien de plus pour nous engager à l'honorer, à l'invoquer et à ne rien oublier pour nous rendre dignes de sa protection ?

Je dis d'abord, qu'il n'est rien qu'elle ne puisse nous obtenir. Que ne peut pas en effet la mère d'un Dieu ? Ce seul titre n'est-il pas un sûr garant de l'efficacité de

sa médiation ? Pourroit-il se faire qu'elle levât inutilement vers son divin Fils, ces mêmes mains qui l'ont si souvent servi pendant son enfance ? Pourroit-il se faire qu'un fils si tendre, se montrât insensible aux vœux d'une médiatrice qui lui est si chère ; et si Salomon crut devoir prévenir les demandes de sa mère, oserions-nous croire que J. C. rejette les prières de la sienne ? Non, M. F., la tendresse que ce divin Sauveur a pour elle, ne peut nous laisser aucun doute sur le crédit qu'elle a sur son cœur ; et ce crédit va si loin, qu'un saint père n'a pas craint de dire qu'il la rend comme toute puissante.

Mais elle n'a pas seulement le pouvoir de contribuer à notre bonheur, elle en a encore la volonté ; et pour en être convaincu, ne suffit-il pas de se rappeler que si elle est la mère de Dieu, elle est aussi la mère des hommes ? Vous savez, M. F., quel est le vif intérêt qu'une mère prend au sort de ceux à qui elle a donné la vie. Vous savez qu'elle ne peut voir leurs larmes, entendre leurs soupirs et être témoin de leurs maux, sans en être attendrie et sans

s'empresser de les soulager. Or, pourrions-nous craindre que Marie qui est la plus tendre des mères, n'eût pas le même zèle pour notre bonheur ; et oserions-nous la soupçonner de faire moins pour ses enfans, que les femmes ordinaires ne font pour les leurs ? Ah ! loin de nous une pensée si injurieuse à sa bonté maternelle. Elle nous aime trop, pour ne pas désirer de nous rendre heureux ; et si nous avons pour elle les sentimens que tout enfant bien né doit avoir pour sa mère, elle aura pour nous la tendresse que toute bonne mère a pour ses enfans.

Or quel avantage ne sera-ce pas pour nous d'être les objets de son amour ; et que n'avons-nous pas droit d'attendre d'une protectrice qui a tant de pouvoir et tant de bonté ? Mais pour pouvoir obtenir sa protection, il faut la mériter, et ce n'est que par une tendre et sincère dévotion envers elle, qu'on peut s'en rendre digne. Quoiqu'une mère aime tous ses enfans, elle ne donne cependant des marques particulières de son affection, qu'à ceux qui par leurs attentions et les témoignages de

leur amour, lui prouvent qu'ils lui sont réellement affectionnés. Or il en est ainsi de Marie : elle ne protège spécialement que ceux qui l'honorent assidûment ; et ce n'est que par notre devoûment à son service et notre zèle pour sa gloire, que nous pouvons nous attirer les effets salutaires de sa protection. Mais en devenant les serviteurs de cette vierge sainte, n'imitons pas la conduite de ceux qui contens d'en porter le nom, négligent d'en avoir les sentimens et d'en remplir les devoirs : car comme on abuse de tout, il se glisse aussi quelquefois des abus dans le culte qu'on rend à Marie ; et vous allez voir que quoique nous devions tous avoir une véritable dévotion envers elle, il est cependant peu de chrétiens en qui on la trouve.

En effet, M. F., pour que cette dévotion soit telle qu'elle doit être, il faut d'abord que nous bornant à offrir à Marie les hommages qu'elle mérite, nous ne portions jamais le zèle pour sa gloire, jusqu'à lui rendre des honneurs qui ne lui sont point dus. Mais combien de chrétiens qui

s'écartent de cette règle que la religion nous prescrit ; et combien de fois n'arrive-t-il pas que les uns l'honorent trop, et que les autres ne l'honorent pas assez ?

On voit tous les jours, surtout parmi le peuple, des femmes simples, des hommes ignorans, qui assimilant Marie aux autres mères, s'imaginent qu'elle a sur son fils, la même supériorité que les femmes ordinaires ont sur leurs enfans ; lui attribuent un pouvoir indépendant de celui de ce Fils adorable ; s'adressent à elle comme à l'arbitre suprême de leur destinée, et s'en font une espèce de divinité qu'elles élèvent au dessus de la divinité elle-même. Telle est du moins l'idée que semblent s'en être formée les partisans d'une nouvelle secte, qui se décorent du titre imposant d'*Illuminés*, mais dont les lumières ne sont que ténèbres. Or, avoir une pareille idée de Marie et se comporter ainsi envers elle, ce n'est point l'honorer, mais c'est offenser Dieu : ce n'est point lui donner une marque de dévotion ; mais c'est contredire les principes de la religion : car en nous apprenant que cette

Vierge sainte est au dessus de toutes les créatures, la religion nous apprend qu'elle est infiniment au dessous de Dieu que toute sa gloire lui vient de Dieu ; qu'elle n'a d'autre pouvoir que celui qu'elle tient de Dieu ; qu'elle peut donc bien intercéder pour nous, mais que par elle-même, elle ne peut rien faire pour nous ; qu'il n'est pas en son pouvoir de nous accorder les grâces dont nous avons besoin, mais qu'elle peut seulement les demander à Dieu ; qu'elle est enfin notre protectrice, mais que Dieu seul est notre souverain Maître, et que c'est pour cela que lorsque dans nos prières, nous nous adressons directement à ce Dieu Tout-Puissant, nous lui disons : *Père céleste qui êtes Dieu, Fils Rédempteur du monde qui êtes Dieu, Esprit-saint qui êtes Dieu, ayez pitié de nous ;* au lieu que lorsque nous nous adressons à Marie, et que nous lui donnons les glorieux titres de sainte mère de Dieu, de vierge des vierges, de mère du Sauveur, nous lui disons seulement : *Priez pour nous*. Voilà, M. F., les règles et les principes que nous devons suivre, pour nous renfermer

renfermer dans les bornes que la religion nous prescrit, et pour ne pas donner dans un excès qui changeant notre prétendue dévotion à Marie en une véritable superstition, sembleroit vérifier les calomnies des hérétiques qui ont osé nous accuser de préférer la Mère au Fils et la créature au Créateur.

Mais en évitant de pousser trop loin les honneurs que nous rendons à la reine des vierges, nous devrions être aussi attentifs à lui rendre tous ceux qu'elle mérite ; et c'est ce que ne font pas la plupart des chrétiens. Autrefois il n'y en avoit presqu'aucun, qui ne se fît un devoir de se consacrer au culte de Marie, et une gloire d'être mis au nombre de ses serviteurs ; mais dans le siècle irréligieux et indévot où nous sommes, il en est plusieurs qui s'en feroient une honte ; et presque tous ne regardent les hommages que nous lui rendons, que comme des pratiques inutiles et superflues. Les sociétés qui s'étoient formées sous son nom, et qui étoient autrefois si nombreuses, n'ont presque plus d'associés ; ses autels qui étoient en-

vironnés d'une multitude de supplians, sont presqu'entièrement désertés; les temples consacrés à sa gloire, où l'on accouroit de toutes parts, n'attirent plus aucun concours; ses fêtes qui ranimoient la piété des fidèles, se célèbrent sans dévotion; et comme il n'y a presque plus des chrétiens qui soient animés du véritable esprit du christianisme, il n'y en a presque plus qui soient véritablement dévots à Marie.

Je me trompe, M. F.: il y en a encore un grand nombre qui se flattent de l'être; mais le sont-ils réellement; et leur dévotion est-elle plus solide et plus vraie que celle dont je viens de parler? Pour qu'elle le fût, il faudroit que peu contens d'honorer Marie avec le zèle qu'on doit avoir pour sa gloire, ils l'invoquassent avec la confiance que doit nous inspirer le vif intérêt qu'elle prend à notre salut. Or combien de ces prétendus dévots, qui bien loin de mettre toute leur confiance en sa bonté, semblent s'en défier, et qui par une suite de cette injuste défiance, négligent de réclamer sa protection dans les occasions où elle leur seroit le plus néces-

saire ? Quand un enfant se voit menacé de quelque mal qu'il redoute, et dont il ne peut espérer de pouvoir se garantir par lui-même, il cherche à suppléer à sa faiblesse par un secours étranger; et comme il sait que personne n'est plus porté à la secourir que sa mère, c'est d'abord à sa mère qu'il adresse ses vœux; c'est sa mère qu'il prie instamment de lui tendre une main secourable; et c'est ce que nous ferions tous à l'égard de Marie, si nous la regardions tous comme notre mère, et si nous avions en elle la confiance que ce doux nom devroit faire naître dans notre cœur. Si donc nous négligeons de l'invoquer, quand notre corps ou notre ame sont menacés de quelque danger, c'est que nous ne sommes pas animés de cette confiance qu'elle mérite à tant de titres; et vous savez, M. F., qu'il n'y a rien de plus douloureux pour une mère, que de voir ses enfans se défier de la tendresse qu'elle a pour eux.

Ce défaut n'est pas pourtant si général, qu'il n'y ait encore bien des chrétiens qui s'en garantissent. Mais en évitant un écueil,

ils vont donner contre un autre; et s'ils ne se défient pas de la bonté de Marie, ils poussent souvent trop loin la confiance qu'ils ont en elle, et ils en abusent. Ils s'imaginent que parce qu'ils sont au nombre de ses serviteurs, ils peuvent impunément continuer à être pécheurs ; que la confiance qu'ils ont en elle, est une sauve-garde qui les met à l'abri de la justice divine, et que pourvu qu'ils soient protégés par la mère, ils n'ont rien à craindre de la colère du fils. D'après cette fausse idée, ils s'abandonnent librement à la fougue de leurs passions, ils s'obstinent à vivre dans le péché ; et lorsqu'on veut les exhorter à en sortir pour mener une vie chrétienne, ils disent que Marie les aime trop pour les abandonner ; que l'église elle-même l'appelle *le refuge des pécheurs*, et que plusieurs saints pères ont assuré qu'un serviteur de Marie ne sauroit périr.

Oui, M. F., il est vrai que Marie nous aime ; mais elle aime encore plus son divin Fils ; et elle ne l'aimeroit pas, si elle employoit le crédit qu'elle a dans le ciel,

à protéger ceux qui l'offensent sur la terre. Il est encore vrai qu'elle est le refuge des pécheurs ; mais de quels pécheurs ? C'est de ceux qui désirent sincèrement de revenir à Dieu, et non pas de ceux qui s'obstinent toujours plus à s'en éloigner : car accorder sa protection à de tels pécheurs, ce seroit favoriser le crime ; et cette vierge sainte ne peut que l'abhorrer. Il est vrai enfin que plusieurs saints pères ont avancé qu'un serviteur de Marie ne sauroit périr. Mais par ce nom, ils n'entendoient pas un serviteur qui n'en eût que le nom, et qui se bornât à porter quelques marques extérieures de son dévoûment au service de la reine des vierges, ou à lui adresser de temps en temps quelques vœux et quelques prières : ils entendoient, un serviteur fidèle, un serviteur zélé, un serviteur attentif à se conformer à ses désirs, et par conséquent à servir, à glorifier et à aimer son divin Fils, puisque c'est là ce qu'elle désire avec le plus d'ardeur.

Ne vous y trompez donc pas, M. F., et ne comptez pas sur la protection de Marie, si vous ne cherchez pas à la mé-

riter, en vous efforçant de sortir de l'abîme de l'iniquité, si vous êtes pécheurs, ou de faire toujours de nouveaux progrès dans la route de la vertu, si vous êtes justes. Ce doit être là la fin de la dévotion que vous vous piquez d'avoir pour elle; et ce seroit en vain que vous vous empresseriez de l'honorer et de l'invoquer, si vous ne vous proposiez pas encore de l'imiter. Comme elle est la plus sainte des créatures, elle ne peut protéger et aimer spécialement, que ceux qui désirent de se sanctifier; et le meilleur moyen de se sanctifier, c'est de suivre les exemples qu'elle nous a donnés. Si vous voulez donc l'avoir pour protectrice, prenez-la pour votre modèle, et que le glorieux avantage de lui ressembler soit le principal objet des prières que votre dévotion vous portera à lui adresser. Ces prières qui ne peuvent que lui être agréables, ne pourront manquer d'être exaucées; et après vous avoir attiré les secours qui vous sont nécessaires pour imiter ses vertus sur la terre, elles vous procureront le précieux avantage de partager sa gloire dans le ciel.

INSTRUCTION

SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

L'objet que l'église se propose en solennisant la fête qui nous rassemble, c'est de célébrer le premier moment où Marie a été conçue et animée dans le sein de sa mère, parce que cette vierge sainte étant destinée à donner la vie au Sauveur du monde, ce premier moment a été le commencement de notre bonheur et de notre salut. Mais ce qui semble surtout l'avoir engagée à célébrer la conception de Marie, c'est que cette conception a été signalée par un privilège qui distingue cette heureuse vierge de tous les autres enfans d'Adam; c'est que bien différente des autres hommes qui sont tous conçus dans le péché, elle a été conçue dans la grâce, et n'a point eu de part à la corruption de notre origine. Tel est du moins le sentiment de saint Augustin qui veut que lorsqu'il est question du péché, on ne parle en aucune manière de cette vierge sainte,

à cause de l'honneur qu'on doit à son divin Fils. Tel est encore le sentiment de saint Vincent Ferrier, qui dit expressément que lorsque son corps fut créé et animé, son ame fut sanctifiée. Tel est, enfin le sentiment de saint Bernard qui s'écrie en s'adressant à Marie : Vous avez été innocente et du péché originel et des péchés actuels, et il n'y a que vous, Vierge sainte, qui puissiez vous glorifier d'avoir eu ce bonheur.

La plupart des autres saints pères ne s'expriment pas autrement sur ce sujet, et la conduite des souverains pontifes est conforme au sentiment de ces saints docteurs. Les uns ont accordé des indulgences à ceux qui honorent l'immaculée conception de Marie; les autres ont défendu sous de grièves peines de prêcher, d'enseigner ou d'écrire qu'elle ait eu part au péché d'Adam; d'autres ont approuvé les offices et les hymnes composés pour célébrer cette glorieuse prérogative. L'église assemblée semble l'avoir aussi reconnue, quoiqu'elle n'en ait pas fait un article de foi; et le saint concile de Trente déclare expres-

sément, qu'il n'a point prétendu comprendre la bienheureuse et immaculée mère de Dieu dans le décret où il s'agit du péché originel. Ne convenoit-il pas, en effet, dit saint Bernard, que celle de qui devoit naître l'agneau sans tache, fût exempte elle-même de toute tache ? Celui qui est la sainteté même, pouvoit-il puiser son sang dans une source infectée du venin du péché ; et la gloire du Fils n'exigeoit-elle pas que rien n'eût jamais terni celle de la mère ?

Je n'insisterai donc pas, M. F., sur les raisons que je pourrois alléguer pour vous prouver que Marie a été préservée du péché que nous avons tous hérité du premier homme ; mais pour rendre cette instruction plus utile, je m'attacherai seulement à vous développer en peu de mots, les grandes vérités qui résultent du mystère que nous célébrons ; et en vous montrant d'un côté dans la conduite que Dieu tient envers Marie, que rien ne peut nous rendre agréables à ce Dieu de sainteté, si notre ame est souillée par le péché, je vous ferai voir de l'autre, que rien ne peut

nous empêcher de lui plaire, si nous avons soin de nous préserver du péché. La première de ces vérités vous apprendra que Dieu hait souverainement le péché. La seconde vous fera comprendre qu'il ne hait que le péché, et que par conséquent, si nous voulons nous rendre dignes de ses complaisances et de son amitié, nous ne devons rien tant craindre que le péché, nous ne devons même craindre que le péché. C'est là tout le fruit que nous devons retirer de cette instruction.

Comme Marie étoit destinée à être le temple de la divinité et la mère même de Dieu, on ne peut douter que ce Dieu magnifique n'ait eu soin, en la créant, de lui prodiguer les dons les plus précieux dont une pure créature puisse être enrichie ; et c'est pour cela que tous les saints pères nous la représentent comme l'être le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur. Mais tous ces dons naturels ne suffisoient pas pour fixer sur elle les complaisances de celui à qui elle devoit donner la vie ; et quelles que fussent les perfections dont elle étoit ornée, elle ne lui au-

roit inspiré que de l'aversion, s'il eût découvert dans son ame la tache odieuse qui souille notre origine, parce qu'étant la sainteté même, il ne peut que haïr et abhorrer le péché. Il falloit donc que pour la rendre digne de son amitié, il la préservât de ce funeste péché; et c'est là ce qu'il fit dès le premier moment de sa conception, afin qu'elle n'eût pas existé un seul moment, sans être agréable à ses yeux.

En vain la sentence prononcée contre toute la postérité d'Adam sembloit-elle s'y opposer. En vain falloit-il que pour la soustraire aux effets de cette sentence, il établît un ordre particulier de providence pour Marie, et qu'il la préservât de la tache du péché originel, au lieu de l'en purifier comme les autres hommes : quoique ce fussent là des miracles dans l'ordre de la grâce, il ne les épargnera pas plus que les prodiges qu'il avoit opérés dans l'ordre de la nature. Il avoit empêché Noé d'être submergé dans les eaux du déluge, il avoit suspendu le cours des eaux du Jourdain, pour qu'elles n'approchassent point de l'arche d'alliance : eh bien, il renouvellera les

mêmes prodiges pour celle qui en qualité de mère de Dieu, doit être dans un sens la réparatrice du genre humain et l'arche de la nouvelle alliance. Il la fera échapper au déluge d'iniquité qui inonde la terre : il suspendra le cours du péché pour qu'elle n'en soit point atteinte. Rien ne l'arrête, rien ne lui coûte, quand il s'agit de l'en préserver, parce que ce ne sera qu'autant qu'elle en sera préservée, qu'elle deviendra l'objet de ses complaisances ; et que si elle en étoit infectée, quelque comblée qu'elle pût être des dons de la nature, elle n'auroit rien que d'odieux à ses yeux.

Et voilà, M. F., ce qui devroit bien nous détromper des fausses idées qu'on a ordinairement dans le monde de ce qui peut faire la véritable gloire et le vrai bonheur de l'homme. On croit souvent que pour jouir de cette gloire et de ce bonheur, il suffit de possèder les avantages humains et d'être doué des qualités naturelles qui sont les plus propres à nous faire valoir aux yeux du monde. Delà vient que lorsqu'on ne les a pas soi-même, on les envie à ceux qui les ont. Delà vient que si

l'on voit des personnes qui, soit par l'éclat de leurs talens, soit par l'aménité de leur caractère, soit par les agrémens de leur esprit, soit par les charmes de leur beauté, se font généralement estimer, admirer et aimer; on les aime, on les estime, on les admire soi-même, on les regarde comme des êtres privilégiés, on applaudit à leur sort, et l'on dit en le leur enviant: ils sont bien heureux! Oui, sans doute, ils le sont, si aux dons de la nature, ils joignent le précieux trésor de la grâce, et si l'on peut dire d'eux comme du sage, qu'ils sont également chéris de Dieu et des hommes. Mais si le péché obscurcit en eux l'éclat du mérite, et s'ils sont aussi coupables aux yeux du Seigneur, qu'ils paroissent estimables et aimables à ceux du monde, ils sont les plus malheureux de tous les mortels; parce que bien loin de mériter l'estime et l'amitié de celui qui seul peut faire notre gloire et notre bonheur, ils ne sont dignes que de sa haine, de son mépris et de ses vengeances.

Cessez donc de vous enorgueillir et de vous réjouir des avantages que vous pou-

vez avoir reçus de la nature ; et ne croyez pas que les bonnes qualités qui vous font estimer et aimer des hommes, vous mettent à l'abri de la haine et de la colère de Dieu, si vous n'avez pas soin d'éviter le péché. Les anges rebelles avoient été enrichis de dons mille fois plus précieux que ceux dont vous pouvez vous glorifier. Dieu s'étoit plu à répandre sur eux ses faveurs les plus signalées, et s'ils eussent toujours été aussi fidèles, qu'ils étoient parfaits, ils n'auroient jamais cessé de jouir de la gloire et du bonheur pour lesquels ils avoient été créés. Mais malgré les bienfaits dont le Créateur les avoit comblés, ils osèrent porter l'orgueil et l'audace jusqu'à vouloir s'égaler à lui. C'en fut assez pour les rendre odieux à ses yeux. Le péché dont ils s'étoient rendus coupables envers le Seigneur, fit disparoître tout ce qui pouvoit les rendre dignes de ses complaisances, et en leur faisant perdre son amitié, il attira sur eux toutes les rigueurs de sa juste colère.

Or il en est de nous comme de ces anges prévaricateurs. Eussions-nous apporté

en naissant les talens les plus distingués, les dons les plus rares, les qualités les plus estimables ; fussions-nous doués de tout ce qui peut nous faire admirer et chérir des hommes; si au lieu de voir en nous un cœur pur et innocent, Dieu n'y découvre qu'une ame défigurée et souillée par le péché, nous ne sommes à ses yeux qu'un objet d'horreur ; et malgré tout le mérite dont nous brillons aux yeux du monde, il ne nous juge dignes que de sa haine et de son courroux. Oh ! que vous êtes donc aveugles, vous qui prenez tant de peine pour conserver votre réputation, votre honneur ou votre beauté, et qui ne craignez que ce qui peut vous faire perdre l'amitié ou l'estime des hommes ! Ce que vous devez le plus craindre, si vous pensez en véritable chrétien, c'est de vous priver par le péché de celles de Dieu, parce que c'est Dieu qui doit vous juger, et non pas les hommes; parce que c'est de Dieu et non pas des hommes, que dépend votre sort éternel. Craignez donc le péché, et ne craignez même que le péché : car si en en préservant Marie, Dieu a permis

qu'elle fût sujette à toutes les autres misères de l'humanité, ce n'a été que pour nous faire comprendre que ces misères ne sont point des maux véritables ; qu'elles ne peuvent nuire ni à notre gloire, ni à notre bonheur, et que par conséquent nous ne devons craindre que le péché.

Et en effet, M. F., si l'abjection et la pauvreté étoient un mal aux yeux de Dieu, comme elles en sont un à ceux des hommes, il n'auroit pas sans doute manqué de prendre les mesures nécessaires pour en préserver l'heureuse créature qu'il avoit choisie pour être la mère de son divin fils. Mais comme il voit du même œil la prospérité et l'adversité, les richesses et l'indigence : comme il estime également les petits et les grands, les pauvres et les riches, pourvu qu'ils soient également justes et vertueux ; comme il n'a enfin de la haine et de l'aversion que pour le péché, il ne cherche point à préparer à Marie un sort agréable, un rang distingué, un état brillant selon le monde : il permet au contraire qu'elle ait pour mère une femme obscure, une femme pauvre, une femme

presqu'inconnue, une femme que rien ne distinguoit des autres femmes, si ce n'est la noblesse de l'origine, parce qu'il étoit écrit que le Messie naîtroit de la famille de David. Mais en permettant que cette vierge sainte n'ait en partage que les humiliations et les misères inséparables d'un état pauvre et obscur, il ne peut se résoudre à permettre qu'elle participe au péché du premier homme, parce qu'il n'y a que le péché qui puisse nous rendre odieux à ses yeux.

Voilà, M. F., ce que nous apprend le mystère de ce jour, et ce qui est bien propre à détruire l'aveugle prévention que nous avons en faveur des richesses et des honneurs. Comme nous voyons qu'ils sont l'objet de l'ambition de presque tous les hommes, nous nous imaginons souvent que dès qu'on a l'avantage de les posséder, on n'a plus rien à désirer pour être heureux. Mais écoutez, M. F., les paroles que l'ange de l'apocalypse adressoit à un homme qui les possédoit. Vous vous félicitez, lui disoit-il, des douceurs apparentes de votre sort, et vous dites, en vous

glorifiant : Je suis riche, je suis environné de trésors, et je n'ai besoin de rien. Mais si vous envisagiez votre état avec les yeux de la foi, vous verriez qu'au jugement de Dieu, seul juste appréciateur du mérite de l'homme, il n'y a en vous qu'aveuglement, que misère, que pauvreté, et que la véritable richesse consiste dans l'or pur de la charité dont le péché vous a dépouillé. Tâchez donc de réparer la perte que vous en avez faite, et sachez que vous ne serez véritablement riche et heureux, que lorsque vous l'aurez recouvrée.

On s'imagine également que dès qu'on est privé des dons de la fortune et de l'éclat dont ils nous font briller aux yeux du monde, on ne peut jouir d'aucune gloire, d'aucun bonheur, et que l'indigence et l'obscurité nous rendent nécessairement méprisables et malheureux. Mais qui fut jamais dans un état plus obscur et plus pauvre, que le saint homme Job ? Dépouillé de tous ses biens et tout couvert de plaies, il n'avoit plus d'autre asile que le fumier où il étoit couché, et il étoit devenu un objet d'horreur aux yeux même de ses

proches et de ses amis. Mais tandis que le monde le regardoit comme le plus vil et le plus infortuné de tous les mortels, du haut du ciel, le Seigneur abaissoit sur lui ses regards avec complaisance, et le préféroit à ce qu'il y avoit alors de plus grand, de plus puissant, de plus distingué sur la terre, et il sembloit se glorifier de l'avoir pour serviteur.

Mais pourquoi lui accordoit-il cette préférence ? C'est, nous dit-il lui-même dans nos livres saints, c'est que c'étoit un homme simple et droit qui craignant Dieu, n'avoit jamais souillé son innocence par aucun péché. Cette simplicité, cette droiture, cette innocence étoient aux yeux de Dieu les ornemens les plus précieux : elles lui tenoient lieu de tout ; elles l'élevoient au-dessus de tout, et elles le rendoient plus heureux et plus grand jusque sur son fumier, que les pécheurs ne l'étoient au milieu des plaisirs, du faste et de l'opulence.

Ne vous affligez donc pas, vous, qui comme Job, n'avez en partage que l'indigence et l'obscurité ; mais songez seule-

ment à vous préserver comme lui, du péché. C'est là le seul mal que vous ayez à craindre ; et pourvu que vous l'évitiez, en paroissant méprisables et malheureux, vous jouirez de la véritable gloire et du vrai bonheur ; puisqu'il n'y a rien de plus glorieux et de plus avantageux que d'être agréable aux yeux de Dieu, que d'être aimé de Dieu, que de jouir de l'estime et de l'amitié de Dieu. Ce Dieu qui permet que vous soyez accablés d'afflictions et de revers, n'éprouve maintenant votre fidélité, que pour pouvoir la couronner dans la suite, et votre récompense sera d'autant plus grande, que l'épreuve à laquelle il met votre patience, aura été plus longue et plus rigoureuse. Soutenez-la donc avec courage, et souvenez-vous que comme le disoit Tobie à son fils, nous serons toujours assez riches et assez heureux, pourvu que nous craignions le Seigneur.

Vous avez peut-être peine à comprendre cette vérité. Mais quand même la religion ne nous l'apprendroit pas, la raison seule ne suffiroit-elle pas pour nous la démontrer ? Vous savez, M. F., que le désir le

plus vif dans le cœur d'un père, est de rendre ses enfans heureux. Or Dieu étant notre père et le meilleur de tous les pères, il devoit nous fournir à tous les moyens de parvenir au bonheur. Mais nous l'auroit-il fourni, s'il eût placé ce bonheur dans la jouissance des honneurs, des richesses et des plaisirs ? Il auroit condamné au contraire la plupart des hommes à être malheureux, puisque la plupart des hommes naissent et passent leur vie entière dans un état pauvre, abject et pénible. Qu'a donc fait ce Dieu de bonté ? Au lieu de faire dépendre leur félicité présente et future de ce qui ne dépendoit pas d'eux, et de ce qu'ils n'auroient pas pu avoir, quand même ils auroient voulu se le procurer, il a déclaré lui-même dans l'écriture, que notre gloire et notre bonheur consistoient sur-tout à le craindre et à l'aimer. Or comme il n'est aucun homme qui avec le secours de la grâce, ne puisse persévérer dans sa crainte, et dans son amour, il n'en est aucun aussi qui ne puisse être constamment heureux; et si nous ne le sommes pas, ce n'est que parce que nous ne

le craignons pas, ce n'est que parce que nous ne l'aimons pas, et que tout enfant qui refuse de craindre et d'aimer son père, ne mérite que d'être malheureux. Rappelez-vous souvent cette vérité, hommes infortunés, que votre état oblige de mener une vie pauvre, obscure et pénible ; et en vous excitant à vous attacher à Dieu, elle vous fera trouver dans sa crainte et dans son amour, le moyen le plus propre à adoucir vos peines et à faire votre bonheur.

Mais vous qui coulez vos jours dans le sein de l'abondance et de la prospérité, cessez de vous glorifier et de vous applaudir des avantages qu'elles vous procurent. Tous ces avantages peuvent bien vous faire paroître grands et heureux aux yeux des hommes, qui ne voient que ce qui brille au-dehors ; mais si tandis qu'ils admirent votre fausse gloire, et qu'ils envient votre prétendu bonheur, Dieu dont le regard perçant pénètre jusqu'au fond de votre cœur, y découvre les taches honteuses du vice et du péché ; vous n'avez rien que d'odieux à ses yeux, il ne voit en vous que des esclaves rebelles, que

des enfans ingrats et dénaturés, qui ne méritent que sa haine, qui ne sont dignes que de sa colère? Et que peut-il y avoir de plus terrible et de plus malheureux pour l'homme, que d'être l'objet de la haine de Dieu, que d'avoir Dieu même pour ennemi ?

Ah ! prévenons, M. F., prévenons un si grand malheur; et puisque nous ne pouvons le prévenir qu'en évitant le péché, ne craignons rien tant que ce funeste péché, et n'oublions rien pour nous en garantir. Tant que nous aurons soin de nous en préserver, quoique nous soyons dans un état pauvre et obscur, nous n'aurons rien à désirer, puisque nous jouirons de l'amitié de Dieu qui est le plus précieux de tous les biens. Mais si nous étions assez téméraires pour le commettre, en perdant ce bien inestimable, nous nous livrerions en proie à tous les maux, et nous nous exposerions à être malheureux dans le temps et dans l'éternité. N'oublions donc rien encore une fois, pour l'éloigner à jamais de notre cœur, et prions tous les jours Marie de nous obtenir la grâce de

ne le connoître comme elle, que pour le fuir, parce que ce n'est qu'en le fuyant, que nous pourrons participer au bonheur et à la gloire éternelle dont elle jouit dans le ciel.

INSTRUCTION

INSTRUCTION

SUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

CE n'est pas sans raison, M. F., que l'église a voulu que le jour où l'auguste mère de Dieu vint au monde, fût distingué des autres par une fête particulière. Dans tous les pays et dans tous les tems, on a célébré solennellement l'heureuse époque des évènemens qui avoient contribué au bonheur public ; et les jours de la naissance des princes qui sembloient devoir assurer la félicité de tout un royaume et de tout un peuple, ont toujours été signalé par des fêtes et des réjouissances publiques. Mais quel évènement plus heureux, et qu'est-ce qui pouvoit plus influer sur le sort, non pas seulement d'un peuple particulier, mais de toutes les nations et de tout le genre-humain, que la naissance de Marie ? C'est par elle que devoit nous venir notre rédemption et notre salut, puisque c'est elle qui étoit destinée à

donner la vie à notre Rédempteur et à notre Sauveur. Sa nativité a été comme l'aurore de notre bonheur, puisqu'elle annonçoit le soleil de justice, et qu'en dissipant les ténèbres dont le monde entier étoit enveloppé, ce soleil de justice devoit répandre partout la lumière et la fécondité. Aussi c'est à la vue de cet heureux évènement, que l'église s'écrie avec un saint enthousiasme : *Votre naissance, ô Vierge sainte ! a annoncé le grand don qui devoit porter la joie dans tout l'univers : car c'est de vous qu'est né J. C. notre Dieu qui a fait succéder la bénédiction à la malédiction, et qui, en nous délivrant de la mort, nous a donné la vie éternelle.* Nous devons donc regarder le mystère que nous célébrons, comme le commencement de notre bonheur ; et si nous l'envisageons sous ce point de vue, il ne peut manquer de nous inspirer une sainte joie. Mais en nous réjouissant de la naissance de Marie, nous devons aussi en tirer des leçons qui puissent servir à nous instruire ou à nous corriger ; et c'est-là aussi ce que je me propose dans

cet entretien. Or pour cela, considérant d'un côté, la faveur que Dieu a accordée à Marie, et de l'autre, la fidélité que Marie a montrée envers Dieu, je vous ferai voir d'abord qûe quelque différence qu'il y ait entre la conduite que ce Dieu de bonté tint envers cette Vierge sainte, et celle qu'il a tenue envers nous, il a cependant presque autant fait pour nous que pour elle. Mais je vous montrerai ensuite que nous faisons beaucoup moins qu'elle ne fit, pour répondre aux bienfaits du ciel. La première de ces vérités nous fera admirer la bonté de Dieu; la seconde nous fera rougir de notre ingratitude. C'est-là le fruit que nous devons retirer de cette instruction.

Ce qui distingua le plus la naissance de Marie de celle des autres hommes, et ce qui la rendit dès le premier moment de sa vie, la plus privilégiée et la plus heureuse de toutes les créatures, ce ne fut point d'être sortie de la famille la plus illustre et de compter les plus grands rois parmi ses ancêtres. L'antiquité de l'origine et le lustre de la naissance que les hommes

estiment tant, n'ont aucun prix aux yeux du Seigneur. Il regarde du même œil les petits et les grands, les roturiers et les nobles, les serviteurs et les maîtres : il ne reconnoît d'autre distinction que celle que mettent entr'eux le vice et la vertu ; et s'il voulut que Marie eût en naissant, l'éclat que donne aux yeux des hommes la noblesse de l'origine, ce ne fut que pour accomplir l'oracle par lequel il avoit annoncé que celle qu'il avoit destinée à être la mère de son divin fils, seroit de la maison et de la famille de David.

Pour la préparer à cette sublime destination, il choisit un privilège bien plus glorieux et bien plus propre à l'en rendre digne. Et quel fut ce privilège ? Vous vous imaginez peut-être que ce fut d'illustrer sa naissance par tout ce que le rang, les honneurs et l'opulence ont de plus imposant et de plus brillant, parce que séduit par les fausses maximes du monde, vous n'estimez que ce qui peut nous faire briller. Mais ce n'est point ainsi que pense le Seigneur. A ses yeux, nous ne sommes véritablement estimables et dignes de ses

complaisances, que lorsque nous possédons son amitié ; et nous ne la possédons, que lorsqu'il voit en nous un cœur pur et une ame innocente. Il ne chercha donc point à signaler la naissance de Marie par les distinctions qu'auroient pu lui procurer les prospérités et les grandeurs humaines ; mais pour la distinguer des autres enfans d'Adam d'une manière plus glorieuse, il eut seulement soin de l'enrichir, avant qu'elle naquît, du don précieux de sa grâce, parce qu'il ne convenoit pas que celle qui devoit donner la vie à l'agneau sans tache, eût été jamais souillée par la moindre tache, et que le Saint des saints devoit naître d'une mère qui eût toujours été sainte.

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans la naissance de Marie ; voilà ce qui rend son sort si différent du nôtre. Nous naissons pécheurs, et elle naquit innocente. Nous sommes en naissant, des enfans de colère, ainsi que s'exprime saint Paul ; et au moment de sa naissance, Dieu ne vit en elle qu'une fille chérie qui étoit digne de tout son amour. Mais quoique

nous n'ayons pas été aussi privilégiés que Marie, pourrions-nous nous plaindre de la bonté de notre Dieu, et n'a-t-il pas presqu'autant fait pour nous que pour elle ? Il ne nous a pas, il est vrai, préservés du péché, avant que nous fussions nés ; mais ne nous en a-t-il pas purifiés par le baptême d'abord après notre naissance ? Il ne nous a pas empêchés d'encourir sa disgrace ; mais ne s'est-il pas empressé de nous en retirer, et de remplacer dans nos ames le péché originel par la grâce sanctifiante ? Il ne nous a pas distingués de tous les autres enfans d'Adam ; mais ne nous a-t-il pas préférés à une infinité d'autres hommes qu'il a laissés plongés dans les ombres de la mort et dans les ténèbres de l'idolâtrie ? Il ne nous a pas destinés à être la mère de son divin fils ; mais ne nous a-t-il pas choisis pour être ses enfans et les cohéritiers de son royaume ; et pouvoit-il nous donner une plus grande marque de bonté ?

Ah ! M. F., si un roi de la terre, dont nous aurions encouru la disgrace, daignoit faire pour nous ce qu'a fait le souverain

maître de l'univers ; si en nous pardonnant nos révoltes, et en nous faisant rentrer dans ses bonnes grâces, il étoit assez généreux pour nous dire : Vous ne méritez que les effets de ma juste colère ; mais je ne veux vous donner que des marques de mon amour. Au lieu donc de vous traiter en esclaves rebelles, je veux bien vous admettre au nombre de mes enfans, et vous accorder le droit de partager avec eux mon royaume. Si, dis-je, un roi de la terre vous tenoit un si tendre langage, vous éclateriez sans doute en transports de joie, et vous ne croiriez jamais pouvoir lui en témoigner assez votre reconnoissance. Et bien, M. F., ce qu'aucun roi, ce qu'aucun souverain n'a jamais fait à l'égard de ses sujets, Dieu, tout grand qu'il est, a bien voulu le faire pour nous. Il a effacé dès les premiers jours de notre vie, le péché originel qui nous rendoit dignes de sa colère ; il a cessé de nous regarder comme ses ennemis, pour ne plus voir en nous que ses enfans, que les frères de J. C., et, en cette qualité, il nous a donné droit d'être un jour ses cohéritiers.

Pourrions-nous donc nous plaindre de la conduite qu'il a tenue à notre égard ?

Ah ! si nous avions un cœur sensible et reconnoissant, nous devrions au contraire ne passer aucun jour sans le remercier de la clémence et de la libéralité dont il a usé envers nous. Nous devrions sans cesse nous féliciter et nous réjouir de ce qu'en nous réconciliant avec lui par le sacrement de la régénération, qui a été pour nous comme une seconde naissance, il a bien voulu nous rendre son amitié, il nous a autorisés à le regarder comme notre père, il nous a ordonné de l'invoquer sous ce doux nom, et il nous a même promis de nous mettre en possession de son héritage, si nous avons pour lui les sentimens et l'amour que tout enfant doit avoir pour celui qui lui a donné la vie. Mais qui est-ce qui a cet amour et ces sentimens pour ce tendre père ? Hélas ! en les admettant au nombre de ses enfans, ce Dieu de bonté n'a fait de la plupart des hommes que des ingrats, qui ne songent seulement pas à la faveur inappréciable qu'il leur a accordée en les adoptant ; et s'il est vrai, com-

me je viens de vous le démontrer, que Dieu à presqu'autant fait pour nous qu'il fit pour Marie, il n'est pas moins certain que nous faisons beaucoup moins que ne fit Marie pour répondre à la bonté de Dieu.

En effet, M. F., elle ne crut pas qu'il lui suffît d'être née dans la grâce, pour remplir les desseins que le Seigneur avoit sur elle ; mais comme elle savoit que le trésor précieux dont il l'avoit enrichie, lui deviendroit inutile et même funeste, si elle venoit à le perdre, ou si elle négligeoit de le faire valoir, elle employa tous ses soins à le conserver et à l'augmenter, et la sainteté de sa vie répondit toujours à celle de sa naissance.

Elle ne fut pas plutôt sortie des routes de l'enfance, que pour se dérober aux dangers du monde, dont le commerce est ordinairement si funeste à ceux qui osent le fréquenter, elle se retira dans le temple, comme dans l'asile le plus propre à mettre sa vertu en sûreté. Là, négligeant tout ce qui auroit pu contribuer à embellir et à orner son corps, elle ne s'occupa que du soin de sanctifier toujours plus son

ame : et ce ne fut qu'après s'être bien affe mie dans la piété, sans laquelle il n'y a point de vertu solide, qu'elle retourna dans la maison paternelle. La vie qu'elle y mena ne fut pas moins sainte que celle qui l'avoit fait admirer dans la maison de Dieu. Elle y partagea tout son temps entre le travail et la prière, entre ce qu'elle devoit au Seigneur et les devoirs qu'elle avoit à remplir envers ses parens. Point d'autre fréquentation pour elle, que celle de ces saints parens, qui l'excitoient à la vertu par leurs exemples encore plus que par leurs discours. Point d'autre plaisir que celui qu'elle trouvoit à leur donner des marques continuelles de son respect, de son obéissance et de son amour. Tout ce qui auroit pu exposer son innocence au moindre danger, étoit à ses yeux un écueil dont elle ne croyoit jamais pouvoir trop s'éloigner, et la vue d'un ange même suffit pour la jeter dans le trouble. Elle n'avoit pourtant rien à craindre du côté d'elle-même ; et comme elle avoit été préservée du péché originel elle n'en éprouvoit point comme nous, les suites funestes. Il n'y

avoit en elle ni ce penchant violent qui nous porte au mal, ni cette répugnance secrette qui nous éloigne du bien. Ses passions étoient dociles à la voix de sa raison, et sa raison étoit soumise à la loi de Dieu. La chair ne combattoit point en elle contre l'esprit, ni l'esprit contre la chair. Les plaisirs et les vices n'avoient pour elle aucun attrait; et elle ne se sentoit d'inclination que pour les bonnes œuvres et pour la vertu.

Cependant, M. F., quoique Marie eût tous ces secours et tous ces avantages pour conserver la grâce sanctifiante, elle ne laissa pas, comme vous l'avez vu, de prendre toutes les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de tout ce qui pouvoit la lui faire perdre. Que ne devrions-nous donc pas faire pour en prévenir la perte, nous qui dépourvus de tous les moyens qu'avoit cette vierge sainte, sommes obligés de surmonter une infinité d'obstacles qu'elle ne connoissoit pas; nous qui trouvons sans cesse soit dans les ténèbres de notre esprit, soit dans le dérèglement de notre volonté, soit dans les révoltes de

notre chair, soit dans les attraits du monde, soit dans les tentations du démon, des ennemis toujours prêts à nous attaquer et à nous dépouiller du précieux trésor de la grâce ? Mais qu'il s'en faut bien que nous imitions la sage vigilance dont Marie nous a donné l'exemple ! Loin de craindre et de fuir ces ennemis, qui sont mille fois plus redoutables pour nous qu'ils ne l'étoient pour elle, nous sommes les premiers à les attaquer ; et quoique nous n'ignorions pas que tout devroit nous faire trembler, nous croyons cependant pouvoir tout braver. En vain, l'esprit saint nous exhorte-t-il à nous éloigner des occasions du péché, comme on fuit à l'aspect d'un serpent : en vain nous déclare-t-il expressément que celui qui aime le péril, y périra ; insensibles à ses exhortations et à ses menaces, nous nous exposons volontairement à tout ce que le vice a de plus séduisant, à tout ce que les plaisirs ont de plus attrayant, à tout ce que le monde a de plus engageant : nous courons à ses amusemens et à ses spectacles, nous nous conformons à ses usages et à ses modes, nous prêtons

l'oreille à ses discours et à ses maximes ; nous voulons tout voir, tout entendre, tout lire ; et au lieu de nous faire un devoir de nous éloigner des dangers qui peuvent nous faire perdre la grâce, nous semblons nous faire un plaisir de les rechercher.

Mais aussi qu'arrive-t-il ? C'est qu'au lieu de triompher de ces dangers qu'on ne peut vaincre que par la fuite, nous en devenons tous les jours les tristes victimes. C'est qu'au lieu de conserver la grâce sanctifiante, nous la perdons presque d'abord après que nous l'avons reçue par le baptême, ou que nous l'avons recouvrée dans le tribunal de la pénitence ; c'est qu'il n'y a rien de plus commun que le péché et de plus rare que l'innocence ; c'est qu'on ne trouve presque plus aucun vestige de cette précieuse innocence dans l'âge même dont elle étoit autrefois le partage, et que les enfans n'ont pas plutôt l'usage de la raison, qu'ils ne s'en servent que pour se livrer au vice et contenter leurs passions. Voilà, M. F., ce que l'expérience nous met tous les jours sous les yeux. Nous devrions être uniquement attentifs, comme

Marie, à conserver le précieux trésor dont Dieu nous a enrichis en nous donnant sa grâce et son amitié ; et nous semblons nous empresser de le perdre, en nous livrant au péché, dès que nous sommes en état de le commettre. Peut-il rien y avoir de plus déplorable et de plus contraire à nos vrais intérêts ? Ah ! M. F., on ne croit jamais pouvoir prendre assez de précautions pour conserver les bonnes grâces et la protection des grands de la terre. Mais ne devrions-nous pas être encore plus soigneux de ne pas nous priver de l'amitié de celui devant qui tous les grands de la terre ne sont que néant ? La protection des hommes ne peut nous procurer que quelques honneurs frivoles, que quelques biens périssables ; au lieu que l'amitié de Dieu, qui est attachée à la grâce sanctifiante, nous assure un bonheur et une gloire éternelle. N'oublions donc rien pour conserver cette grâce que nous devons regarder comme le plus précieux de tous les biens, et peu contens d'imiter les soins que Marie crut devoir prendre pour ne pas la perdre, employons comme elle, toute

notre ardeur et tout notre zèle à la faire fructifier et à l'augmenter.

Cette vierge sainte n'ignoroit pas que la grâce sanctifiante dont Dieu l'avoit enrichie avant sa naissance, étoit comme un talent qu'il ne lui avoit confié que pour le faire valoir : elle savoit qu'il ne suffisoit pas d'être entré dans les routes de la sainteté, mais qu'il falloit sans cesse y faire de nouveaux progrès, et que celui qui est saint, doit, selon les expressions de l'écriture, se sanctifier toujours plus. Aussi loin de se borner à conserver la grâce, elle s'appliqua continuellement à la rendre fertile en fruits de sainteté; elle mit tous ses soins à augmenter ses mérites par ses bonnes œuvres; et jusqu'à quel point ne les augmenta-t-elle pas? La foi nous apprend que chaque acte de vertu que nous faisons, lorsque nous possédons la grâce, en accroît en nous le trésor. Combien donc ce trésor ne dut-il pas grossir entre les mains de Marie, elle dont chaque action fut un acte de vertu, et qui depuis sa naissance jusqu'à la fin de ses jours, ne çessa

pas de s'avancer toujours plus dans les voies de la perfection ?

Mais avons-nous soin, M. F., d'imiter sa fidélité, et cherchons-nous comme elle, à faire valoir le don précieux dont Dieu nous a enrichis en nous donnant sa grâce ? Ne faisons-nous pas consister toute notre vertu à ne pas donner dans le vice ? Ne négligeons-nous pas entièrement la pratique des bonnes œuvres, et n'imitons-nous pas la conduite du serviteur paresseux, qui croyant qu'il lui suffisoit de ne pas dissiper le talent que son maître lui avoit confié, prit le parti de l'enfouir, et négligea de s'en servir pour en acquérir d'autres ? Ah ! il n'est que trop vrai, M. F., que la conduite de ce serviteur est la fidèle image de la nôtre. Mais si nous ne craignons pas d'être lâches et indolens comme lui, ne devrions-nous pas craindre le châtiment que lui attirèrent son indolence et sa lâcheté ? Il fut condamné, comme vous le savez, à être jeté dans les ténèbres extérieures, parce qu'au lieu de faire valoir le talent qu'il avoit reçu, il se contenta de l'ensevelir dans le sein de

la terre, pour ne pas le perdre. Or il en sera ainsi de nous, si nous ne faisons aucun usage de la grâce que Dieu nous a accordée, et si contens d'éviter le crime, nous négligeons entièrement la pratique de la vertu. Pour mériter la récompense que Dieu réserve à ses serviteurs, il ne suffit pas de s'abstenir du mal; il faut encore pratiquer le bien; et ce n'est qu'en le pratiquant, que nous pourrons nous entendre dire comme le serviteur de l'évangile, qui avoit doublé par ses soins, les cinq talens qu'il avoit reçus : Parce que vous avez été fidèle à remplir les intentions de votre maître, qui vouloit que vous multipliassiez ses dons par vos soins et par vos travaux, vous entrerez dans sa joie, et vous partagerez son bonheur. Imitons donc la fidélité de ce serviteur, et faisons du moins pour les biens du ciel, ce qu'on fait tous les jours pour ceux de la terre. Lorsqu'on possède ceux-ci, on ne se contente pas de les conserver avec soin; on travaille encore avec ardeur à les augmenter, et plus on en a, plus on veut en avoir. Ce ne sont là cependant que des

biens inconstans et fragiles, que nous pouvons perdre à tout moment, et dont nous serons dépouillés entièrement à la mort. Mais les trésors que nous amasserons pour le ciel, en augmentant nos mérites par nos bonnes œuvres, ne nous échapperont jamais : ils nous accompagneront au-delà du tombeau, où tout le reste ne sauroit nous suivre; et après nous avoir sanctifiés dans le temps, ils nous rendront heureux pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

PARMI les différentes fêtes qui ont été établies en l'honneur de Marie, il n'en est aucune que l'église solennise avec autant de pompe, que celle que nous célébrons aujourd'hui, parce qu'il n'en est aucune qui nous rappelle des évènemens aussi glorieux pour cette auguste vierge. C'est aujourd'hui qu'après s'être distinguée pendant toute sa vie par la pratique des vertus les plus rares et les plus sublimes, elle la termina par la mort la plus sainte et la plus douce. C'est aujourd'hui qu'après avoir subi les lois du trépas, elle en brisa les liens, et qu'au lieu d'être livré en proie à la pourriture, son corps virginal sortit vivant du tombeau où il avoit été enseveli. C'est aujourd'hui enfin que par un privilège particulier, ce corps qui avoit été le temple de la divinité sur la terre, fut élevé par les anges jusqu'au plus haut

des cieux, et placé en triomphe à côté du trône de celui à qui il avoit servi de sanctuaire. C'est donc la mort, la résurrection et l'assomption de la sainte mère de Dieu, que nous célébrons en ce jour; et c'est aussi sur ces trois objets, que je viens fixer vos regards dans cette instruction. Mais en vous exposant ce qui peut tourner à la gloire de Marie, j'aurai soin d'y mêler des réflexions qui puissent vous être utiles, et je ferai en sorte qu'en enviant l'heureux sort de cette vierge sainte, vous appreniez et vous vous animiez toujours plus à imiter ses vertus.

Depuis que la mort avoit rompu les doux liens qui unissoient Marie à son divin fils, elle n'avoit soupiré qu'après l'heureux moment où elle iroit se réunir à ce cher et unique objet de sa tendresse. Mais soit que le ciel voulût éprouver sa constance, soit que pour former les premiers fidèles à la vertu, il voulût qu'ils eussent dans la conduite de cette incomparable vierge, le plus parfait modèle de vertu qu'il y eût sur la terre, il différa d'exaucer ses vœux; et ce ne fut que lorsqu'elle fut parvenue,

à un âge avancé, qu'elle vit enfin approcher la fin de sa carrière. Mais de quel œil l'envisagea-t-elle ? La vit-on éprouver les frayeurs et les craintes que les approches de la mort font naître dans le cœur de presque tous les hommes ? Non, M. F. : cette mort dont le seul aspect jette l'épouvante dans le cœur des pécheurs, et fait même quelquefois trembler les justes, n'eut rien d'effrayant et de redoutable pour elle. Eh ! comment auroit-elle pu en être effrayée ? Les vives alarmes dont les autres hommes sont saisis dans ces derniers momens, ne viennent pour l'ordinaire que des péchés dont ils se sont rendus coupables envers le seigneur. Ils les voient alors ces péchés qu'ils avoient cherché à se dissimuler. Ils voient en reportant leurs regards sur le passé, que leur vie entière n'a été qu'une suite continuelle de désordres et d'égaremens. Ils voient qu'au lieu de l'employer à connoître, à servir et à aimer Dieu, ils n'en ont fait usage que pour l'oublier et pour l'offenser. Ils cherchent dans le cours de cette vie, des vertus et de bonnes œuvres qui puissent

les rassurer ; et ils n'y trouvent que des vices et des péchés qui les font trembler. Tous ces vices et tous ces péchés sont à leurs yeux comme autant d'accusateurs qui vont déposer contr'eux au tribunal du souverain juge ; et ils ne peuvent envisager ce tribunal redoutable, où ils se voient près d'être cités, sans être consternés et trembler d'effroi.

Mais il n'en étoit pas ainsi de Marie. Jamais la moindre tache n'avoit obscurci l'éclat de sa belle vie. Elle en avoit employé tous les jours et tous les momens à donner au Seigneur des marques continuelles de son amour : elle n'avoit eu d'autre soin et d'autre désir que de se rendre toujours plus agréable à ses yeux ; et exempte de tout péché, en paroissant devant lui, elle n'avoit à lui présenter que les actes de vertu qu'elle avoit pratiqués, et le trésor de mérites qu'elle avoit acquis. Pouvoit-elle éprouver aucune crainte ? Ah ! l'on n'a rien à craindre, lorsqu'on n'a rien à se reprocher, et quand on a vécu saintement, on meurt toujours tranquillement. Voulons-nous donc jouir de la

douce tranquillité dont jouit Marie, en voyant approcher la mort? Appliquons-nous à imiter la sainteté de sa vie. Evitons avec soin tout ce que nous pourrions nous reprocher, adonnons-nous avec ardeur à tout ce que nous voudrions avoir pratiqué, lorsque nous nous verrons prêts à comparoître devant notre souverain juge; et alors la mort sera aussi douce pour nous qu'elle le fut pour Marie.

Mais non seulement cette vierge sainte en envisagea les approches sans crainte; elle la vit encore approcher avec joie; et cette mort qui est à nos yeux le plus grand de tous les malheurs, elle la regarda comme le commencement du plus grand bonheur dont elle pût jouir, puisqu'elle devoit la réunir au seul objet qu'elle aimât et qu'elle désirât. Mille fois elle avoit soupiré après l'heureux moment où elle reverroit son divin fils. Mille fois en lui adressant ses vœux, elle s'étoit écriée comme le saint roi prophète: « Qui me » donnera des ailes comme à la colombe, » pour me transporter dans l'heureux sé- » jour que vous habitez, et pour y aller

» jouir de votre douce présence ? Hélas !
» loin de vous, la vie n'est pour moi
» qu'un cruel martyre; et tant que je serai
» privée du bonheur de vous voir, je ne
» cesserai de verser des larmes. Venez
» donc, et ne souffrez pas que je de-
» meure plus long-temps éloignée et sé-
» parée de ce qui seul peut me rendre
» heureuse. »

C'est avec ces sentimens que Marie vit approcher sa dernière heure. Aussi ce ne furent ni les rigueurs de la maladie, ni la défaillance de la nature qui mirent fin à ses jours : ce fut le vif empressement qu'elle avoit d'aller se réunir au fils adorable qu'elle avoit porté dans son sein; et comme son amour pour lui avoit été l'unique occupation de sa vie, il fut aussi la seule cause de sa mort. Que nous serions heureux, s'il pouvoit aussi causer la nôtre et si nous ne trouvions rien de plus dur pour nous dans la vie, que de ne pouvoir pas jouir de la présence de notre Dieu ! Alors loin de craindre la mort, nous la désirerions, et ses amertumes se changeroient pour nous en douceurs. Mais pour mourir

mourir comme Marie, il faut vivre comme elle.

La satisfaction qu'elle éprouva dans ses derniers momens, ne fut pas le seul avantage dont elle jouit; et la mort n'eut pas pour elle les suites humiliantes qu'elle a pour les autres hommes. Elle la subit, il est vrai, comme son divin fils; elle mourut, elle fut ensevelie; mais son tombeau, devint comme celui de ce fils adorable, le théâtre de sa gloire, et son corps n'y fut déposé que pour en sortir bientôt plein de vie.

Telle est la prérogative par laquelle nous croyons que Dieu a distingué sa sainte mère; et ne sommes-nous pas fondés à le croire! Car prenez garde, dit saint Augustin : comme Jésus-Christ est tout-puissant, on ne peut nier qu'il n'ait pu préserver sa sainte mère de la corruption du tombeau. Or, s'il a eu le pouvoir de lui accorder ce privilège, pourquoi le lui auroit-il refusé? La chair de ce divin Sauveur n'est-elle pas dans un sens la chair de Marie? N'est-ce pas d'elle qu'il l'a tirée; et pourroit-on croire qu'il ait

souffert qu'une chair qu'il avoit pour ainsi dire divinisé, en en formant la sienne, devint la pâture des vers? Non, non, continue le saint docteur, je ne puis pas me persuader que le saint corps dans lequel un Dieu même s'est incarné, et où il a uni la nature divine à la nature humaine, ait été livré à la pourriture, et se soit changé en poussière, comme celui des autres enfans d'Adam. J'aime à croire au contraire que si ce Dieu tout-puissant et infiniment bon, eut soin de préserver Jonas de la voracité du monstre qui l'avoit englouti, et Daniel de la férocité des lions qui l'environnoient, il aura été encore plus attentif à garantir sa sainte mère des atteintes de la corruption, et qu'elle ne subit la mort, que pour en triompher.

Oui, M. F., ce fut là le glorieux privilège qui fut accordé à Marie. Comme elle n'avoit point eu de part au péché, elle n'en éprouva point les suites funestes; elle ne subit point la sentence qui condamnoit tous les hommes à retourner en poussière; et pour me servir ici des expressions du prophète, Dieu ne souffrit

pas que celle qui avoit toujours été sainte, devint la proie de la corruption qui est le partage de l'homme pécheur. Elle sera le nôtre, M. F., et ce córps que nous conservons, que nous nourrisons, que nous ornons avec tant de soin; ce corps dont nous faisons maintenant notre idole, ne sera plus après notre mort, qu'un tas d'ossemens desséchés, qu'un amas de pourriture. Mais l'état affreux et humiliant où il sera réduit, ne durera pas toujours, et il ne dépend que de nous de participer un jour au triomphe éclatant que Marie a remporté sur la mort. La foi nous apprend que non seulement nous devons tous ressusciter à la fin des siècles; mais encore que si nous sommes justes, notre corps deviendra semblable à celui de Jesus ressuscité, et que notre résurrection sera aussi glorieuse que celle de sa sainte mère. Imitons donc ses vertus; et non seulement nous sortirons comme elle triomphans de l'obscurité du tombeau; mais encore nous irons comme elle, recevoir dans le ciel la récompense que nous aurons méritée.

Il faudroit maintenant, M. F., étaler à vos regards la pompe imposante avec laquelle Marie fut transportée dans le séjour glorieux, où elle devoit aller régner avec son divin fils. Il faudroit en me servant des images que nous fournit l'écriture, vous la représenter s'élevant de la terre comme l'aurore, répandant comme la lune, une douce clarté au milieu des airs, et brillant au plus haut des cieux, comme le soleil. Il faudroit vous montrer les esprits célestes s'empressant de voler à sa rencontre, se glorifiant de former son cortège, invitant les portes éternelles à s'ouvrir pour la recevoir, l'accompagnant en triomphe jusqu'au trône éclatant qui lui étoit préparé, et où élevée au dessus de toutes les puissances célestes, elle règne également sur les anges et sur les hommes. Mais où trouver des couleurs assez vives pour peindre l'éclat de sa gloire! Qui pourroit surtout exprimer les transports de joie et d'amour qu'éprouva cette tendre mère, lorsqu'elle se vit enfin réunie à celui qu'elle avoit eu le bonheur de porter dans ses chastes entrailles, et qui étoit

l'unique objet de ses désirs ? Ah ! il faudroit connoître toute la tendresse du cœur de Jesus et de Marie, pour pouvoir rendre leurs sentimens ; et nous en avons une trop foible idée, pour que je puisse vous en offrir une fidèle image. Bornons-nous donc à y applaudir, à les admirer, et ne pouvant comprendre toute l'étendue de la gloire de Marie, attachons-nous à examiner comment-elle l'a méritée, et ce que nous devons faire pour nous rendre dignes de la partager un jour avec elle.

On s'imagine souvent que cette gloire n'a été que le fruit de sa dignité, et que si Dieu l'a tant exaltée, ce n'est que parce qu'il l'avoit choisie pour être sa mère. Mais pour vous détromper de cette fausse idée, rappelez ici, M. F., ce que nous lisons dans l'évangile. Frappée de la puissance et de la sagesse admirables que J. C. montroit dans ses œuvres et dans ses paroles, une femme du peuple éleva la voix, et s'addressant à ce divin Sauveur, elle lui dit avec transport : *Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité !* Mais que lui répon-

dit le Sauveur du monde ? *Heureux*, lui dit-il, *heureux plutôt ceux qui écoutent et qui observent la parole de Dieu !* Ce n'est donc pas seulement parce qu'elle avoit été choisie pour donner la vie au Sauveur des hommes, que Marie fut glorifiée dans le ciel ; c'est surtout parce qu'elle avoit répondu à ce choix par la sainteté de sa vie ; c'est parce qu'attentive à étudier et à observer la loi de Dieu, elle en avoit toujours fait la règle de sa conduite ; c'est parce qu'évitant tout ce qui pouvoit déplaire à ce Dieu de sainteté, elle ne s'appliquoit qu'à ce qui pouvoit la rendre toujours plus agréable à ses yeux ; c'est parce qu'aussi exacte à faire le bien qu'à fuir le mal, elle faisoit toujours de nouveaux progrès dans les routes de la perfection, elle alloit toujours de vertu en vertu, et elle augmentoit sans cesse le trésor de ses mérites par ses bonnes actions ; c'est surtout parce que sachant que Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles ; que celui qui s'exalte sera humilié, et que celui qui s'humilie sera exalté, elle avoit fait de l'humilité la base

de sa sainteté ; elle s'étoit autant abaissée que le ciel l'avoit élevée, et elle s'étoit toujours dérobée aux regards et aux louanges des hommes, pour n'être connue que de Dieu, pour ne chercher sa gloire qu'en Dieu. Voilà, M. F., quelle fut la véritable cause de son exaltation ; voilà ce qui lui a mérité le haut rang qu'elle occupe et la gloire éclatante dont elle jouit dans le ciel. Ce seroit envain qu'elle auroit été la mère de Dieu, si elle n'avoit pas soutenu ce glorieux titre par ses vertus. Ce sont ses vertus que le Seigneur couronna plutôt que sa dignité ; et si par son rang, elle est dans le ciel au dessus de toutes les autres créatures, ce n'est que parce que sur la terre, elle s'étoit élevée au dessus d'elles par sa sainteté.

La gloire du ciel n'est donc pas le prix du rang, des titres et des dignités ; mais elle est la récompense des vertus. Quels que soient donc notre état et notre condition, nous pouvons tous parvenir au ciel ; mais pour y parvenir, il faut le mériter, et nous ne pouvons espérer de partager un jour la gloire de Marie, qu'autant que

nous pratiquerons les vertus dont elle nous a donné l'exemple. Prenons-là donc aujourd'hui pour notre modèle, et que la vue du glorieux terme où elle est parvenue, nous anime à marcher dans la route pénible qu'elle a suivie. Si comme J. C. le disoit, le disciple n'est point au dessus du maître, les sujets ne sont pas non plus au dessus de leur reine; et s'il a fallu que cette auguste reine du ciel et de la terre méritât par la sainteté de sa vie, la gloire éclatante dont Dieu l'a couronnée, nous ne pouvons pas espérer de partager sa récompense, si nous ne travaillons pas à devenir saints comme elle. Attachons-nous donc à marcher sur ses traces, et faisons de ses exemples la règle de notre conduite.

Mais en la choisissant pour notre modèle, prenons-la aussi pour notre protectrice. Elle eut toujours le pouvoir et le désir de faire ressentir à ceux qui imploroient son secours, les effets salutaires de sa protection; et c'est pour cela que lors même qu'elle étoit encore sur la terre, on s'adressoit à elle, et l'on employoit sa

médiation auprès de son divin fils. Mais si l'on croyoit qu'elle étoit alors assez puissante et assez charitable pour rendre efficaces les vœux qu'on lui offroit ; combien plus ne doit-elle pas l'être depuis qu'elle est dans le ciel ? Son crédit n'y est-il pas encore plus grand et sa charité plus ardente, qu'ils ne l'étoient sur la terre ; et pourrions-nous douter qu'étant notre mère, et nous regardant comme ses enfans, elle ne se plaise à les employer en notre faveur ? Non, M. F., Marie n'est point semblable à ces hommes orgueilleux et insensibles, qui lorsqu'ils sont parvenus à la gloire et à la fortune, oublient ceux qu'ils ont laissés dans l'obscurité ou dans l'indigence, et croiroient s'avilir, s'ils daignoient s'occuper à adoucir la rigueur de leur sort. L'éclat de sa gloire ne lui a pas fait perdre de vue notre misère : il n'a servi au contraire qu'à rendre toujours plus ardent le zèle qu'elle avoit pour notre bonheur et pour notre salut. Le glorieux titre de reine des cieux ne lui a pas fait oublier qu'elle est notre protectrice, qu'elle est notre mère ; et en ces

qualités, elle est toujours prête à prier pour nous, à intercèder pour nous et à nous faire éprouver les salutaires influences du crédit tout-puissant dont elle jouit auprès de Dieu, et de la tendresse maternelle qu'elle a pour nous. Adressons-nous donc à elle avec la plus vive confiance; et offrons-lui, surtout aujourd'hui, l'hommage de nos vœux et de nos prières. C'est le jour où ils montent sur leur trône, que les rois de la terre se plaisent à exercer leur libéralité envers leurs sujets; et c'est aussi le jour où elle a pris possession du rang glorieux qu'elle occupe dans le ciel, que Marie aime sans doute à donner à ses serviteurs des marques de sa protection. Réunissons-nous donc pour la réclamer, et disons-lui tous avec la plus vive confiance : C'est à votre puissante intercession, vierge sainte, que nous avons recours. Daignez nous en faire sentir les effets salutaires; et puisque c'est aujourd'hui que le héros invincible qui nous gouverne, crut devoir faire triompher la religion de ses ennemis, comme il a toujours triomphé des siens; puisque c'est

aujourd'hui, que pour rendre plus glorieux et plus remarquable le rétablissement de cette religion qui a toujours été regardée comme le plus ferme appui des trônes et le gage le plus certain de la félicité publique, il voulut qu'il se fit sous vos auspices et le jour même de votre triomphe, employez surtout en sa faveur, le crédit que vous avez auprès de votre divin fils : obtenez lui par vos vœux et par vos prières, tout ce qui peut mettre le comble à sa gloire, tout ce qui peut augmenter son bonheur, tout ce qui peut surtout assurer son salut; et faites que le ciel répande sur lui autant de bénédictions, que le peuple lui en donna, lorsqu'il rouvrit nos temples et releva nos autels. Daignez aussi jeter sur nous un regard de miséricorde. Souvenez-vous que vous êtes notre mère; et que ce nom si doux, vous engage à demander pour nous les secours qui nous sont nécessaires pour nous montrer toujours dignes d'être vos enfans, et pour mériter, en imitant les exemples que vous nous avez donnés, de partager la gloire dont vous jouissez.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DU SAINT PATRON DE LA PAROISSE.

LA fête que nous célébrons aujourd'hui est celle qui paroît le plus vous intéresser, que vous attendez avec le plus d'empressement et que vous voyez arriver avec le plus de joie. Elle est en effet bien propre à nous inspirer un vif intérêt et à nous causer une sainte alégresse, puisqu'elle nous offre des secours et des moyens de salut qui pourroient nous être extrêmement avantageux. Mais pour en retirer les avantages qu'elle pourroit nous procurer, il faudroit que nous l'envisageassions avec un œil chrétien, et qu'en la célébrant, nous entrassions dans les vues que l'église s'est proposées en l'établissant. Or quelles sont ces vues, et qu'a-t-elle prétendu en nous ordonnant d'honorer par une fête solennelle, le saint patron qu'elle nous a donné? Elle a voulu que nous re-

gardassions ce saint patron comme notre protecteur et comme notre modèle : elle a voulu que la célébration de sa fête répondît à ces deux qualités. Elle a voulu par conséquent que le jour où on la solemnise, fut surtout employé à l'invoquer et à l'imiter ; et si notre conduite étoit conforme aux intentions de l'église, cette fête deviendroit pour nous une source de grâces et un moyen de salut. C'est là ce que je vous ferai voir d'abord dans cette instruction ; mais après vous avoir appris combien la fête de notre saint patron pourroit nous être utile et contribuer à notre salut, je serai forcé de vous montrer que la manière dont on a coutume de la célébrer, nous la rend entièrement inutile, et la fera même servir à notre perte. Fasse le ciel qu'en apprenant à connoître les abus qui s'y sont glissés, vous vous déterminiez enfin à les réformer.

Que faudroit-il faire pour célébrer chrétiennement la fête du saint patron que nous honorons ? Il faudroit l'invoquer et réclamer sa protection : il faudroit l'imiter et suivre ses exemples.

Je dis d'abord qu'il faudroit l'invoquer et réclamer sa protection : car c'est là la première fin que l'église s'est proposée en nous le donnant pour patron. Comme elle sait que nous sommes sujets à mille foiblesses et exposés à mille dangers, elle a voulu nous procurer un appui et un défenseur qui par sa puissante intercession auprès de Dieu, nous obtînt les secours et les graces qui nous sont nécessaires, soit pour nous soutenir dans les routes de la vertu, soit pour ne pas nous égarer dans celles du vice; et c'est là en effet ce que nous trouverions dans notre saint patron, si nous avions soin de lui offrir nos vœux et de lui adresser nos prières. Car pourquoi ne nous procureroit-il pas ces grâces et ces secours ? Seroit-ce parce qu'il ne le pourroit pas ? Mais la foi ne nous apprend-elle pas qu'en qualité d'amis de Dieu, les saints ont auprès de lui un crédit qui les met en état d'obtenir tout ce qu'ils lui demandent ? Seroit-ce parce qu'il ne le voudroit pas ? Mais ne savons-nous pas qu'en vertu de l'union étroite qui règne entre l'église triomphante

et l'église militante, les saints nous regardent comme leurs frères, comme les membres du corps dont ils font eux-mêmes partie; et pourroient-ils avoir de nous cette idée, sans prendre un vif intérêt à notre sort, et sans se sentir portés à nous faire éprouver les salutaires effets de leur protection ?

Vous n'ignorez pas, M. F., que lorsque ces saints étoient sur la terre, ils se faisoient un devoir de donner aux autres hommes des marques continuelles de leur charité : vous savez qu'ils se plaisoient à les aider, à les secourir, et qu'ils sembloient faire consister leur bonheur à adoucir les maux des malheureux. Mais s'ils étoient si charitables dans ce lieu d'exil, où nous ne trouvons souvent dans notre prochain, que des défauts et des procédés propres à refroidir ou à aigrir notre cœur; combien plus ne doivent-ils pas l'être dans la céleste patrie, cet heureux séjour où il n'y a qu'amour et que charité ? Se pourroit-il qu'ils vissent les maux de leurs frères, sans y compatir; qu'ils entendissent leurs soupirs, sans en être attendris!

Se pourroit-il qu'au lieu de s'empresser de les secourir, ils se montrassent insensibles à leurs prières, lorsque prosternés au pied des autels, ils les supplient humblement de leur tendre une main secourable ? Non, M. F., ce seroit ne pas connoître les heureux habitans du ciel, que de supposer en eux des sentimens si conttaires à l'ardente charité dont ils sont embrasés; et je ne crains pas de dire qu'après le bonheur qu'ils ont de voir Dieu et de le posséder, il n'en est point de plus grand pour eux, que de pouvoir faire du bien aux hommes par le crédit qu'ils ont auprès de Dieu.

Mais si ce sont là les dispositions de tous les saints, on ne peut douter que ce ne soient particulièrement celles du saint que nous honorons ; et pourquoi ? C'est qu'en qualité de patron de cette paroisse, il doit spécialement veiller sur elle et la protéger. C'est qu'en vertu des liens particuliers qui l'attachent à nous, il doit nous regarder comme autant de cliens qui lui ont donné leur confiance, et dont il est spécialement chargé de défendre les inté-

rêts. Oui, M. F., c'est là l'idée que nous devons avoir des sentimens de ce saint protecteur; et d'après cette idée, est-il rien que nous ne puissions attendre de sa protection? Non, M. F., quoique nous puissions demander à Dieu par son intercession, nous avons droit d'espérer qu'il nous l'accordera; et si nous sommes attentifs à implorer son secours, les tendres sentimens qu'il a pour nous, ne pourront manquer de l'engager à nous secourir.

Je dis si nous sommes attentifs à réclamer son secours: car comment voulez-vous qu'il vous donne des marques de sa bonté, tandis que vous ne lui en donnez aucune de votre confiance? Comment voulez-vous qu'il exauce vos prières, tandis que vous ne daignez seulement pas le prier? Quand on a dans le monde un protecteur sur qui l'on croit pouvoir fonder l'espérance d'adoucir ses maux et d'améliorer son sort, on ne craint jamais de recourir trop souvent à lui, on lui fait tous les jours de nouvelles instances; et on ne cesse de solliciter ses bienfaits, que lorsqu'on a été enfin assez heureux pour les

obtenir. Or voilà, M. F., l'image naturelle de la conduite que nous devrions tenir envers le saint patron que nous avons dans le ciel. Voilà ce que nous devons faire surtout aujourd'hui, où la fête que nous célébrons en son honneur, doit l'engager à écouter nos prières plus favorablement que dans tout autre temps. Employons donc principalement ce saint jour à les lui offrir, supplions-le humblement de jeter sur nous un regard de compassion, et d'attirer sur nous par sa puissante médiation, les secours temporels dont nous avons besoin pour adoucir l'amertume de nos maux, et les grâces spirituelles qui nous sont nécessaires pour triompher des ennemis de notre salut. Ce saint protecteur que nous avons dans le ciel, ne sera pas plus insensible à nos vœux que ceux que nous avons sur la terre : il se plaira encore plus qu'eux à nous faire sentir les salutaires influences de sa protection ; et si nous avons soin de la réclamer comme nous le devons, elle deviendra pour nous une source abondante de grâces et de bienfaits.

Mais pour bien célébrer la fète de ce saint patron, il ne suffit pas de réclamer sa protection et de l'invoquer, il faut encore suivre ses exemples et l'imiter : car c'est là, M. F., la seconde vue que l'église s'est proposée en nous le donnant pour patron. Elle a voulu qu'en l'invoquant comme notre protecteur, nous le prissions pour notre modèle : elle a voulu qu'en nous rappelant les principaux traits de sa vie, nous apprissions à corriger les défauts de la nôtre : elle a voulu qu'en comparant les grands exemples de vertu qu'il nous a donnés, avec les excès et les désordres auxquels nous nous sommes livrés, nous apprissions à rougir de notre conduite, et nous commençassions à nous former sur la sienne : elle a voulu qu'en considérant l'opposition qu'il y a entre la route qu'il a suivie, et celle que nous suivons nous-mêmes, nous puissions voir clairement que nous nous égarons, que nous nous perdons, puisque ce n'est qu'en marchant sur les traces de ce saint, que nous pouvons arriver à l'heureux terme où il est parvenu : elle a voulu enfin qu'à la vue du

contraste frappant qu'il y a entre sa sainteté et notre malice, nous nous dissions intérieurement à nous-mêmes :. qu'ai-je fait, et quelle a été la vie que j'ai menée jusqu'à présent ? J'aurais dû ne m'appliquer qu'à suivre les traces du saint patron que l'église m'a donné pour modèle et je n'ai fait jusqu'ici que m'en éloigner. J'aurois dû me faire un devoir d'imiter ses exemples; et je n'ai cessé de les contredire par mes actions. Quelle différence en effet entre sa conduite et la mienne ! Il s'est distingué par la pratique de toutes les vertus ; et moi, je me suis abandonné à tous les vices. Il n'a aimé que Dieu ; et moi je n'ai aimé que le monde et les créatures. Il n'a soupiré qu'après les biens du ciel ; et moi, je n'ai désiré et cherché que ceux de la terre. Il a toujours vécu en saint ; et moi, je n'ai cessé de vivre en pécheur. Je suis cependant appelé à la sainteté comme lui, et je n'ai pas moins de raisons pour y tendre que lui. J'ai les mêmes devoirs à remplir, la même loi à observer, le même Dieu à servir, le mêmes châtimens à craindre, la même récompense à espérer. Mais

puis-je me promettre d'obtenir un jour comme lui, cette récompense, si je ne travaille pas à la mériter? Ne dois-je pas plutôt m'attendre à n'avoir en partage que les terribles supplices qui sont réservés aux pécheurs ?

Telles sont les réflexions qui se présenteroient naturellement à notre esprit, si nous comparions notre vie à celle du saint patron que nous honorons ; et pourrions-nous les faire, sans nous déterminer à vivre désormais plus chrétiennement et plus saintement ? Non, M. F., pour peu qu'il nous reste de foi, nous ne pourrions voir l'opposition monstrueuse qu'il y a entre le déréglement de notre conduite et la sainteté de la sienne, sans nous sentir portés à devenir saints comme lui ; et si nous profitons si peu des exemples qu'il nous a donnés ; si la célébration de sa fête nous laisse tous nos défauts, et ne produit en nous aucun changement, ce n'est que parce que nous la rendons inutile et même nuisible pour notre salut, par la manière dont nous la célébrons : car prenez garde, M. F.

et ne perdez rien des détails instructifs où je vais entrer.

Pour que cette fête nous procurât les précieux avantages que nous pourrions en retirer pour le salut de notre ame, il faudroit 1.° qu'on s'appliquât à la sanctifier. Il faudroit 2.° qu'on évitât de la profaner. Mais qui est-ce qui a soin de la célébrer de cette manière? On ne pourroit la sanctifier que par la prière, que par l'assistance aux offices divins, que par la lecture des livres de piété; et le jour où on la célèbre, est ordinairement celui où l'on prie le moins, où on fréquente le moins nos églises, et où l'on s'applique le moins aux exercices de religion. On ne le regarde que comme un jour de dissipation, que comme un jour de réjouissance et d'amusement. A peine prend-on quelques momens pour assister au saint sacrifice de la messe; et comment encore y assiste-t-on? On y est présent de corps; mais l'esprit et le cœur en sont bien éloignés; et tandis qu'on ne devroit s'y occuper, qu'à donner à Dieu des marques de sa piété, les uns ne cherchent qu'à y étaler leur va-

nité, et les autres qu'à y satisfaire leur curiosité. Les dispositions qu'on apporte aux autres exercices de religion, ne sont ni plus saintes, ni plus chrétiennes ; et si par coutume ou par bienséance, on assiste à la procession solennelle qu'on a l'usage de faire en l'honneur du saint dont on célèbre la fête, ce n'est point pour lui rendre hommage ; c'est pour se donner soi-même en spectacle ; ce n'est point pour chanter ses louanges, c'est pour s'en attirer à soi-même ; ce n'est point pour édifier le prochain par sa modestie et sa piété, c'est pour se faire remarquer par l'éclat de son luxe et l'artifice de sa parure. Pourroit-on après cela, se flatter de retirer quelque avantage de ces saints exercices ; et avez-vous droit d'espérer, que votre saint patron s'intéresse pour vous, et vous fasse ressentir les effets de sa protection, tandis que vous ne pensez pas à lui, et que vous ne lui donnez aucune marque de votre dévotion ? Ah ! détrompez-vous, M. F., pour mériter d'en être protégé, il faut être attentif à l'honorer ; et comme vous ne songez seulement pas à lui payer le juste tribut d'honneur que vous lui de-

vez ; comme vous ne faites rien pour lui ; vous ne devez aussi rien attendre de lui ; et par conséquent la célébration de la fête ne peut qu'être inutile pour votre salut.

Heureux encore, si tout le préjudice que vous vous causez en la célébrant mal, se bornoit à vous priver des avantages spirituels que vous pourriez en retirer ! Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que non-seulement vous la rendez inutile pour votre salut, en négligeant de la sanctifier, mais encore que vous la faites servir à votre perte en la profanant.

N'est-ce pas en effet la profaner, que de la passer presqu'entièrement dans des festins, dans des parties de plaisirs, dans des jeux, dans des bals et dans d'autres amusemens qui, quand même ils ne seroient pas toujours criminels comme on le prétend, sont du moins toujours dangereux, et mènent souvent au crime ? Les choses saintes ne doivent servir que pour les choses saintes. Or il n'y a rien de plus saint que les fêtes, et c'est pour cela que l'église nous oblige de les sanctifier par la pratique des exercices de religion. Lors

donc

donc qu'au lieu de les consacrer au recueillement, à la prière et aux bonnes œuvres, nous ne les célébrons qu'en nous livrant à la dissipation, aux amusemens, et à l'intempérance; lorsqu'au lieu de nous appliquer à imiter les vertus du saint patron que nous honorons, nous n'employons le jour de sa fête, qu'à des divertissemens dangereux et même souvent criminels, ne nous rendons-nous pas aussi coupables, que si nous profanions les choses saintes; et ne sommes-nous pas encore plus condamnables que les payens, à qui l'on reprochoit de ne célébrer les fêtes de leurs dieux, que par le crime et par la licence? Les payens, il est vrai, s'abandonnoient alors à tous les excès du libertinage et de la débauche; mais les fausses divinités qu'ils adoroient, leur en donnoient l'exemple, et il est naturel d'imiter ce que l'on adore. Mais vous, M. F., vous ne pouvez pas avoir le même prétexte et la même excuse. Le saint que vous honorez, ne nous a donné que des exemples de vertu; et vous, vous ne passez le jour même où vous célébrez ses vertus, que dans des

plaisirs qui ne sont propres qu'à vous entraîner dans le vice : il s'est éloigné de toutes les occasions du péché ; et vous, vous vous y exposez : il fut continuellement occupé à devenir toujours plus saint, et vous, vous ne faites jamais aucun effort pour cesser d'être pécheur. Y a-t-il donc quelque ressemblance entre sa conduite et la vôtre ? Ne sont-elles pas au contraire entièrement opposées ; et au lieu de nous faire un devoir de suivre ses exemples, ne semblez-vous pas affecter de les contredire par la vie déréglée que vous menez ?

Ce n'est pourtant qu'autant que vous les suivrez, qu'ils pourront vous devenir salutaires ; et si vous n'en faites pas maintenant la règle de votre conduite, ils deviendront un jour le motif de votre condamnation. Dieu opposera la vie de votre saint patron à la vôtre, et en vous mettant ses vertus sous les yeux, voilà, vous dira-t-il, le modèle que je vous avois donné. Il vous avoit tracé par ses exemples la route que vous deviez suivre. Mais l'avez-vous suivie ? Vous n'avez cessé au contraire de vous en écarter, et tandis que ce saint alloit continuellement de vertus en

vertus, vous alliez sans cesse de désordre en désordre, d'égarement en égarement. Vous n'étiez cependant pas moins obligé que lui de travailler à vous sanctifier. Vous n'aviez ni moins de motifs, ni moins de secours pour devenir saints; et si vous ne l'êtes pas devenu, ce n'est que parce que au lieu d'imiter son courage, vous vous êtes laissé vaincre par votre lâcheté. Ne vous attendez donc pas à partager sa récompense; mais puisque vous avez mieux aimé suivre l'exemple des pécheurs que celui des saints, au lieu de la couronne immortelle qui est réservée aux saints, vous n'aurez en partage que les châtimens éternels qui sont destinés à punir les pécheurs. Tel est, M. F., le langage que vous adressera le souverain juge, si vous refusez de marcher sur les traces du saint patron que l'église vous a donné pour modèle. Ne vous bornez donc pas à l'honorer et à l'invoquer, mais appliquez-vous surtout à l'imiter; puisque ce n'est qu'en imitant la sainteté de sa vie sur la terre, que vous pourrez mériter de partager le bonheur et la gloire dont il jouit dans le ciel.

INSTRUCTION

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Après les fêtes qui ont été établies en l'honneur de J. C. et de sa sainte mère, il n'en est aucune qui soit aussi propre à nous intéresser et à ranimer notre piété que celle que nous célébrons en ce jour. Toutes les autres n'ont été instituées que pour honorer chaque saint en particulier; au lieu que celle-ci est destinée à rendre un culte éclatant et solennel à tous les saints ensemble. Dans toutes les autres, l'église ne propose à notre imitation que les vertus de quelque apôtre, de quelque martyr, de quelque confesseur, ou de quelque vierge; au lieu que dans celle-ci, elle nous offre pour modèle les exemples de tous les apôtres, de tous les martyrs, de tous les confesseurs et de toutes les vierges. Toutes les autres enfin prouvent seulement qu'il y a eu des saints dans certaines conditions et dans certains états;

mais celle-ci nous montre qu'il y en a eu dans toutes les conditions et dans tous les états. Voilà, M. F., ce qui distingue cette fête de toutes les autres : voilà ce qui a engagé l'église à l'instituer et à la célébrer avec tant de pompe. Comme le nombre des saints est trop grand, pour qu'elle puisse rendre à chacun d'eux des honneurs particuliers, elle a voulu, pour leur payer à tous le juste tribut de vénération qui leur est dû, établir une solennité qui fut destinée à les honorer tous à la fois. Elle a voulu en multipliant le nombre des intercesseurs que nous invoquons, augmenter le nombre des grâces que nous avons droit d'attendre de leur intercession. Elle a voulu surtout, en nous mettant sous les yeux des saints de tout caractère, de tout âge, de tout sexe, de toute profession, nous faire sentir que, qui que nous soyons, et dans quelque état que nous nous trouvions, nous pouvons tous parvenir comme eux, à la sainteté; et c'est-là aussi ce que je me propose de vous montrer dans cette instruction, parce que c'est là ce qu'il y a de plus propre à nous consoler, à nous

instruire et à nous animer. Car prenez garde, M. F. : ce qui nous empêche d'aspirer à cette sainteté à laquelle nous sommes tous appelés, c'est que nous nous imaginons que nous ne pouvons pas être saints ; c'est que nous ne savons pas ce que nous devons faire pour être saints ; c'est enfin que nous ne sentons pas assez combien nous sommes intéressés à devenir saints. Or les exemples que l'église nous met aujourd'hui sous les yeux, nous apprennent que nous pouvons tous être saints : ils nous enseignent les moyens que nous devons prendre pour être saints : ils nous montrent enfin qu'il n'y a rien de plus avantageux pour nous que d'être saints. Faut-il rien de plus pour nous engager à faire tous nos efforts pour le devenir ?

Pour peu que l'on ait de foi, l'on ne peut considérer les vertus et la conduite des saints, sans envier leur sort, et sans désirer intérieurement de leur ressembler. Mais s'agit-il d'en venir à la pratique et de travailler à devenir saint comme eux ? On s'effraie, on se décourage et l'on se persuade que quand même on le voudroit,

on ne pourroit jamais atteindre au degré de sainteté où ils sont parvenus. Mais y a-t-il rien de plus propre à vous détromper de cette fausse idée, que l'exemple des saints ? Qu'est-ce en effet qui pourroit vous empêcher de vous sanctifier ? Ce ne pourroit être que ce qui est en vous, ou ce qui est hors de vous, c'est-à-dire, votre foiblesse et vos passions, votre état et votre condition. Or si vous considérez l'exemples des saints, vous verrez que cet exemple confond le prétexte que vous tirez, soit du côté de votre foiblesse et de vos passions, soit du côté de votre état et de votre condition, et que par conséquent, vous pouvez tous devenir saints, si vous le voulez.

Cet exemple confond d'abord le prétexte que vous tirez du côté de votre foiblesse et de vos passions. Qu'étoient-ils en effet ces saints dont les vertus vous paroissent être si au-dessus de votre portée, et que vous désespérez de pouvoir imiter malgré tous vos efforts ? Etoient-ce des hommes impeccables, des hommes naturellement parfaits, des hommes exempts

de toute passion et de toute foiblesse ? Non, M. F. : ces saints que vous vous représentez comme des êtres privilégiés et pétris, pour ainsi dire, d'un autre limon que nous, n'étoient, en entrant dans la carrière de la sainteté, que des hommes foibles et fragiles commes nous, que des hommes sujets aux mêmes défauts et aux mêmes passions que nous. Ils avoient le même penchant pour le mal, la même répugnance pour le bien, le même goût et la même inclination pour tout ce qui peut flatter la nature corrompue : ils étoient portés comme nous, à aimer le monde et toutes les douceurs que l'on peut y goûter. Les plaisirs et la vanité avoient autant d'attrait pour eux que pour nous. Comme nous, ils avoient des assauts continuels à essuyer du côté d'eux-mêmes : la chair combattoit en eux contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Il y en a même plusieurs qui se sont laissé vaincre dans ces combats ; il y en a plusieurs qui succombant à leur foiblesse, et se laissant entraîner par leurs passions, ont commencé, comme les Magdelaine et les Augustin,

par donner dans les plus grands écarts, et ne sont devenus de grands saints, qu'après avoir été de grands pécheurs.

Or, si malgré leur foiblesse, leurs passions et leurs égaremens, ils ont pu se sanctifier ; pourquoi ne le pourriez-vous pas vous-même ? Seroit-ce parce que vous n'auriez pas les mêmes secours du côté de Dieu ? Mais ce Dieu qui est la sagesse et la bonté même, ne commande rien d'impossible, et dès qu'il vous ordonne, comme il le fait dans l'écriture, de travailler à devenir saints, c'est une preuve évidente qu'il est disposé à vous accorder toutes les grâces nécessaires pour parvenir à la sainteté. Eh ! ne vous les accorde-t-il pas en effet ? Car sans parler ici de ces mouvemens intérieurs, de ces pensées salutaires et de ces saints désirs qu'il excite sans cesse dans votre esprit et dans votre cœur, soit pour vous éloigner du mal, soit pour vous porter au bien, soit pour vous détacher du monde et pour vous attirer à lui ; n'avez-vous pas en votre pouvoir les mêmes moyens de sanctification qu'avoient les saints ? Ne pouvez-vous pas comme

eux, vous purifier de vos fautes au tribunal de la pénitence, et vous nourrir du pain des anges à la table sainte? Ne pouvez-vous pas vaquer à la prière, entendre la parole de Dieu, méditer sa sainte loi et profiter de tous les autres secours extérieurs que la religion nous offre pour nous aider à nous sanctifier? Ah! convenez-en de bonne foi, M. F., ce ne sont pas les moyens qui vous manquent, c'est le courage, c'est la bonne volonté; et si vous n'êtes pas semblables aux saints, ce n'est pas que vous ne puissiez l'être, c'est uniquement parce qu'ennemis de toute contrainte, et ne cherchant qu'à satisfaire le goût que vous avez pour le monde et pour les plaisirs, vous ne voulez faire aucun des efforts et des sacrifices que les saints ont faits pour s'élever à la sainteté: car, de nous dire, comme vous le faites souvent, qu'étant obligés de vivre dans le monde, votre état et votre condition ne vous permettent pas d'y tendre et d'y arriver, ne seroit-ce pas un prétexte dont l'exemple des saints démontre encore la fausseté?

Quel étoit en effet l'état de ces saints

dont vous désespérez de pouvoir imiter la conduite ? Etoient-ils tous des solitaires et des anachorètes ? Avoient-ils tous brisé les liens qui les attachoient au monde pour aller s'ensevelir dans les ombres du cloître et de la retraite ? S'étoient-ils tous consacrés par état au ministère des autels, ou au service des pauvres ; et n'y en a-t-il aucun qui ait passé sa vie dans la situation où vous vous trouvez ? Dans l'épître que nous lisons aujourd'hui à la messe, nous voyons que des douze tribus qui composoient le peuple de Dieu, il n'y en eut aucune où il ne se trouvât des milliers d'individus sur lesquels l'ange du Seigneur imprima le signe qui devoit distinguer ceux qui seroient sauvés. Or, il en est de même des différens états où se trouve engagée la multitude innombrable de chrétiens qui forment maintenant le véritable peuple de Dieu. Il n'y a aucun de ces états, où il n'y ait eu des élus, et qui n'ait donné un grand nombre de saints à l'église. Il y en a eu parmi les petits, comme parmi les grands ; parmi les riches, comme parmi les pauvres ; parmi les gens du monde,

comme parmi les gens d'église. Il y en a eu dans le sexe le plus foible, comme dans le plus fort; dans l'âge le plus tendre, comme dans l'âge le plus avancé; dans l'état du mariage, comme dans le célibat. Chaque terre a porté des fruits de salut; chaque condition a produit des modèles de sainteté; et en nous en offrant dans le siècle comme dans la solitude; dans les professions les plus dangereuses, comme dans les plus favorables au salut, la providence a voulu nous montrer, que quelle que pût être la nôtre, nous pouvons tous devenir saints, et que les divers états qui partagent la société, sont comme autant de routes qui, toutes différentes qu'elles sont les unes des autres, peuvent cependant toutes nous conduire au ciel. Ne vous découragez donc pas, vous qui peut-être, jusques ici, avez regardé le vôtre comme un obstacle qui vous empêchoit d'y parvenir; et en considérant aujourd'hui la conduite de ceux qui se sont sanctifiés dans la condition où Dieu vous a placés, apprenez comment vous devez vous y sanctifier vous-mêmes : car, c'est là la secon-

de leçon que nous fait l'exemple des saints et après nous avoir montré que nous pouvons tous être saints, il nous apprend encore ce que nous devons faire pour le devenir.

On croit souvent, surtout parmi le peuple, que pour arriver à la sainteté, il faut se distinguer par des dons extraordinaires, ou se signaler par des actions éclatantes. Mais, non, M. F. : pour être saint, il n'est nécessaire ni de prédire l'avenir comme les prophètes, ni d'opérer des prodiges comme les thaumaturges; ni d'aller prêcher l'évangile aux nations infidèles comles apôtres, ni de verser son sang pour la foi comme les martyrs. Il suffit d'observer parfaitement la loi de Dieu et de remplir exactement les devoirs de son état. Il y a un grand nombre de saints qui ne sont parvenus à la sainteté, qu'en suivant cette route. Marie elle-même n'en a pas suivi d'autre : elle ne s'est fait remarquer par aucun don extraordinaire; et nous ne lisons pas dans l'écriture qu'elle ait fait un seul miracle. Elle n'en est pourtant pas moins regardée comme la plus sainte de

toutes les créatures. Ce ne sont donc point les miracles et les dons particuliers qui font les saints et les plus grands saints ; ce sont les vertus. Il n'est donc pas nécessaire pour s'élever au plus haut degré de sainteté, d'être prophète, thaumaturge ou contemplatif ; il suffit d'être humble, chaste, doux, patient, pieux, attentif à fuir les dangers du monde, exact à remplir les devoirs de sa condition, ennemi de tout ce qui est mal, zélé pour tout ce qui est bien, plein de charité pour le prochain et embrasé d'amour pour Dieu. C'est ce que vous reconnoissez vous-mêmes, M. F., et vous en êtes si bien convaincus, que lorsque vous voyez parmi vous quelque chrétien qui se distingue par la pratique de toutes les vertus, vous êtes les premiers à lui donner le titre de saint. Appliquez-vous donc à être parfaitement vertueux, et vous le serez vous-mêmes : car c'est la vertu qui, comme je l'ai déjà dit, fait le fond et l'essence de la sainteté : les dons extraordinaires n'en sont que l'ornement et l'accessoire.

Il en est de même des actions d'éclat ;

et elles ne sont pas plus nécessaires pour s'élever à la sainteté que le don de prophétie, des langues ou des miracles. Tous les saints n'ont pas paru sur de grands théâtres : tous n'ont pas fait des actions éclatantes : tous n'ont pas été des hommes puissans en œuvres et en paroles. Tous ne se sont pas fait admirer par l'étendue de leur science et de leurs lumières. Il y en a eu plusieurs qui dépourvus de toutes les connoissances qu'on acquiert par l'étude, ne possédoient d'autre science que celle que la religion nous apprend à tous dès notre plus tendre enfance, et qui consiste à savoir servir et aimer Dieu. Il y en a eu plusieurs qui inconnus au monde, ne sont jamais sortis des ténèbres d'un état obscur, et n'ont jamais mené qu'une vie commune. Mais en restant dans cet état obscur, ils s'appliquoient sans cesse à en remplir les devoirs ; mais en menant cette vie commune, ils étoient continuellement attentifs à en relever les occupations ordinaires, par des intentions pures et par des motifs surnaturels. Ils rapportoient tout à Dieu, ils faisoient tout pour

Dieu ; et comme Dieu considère moins nos actions que les sentimens de piété et de religion dont nous les animons, en paroisant faire peu, ils faisoient beaucoup, et ils acquéroient plus de mérite à ses yeux, que ceux qui faisoient les actions les plus éclatantes, mais qui n'agissoient que par des motifs humains.

Ne croyez donc pas que pour parvenir à la sainteté, il soit nécessaire de sortir des bornes de votre état. Non, dit le prophète, cette sainteté où Dieu vous appelle, n'est ni loin de vous, ni au dessus de vous. Pour la trouver, vous n'avez besoin ni de vous élever au plus haut des cieux, ni de vous transporter au de-là des mers. Mais elle est près de vous et dans l'accomplissement des devoirs de la condition où sa providence vous a placés. Vouloir la chercher ailleurs, ce seroit vouloir s'égarer, parce que ce seroit s'écarter de la volonté de Dieu, qui, selon l'oracle de l'apôtre saint Paul, veut surtout que nous secondions les sages vues de sa providence, en remplissant fidèlement les obligations attachées à notre état. Ne croyez

donc pas encore une fois, que parce que vous êtes dans une situation, qui, en vous assujettissant à des occupations et à des travaux continuels, ne vous permet pas de vous livrer, comme vous le voudriez, à l'exercice de la prière et à la pratique des bonnes œuvres, il vous soit impossible de devenir saints; mais quels que soient ces travaux et ces occupations, ayez soin de les sanctifier par la pureté de vos intentions; mais quoi que vous puissiez être obligés de faire dans votre état, faites-le parce que Dieu le veut, faites-le comme Dieu le veut, ne cherchez en le faisant, qu'à obéir et qu'à plaire à Dieu; et cette application continuelle à remplir vos devoirs avec une intention pure, avec une ferveur soutenue et avec une patience inaltérable, suffira pour vous rendre saints.

Ce n'est qu'ainsi que le sont devenus un grand nombre de ceux que nous honorons. Bornant tous ses soins à remplir exactement tous les devoirs que lui imposoit le titre de mère de famille, sainte Monique ne s'occupa qu'à faire régner l'ordre, l'économie, l'union, la concorde

et surtout l'amour et la crainte de Dieu dans la maison qu'elle gouvernoit. Convaincus d'après l'oracle de Jésus-Christ, que ce n'est point à ceux qui lui auront dit : Seigneur, Seigneur; mais à ceux qui auront accompli la volonté de son père céleste, qu'est réservé le royaume des cieux, saint Isidore employoit tout son temps à cultiver le champ qu'on lui avoit confié; sainte Geneviève donnoit tous ses soins à la garde du troupeau dont on l'avoit chargée. Dans une pareille vie, il n'y a rien, comme vous le voyez, que d'ordinaire, que de simple, que de commun; c'est cependant en la menant, que les saints dont je viens de parler, et un grand nombre d'autres, se sont sanctifiés et ont mérité d'être placés sur nos autels. Ne vous découragez donc pas, vous qui nécessités à vivre dans l'état où ils se trouvoient, ne pouvez faire pour Dieu, que ce qu'ils faisoient; mais apprenez par leur exemple à le faire exactement, constamment et chrétiennement; et en suivant la route qu'ils ont suivie, vous parviendrez au terme où ils sont arrivés, et en de-

venant saints, vous éprouverez comme eux, qu'il n'y a rien de plus avantageux pour l'homme, que la sainteté.

Quelle gloire en effet, et quel bonheur ne leur a-t-elle pas procuré, soit pendant leur vie, soit après leur mort? Elevés à l'école de J. C., qui nous dit à tous : Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur, ils avoient fait de l'humilité, le fondement et la base de leur sainteté ; ils fuyoient les honneurs autant que les autres hommes ont coutume de les rechercher, et ils n'aimoient qu'à être inconnus et comptés pour rien. Mais l'éclat et l'héroïsme de leurs vertus les faisoient connoître et admirer malgré eux, et la gloire qu'ils fuyoient, les accompagnoit partout où ils se montroient. On ne pouvoit les voir, sans leur donner des marques de la plus profonde vénération, et l'on a même vu des princes et des potentats s'abaisser devant des hommes qui n'étoient recommandables que par leur sainteté.

Mais c'est surtout après leur mort, que selon l'oracle du prophète, les saints ont

été couronnés d'honneur. La gloire des héros et des grands du monde finit avec leur vie, et l'on ne conserve pas même le souvenir de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ont fait. Mais il n'en est pas ainsi de ceux qui se sont distingués par leur sainteté. Plus ils se sont humiliés pendant leur vie, plus le Seigneur se plait à les glorifier après leur trépas, et leur gloire ne paroît jamais avec plus d'éclat, que lorsqu'ils ont cessé d'exister. C'est alors que l'on célèbre leurs fêtes, que l'on chante leurs louanges, qu'on leur offre de l'encens, qu'on leur adresse des prières, qu'on réclame le crédit qu'ils ont auprès de Dieu; et les honneurs éclatans que nous leur rendons aujourd'hui, doivent suffire pour vous faire sentir que rien n'égale la gloire que la sainteté leur a procurée, si ce n'est le bonheur dont elle les a fait jouir.

En les voyant se priver habituellement de tous les plaisirs du monde, et s'assujettir aux lois austères de la religion, on seroit tenté de croire qu'ils menoient la vie la plus triste et la plus pénible. Mais

quoiqu'aux yeux de ceux qui ne font consister le bonheur de l'homme que dans ce qui flatte les sens, ils ne parussent pas heureux, ils l'étoient pourtant réellement. Et comment ne l'auroient-ils pas été ? Ce sont les craintes et les désirs qu'excitent en nous les passions ; ce sont surtout les remords que nous causent les égaremens auxquels nous nous livrons, qui sont la source ordinaire de toutes les inquiétudes, de toutes les peines, de tous les maux que nous éprouvons. Mais comme les saints étoient attentifs à réprimer leurs passions et à éviter les désordres où elles auroient pu les entraîner, ils n'étoient point exposés à en ressentir les suites funestes, et au lieu du ver rongeur qui déchire le cœur des pécheurs, ils avoient en partage la paix de l'ame, le calme de l'esprit, la tranquillité de la conscience ; et c'est là, M. F., c'est là ce qui seul peut ici-bas nous rendre véritablement heureux. aussi tandis qu'on ne rencontre souvent que des mécontens parmi les mondains, on ne trouve jamais parmi les saints que des cœurs satisfaits. Tandis que les premiers

éclatent en plaintes et en murmures jusques dans le sein des plaisirs, les seconds tressaillent d'alégresse au milieu des tribulations ; et il n'y en a pas un seul qui voulût échanger son sort contre celui des gens du monde qui paroissent les plus heureux. N'est-ce pas une preuve évidente que la sainteté est pour eux la source du vrai bonheur ? Détrompez-vous donc, vous qui avez cru que vous ne pourriez jamais supporter les rigueurs apparentes que vous offre la vie des saints, et apprenez par leur exemple, que le plus sûr moyen de vivre heureusement, c'est de vivre saintement.

Mais quand même les saints auroient été malheureux sur la terre, et que vous seriez obligés de l'être comme eux, la seule vue de la récompense dont ils jouissent dans le ciel, ne devroit-elle pas suffire pour vous faire surmonter toutes les difficultés que vous pourriez avoir à vaincre, pour arriver à la sainteté ? Quoi de plus magnifique que cette récompense, et de combien ne l'emporte-t-elle pas sur les peines et sur les travaux par lesquels

ils l'ont méritée ? Ils n'ont répandu que quelques larmes, et ils sont inondés d'un torrent de volupté. Ils n'ont enduré en passant que quelques légères souffrances, et ils goûtent constamment des délices ineffables. Ils n'ont renoncé qu'à quelques honneurs frivoles, qu'à quelques richesses périssables, qu'à quelques satisfactions passagères; et ils sont assis sur un trône de gloire, et ils possèdent des biens infinis, et ils jouissent d'un bonheur éternel. Ne sont-ils pas bien dédommagés de tous les sacrifices qu'ils ont eus à faire; et bien loin que ces sacrifices excitent en eux les moindres regrets, ne se félicitent-ils pas sans cesse de les avoir faits, et de s'être assuré une éternité de bonheur, par quelques années de peine et de souffrances ? Or cette éternité de bonheur, nous pouvons tous, M. F., l'obtenir au même prix que les saints. Comme ils ont été ce que nous sommes, nous pouvons tous, dit saint Chrysostôme, devenir ce qu'ils sont, et pour le devenir, il ne faut qu'être ce qu'ils ont été; il ne faut que faire ce qu'ils ont fait. Pourrions-nous être

assez lâches et assez ennemis de nous-mêmes pour nous y refuser ?

Si en vous montrant les honneurs éclatans et les immenses richesses qui sont le partage de quelques heureux du siècle dont vous enviez le bonheur, on vous annonçoit qu'il ne dépend que de vous de devenir aussi grands, aussi opulens, et aussi heureux qu'ils le sont ; il n'est sans doute aucun de vous qui ne mît tout en œuvre pour partager les douceurs de leur sort. Mais ce sort n'est réservé dans le monde, qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés, que la naissance, les talens, l'intrigue ou la protection élèvent au dessus des autres ; et bien loin de pouvoir espérer de vous procurer les avantages dont ils jouissent, vous savez que nous sommes condamnés presque tous à traîner nos jours dans la misère et dans l'obscurité. Mais rassurons-nous, M. F., et apprenons à nous consoler. S'il ne nous est pas donné d'être comptés parmi les heureux de la terre, nous pouvons tous être mis au nombre des heureux du ciel. Si nous sommes privés des talens et des ressources qui

qui pourroient nous faire parvenir aux honneurs et à la fortune que le monde accorde à ses favoris ; nous avons tous les moyens et les grâces qui nous sont nécessaires pour parvenir au bonheur et à la gloire que Dieu réserve à ses élus. Faisons donc pour cette gloire infinie et pour ce bonheur éternel, ce que nous ferions pour des avantages frivoles et des biens passagers. Imitons la sagesse et la conduite des heureux habitans du ciel qui sont aujourd'hui l'objet de notre culte. Préférons, comme eux, ce qui demeure éternellement à ce qui passe avec la vie ; et comme nous pouvons tous être saints, ne nous appliquons plus désormais qu'à le devenir, puisque ce n'est qu'en le devenant, que nous pouvons nous rendre heureux pour le temps et pour l'éternité.

INSTRUCTION

POUR LE JOUR DES MORTS.

C'EST bien avec raison, M. F., qu'on nous représente l'église comme la meilleure et la plus tendre de toutes les mères. Pénétrée et embrasée de zèle pour ses enfans, elle ne s'occupe que du soin de les rendre heureux ; et depuis leur naissance jusqu'après leur mort, elle ne cesse de travailler à leur procurer le bonheur éternel qui leur est réservé après cette vie. Ils ne sont pas plutôt nés, qu'elle les reçoit dans son sein et les met au nombre de ses enfans. Après les avoir ainsi adoptés, elle les éclaire ; elle les fortifie ; elle les nourrit du pain de la parole divine et du pain encore plus salutaire qu'elle nous offre à la table sainte ; elle leur fournit les moyens les plus propres à les préserver des maux qui menacent leur ame, et les remèdes les plus efficaces pour les en guérir. Elle ne se borne pas à les prémunir

contre les dangers de la vie, elle les fortifie encore contre les horreurs du trépas; et comme elle sait que malgré tous ses soins, il peut leur rester après leur mort, bien des fautes à expier pour satisfaire à la justice divine, elle se hâte d'intercéder pour eux et de conjurer instamment le Seigneur de leur accorder le repos éternel qu'il leur a promis. C'est là surtout ce qu'elle fait aujourd'hui; et c'est pour nous engager à le faire nous-mêmes, qu'elle a voulu que ce jour fût spécialement consacré au soulagement et à la délivrance des ames du purgatoire. Entrons donc dans les vues de cette tendre mère, et puisque ceux en faveur de qui elle réclame notre charité, sont nos frères, comme ils sont ses enfans, faisons-nous un devoir d'imiter le zèle qu'elle fait éclater envers eux. Pour nous y animer, il ne faut qu'examiner d'un côté, ce que la foi nous apprend de l'état des ames qui sont dans le purgatoire, et de l'autre, les motifs qui doivent nous porter à les secourir; et c'est là aussi ce qui va faire tout le sujet de cette instruction, où sans négliger d'éclairer vos

esprits, je m'attacherai surtout à toucher vos cœurs.

Il y a eu des hérétiques qui ont prétendu qu'en sortant de ce lieu d'exil, nous étions subitement transportés dans le ciel, ou précipités tout-à-coup dans l'enfer, et que nous devions nécessairement aboutir à l'un de ces deux termes immédiatement après notre mort. Mais selon la doctrine de l'église, qui doit être la règle de notre foi, outre le ciel et l'enfer qui sont destinés, l'un à récompenser les bons, et l'autre à punir les méchans ; il y a le purgatoire qui est un lieu de souffrances où les ames de ceux qui meurent dans la grâce de Dieu, achèvent de satisfaire à sa justice pour les peines qui sont dues à leurs péchés ; et cette vérité est si bien appuyée sur les oracles de l'écriture, sur les décisions des conciles et sur le témoignage des saints pères, qu'il faut vouloir s'aveugler soi-même pour en douter.

Nous lisons dans nos livres saints, que Judas Machabée ayant appris que plusieurs de ses soldats avoient commis avant que de périr dans le combat, des fautes dont

il craignoit qu'ils ne fussent punis après leur mort, il ne se contenta pas d'ordonner au peuple de prier pour eux, mais il envoya encore deux mille dragmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on y offrît des sacrifices pour obtenir du Seigneur, qu'ils fussent délivrés de la peine qu'ils avoient méritée par leurs péchés. Mais si l'on n'eût pas cru dans l'ancienne loi, qu'il y avoit un lieu où les justes qui n'ont pas suffisamment réparé leurs fautes pendant leur vie, achèvent de s'en purifier par les souffrances après leur mort, ce pieux capitaine auroit-il ordonné des prières et des sacrifices; et après avoir rapporté ce trait, l'historien sacré auroit-il ajouté : *C'est donc une sainte et salutaire pensée, de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés* ?

Les oracles du nouveau testament s'accordent sur ce sujet, avec ceux de l'ancien. J. C. nous assure expressément dans l'évangile, qu'il y a des péchés qui ne sont remis ni en ce monde ni en l'autre. Il donne donc clairement à entendre, comme l'observe saint Augustin, qu'il y en a

qui sont remis dans l'autre vie ; et dès qu'ils le sont, ils ne peuvent l'être que dans le purgatoire ; puisque la foi nous apprend que dans l'enfer, il n'y a point de rémission ni de rédemption.

Nous voyons également dans l'évangile que J. C. nous menace d'une prison d'où le débiteur ne pourra sortir qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole. Et qu'est-ce que cette prison, si ce n'est le purgatoire d'où l'on n'est retiré qu'après avoir entièrement satisfait à la justice divine?

Mais quand nos livres saints ne s'expliqueroient pas aussi clairement sur l'existence du purgatoire, la raison seule, éclairée par la foi, ne suffiroit-elle pas pour nous la prouver? Car on ne peut douter que la plupart de ceux qui meurent dans la grâce de Dieu, ne sortent de ce monde sans avoir fait une pénitence proportionnée au nombre et à la grièveté de leurs péchés. Or, comme il est écrit que rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux, il faut nécessairement qu'avant que d'y être admis, ils soient entièrement purifiés de toutes les taches qui ternissent encore

la pureté de leur ame. Et où le seront-ils, si ce n'est dans le purgatoire ?

Il est donc certain que ce purgatoire existe, et qu'il y a beaucoup d'ames qui achevent d'y expier, par les souffrances, les péchés qu'ils n'ont pas expiés ici-bas par la pénitence. Mais il est également certain que non-seulement nous pouvons adoucir les peines qu'elles y endurent, mais que nous pouvons encore les en délivrer, en intercédant pour elles auprès de Dieu. C'est ce que nous prouvent les décrets de plusieurs conciles qui ordonnent expressément aux vivans de prier pour les morts. C'est ce que nous prouvent les exhortations des saints pères qui ont recommandé cet usage, comme étant répandu partout où la religion s'étoit établie. C'est ce que nous prouvent surtout les saints exercices que nous pratiquons en ce jour, puisque l'église ne prie et ne nous ordonne de prier pour ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi, que parce qu'elle est persuadée que nos prières peuvent contribuer à leur soulagement et à leur délivrance. Or, dès que nous pouvons les

soulager et les délivrer, je prétends que nous le devons ; et pour en être convaincu, ne suffit-il pas de considérer ce qu'elles souffrent et ce qu'elles sont ?

Quelque peu sensibles et humains que nous puissions être, nous ne pouvons cependant voir les maux d'autrui sans en être touchés ; et plus ils souffrent, plus nous nous sentons portés à les secourir et à leur adoucir l'amertume de leurs souffrances. Mais qui est-ce qui souffre plus ! Qui est-ce qui souffre même autant que les ames qui sont condamnées à endurer les peines du purgatoire ? Nos livres saints ne nous apprennent nulle part quelle est la nature de ces peines ; mais l'église croit en général qu'elles sont très-grandes, et on ne doute pas que ce ne soit la peine du feu. Or, ne suffit-il pas de nommer ce terrible élément ? Ne suffit-il pas de se représenter ces ames infortunées en proie à l'ardeur des flammes, pour être persuadé de la rigueur inexprimable du tourment qu'elles endurent ?

Ce n'est pas là cependant la plus rude de leurs souffrances ; et la peine que leur

cause l'activité du feu où elles sont plongées, n'est rien en comparaison de celle que leur fait souffrir la privation de Dieu dont elles sont séparées. Vous ne sentez pas, M. F., ce que ce tourment a de rigoureux, parce que vous ne connoissez pas Dieu, parce que peut-être vous ne l'aimez pas, et que faute de cette connoissance et de cet amour, vous êtes presqu'entièrement insensibles au malheur d'en être éloignés. Mais il n'en est pas ainsi des ames qui sont dans le purgatoire : elles le connoissent cet Etre infiniment parfait, qui nous est presqu'entièrement inconnu. Du fond de l'abîme où elles sont retenues par sa justice, elles voient briller les charmes inexprimables de sa beauté : elles voient qu'il réunit en lui tout ce que l'éclat de la majesté a de plus imposant, tout ce que les attraits de la bonté ont de plus touchant; et comme on ne peut le connoître sans l'aimer, à la vue des traits ravissans sous lesquels il se montre à leurs yeux, elles se sentent embrasées d'amour pour lui; elles gémissent de se voir séparées de lui, elles soupirent avec ardeur

après l'heureux moment où elles pourront se réunir à lui, elles s'élancent avec impétuosité vers lui, comme vers le centre de leur bonheur. Mais elles sont sans cesse repoussées par un bras vengeur qui arrête les efforts continuels qu'elles font pour s'approcher de lui ; et comme il n'y a rien de plus douloureux que d'être rebuté par ce que l'on aime, bien loin d'adoucir leur tourment, l'ardent amour qu'elles ont pour Dieu, ne sert qu'à les tourmenter toujours davantage.

Il n'y a que l'assurance et l'espoir qu'elles ont de le posséder un jour, qui puisse adoucir l'amertume de leur douleur. Mais quand est-ce qu'elles verront enfin arriver cet heureux jour ? Quand est-ce qu'elles pourront jouir de la présence de Dieu qui est l'objet de tous leurs désirs et de tout leur amour ? Hélas ! elles l'ignorent. Elles savent que leur future délivrance est certaine ; mais elles savent aussi que le temps en est incertain ; et cette cruelle incertitude est pour elles un nouveau supplice. Tout se réunit donc pour les tourmenter ; et elles ne trouvent rien qui puisse les

soulager. Je me trompe, M. F., elles peuvent trouver un soulagement dans les prières que la charité doit nous porter à faire pour elles ; et si elles pouvoient nous faire entendre leur voix, chacune d'elles nous diroit comme le saint homme Job le disoit autrefois à ses amis : *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi*, vous que la religion oblige de m'aimer comme vous-mêmes. Se pourroit-il que nous fussions assez inhumains et assez peu charitables pour être insensibles à leurs cris touchans ?

Mais dites-moi, M. F., si vous voyiez un malheureux courbé sous le poids des maux les plus accablans, et que vous pussiez sans beaucoup de peine, lui procurer les soulagemens et les secours que la rigueur de son triste sort lui rendroit nécessaires, ne vous feriez-vous pas un devoir de le secourir et de le soulager ? Si vous rencontriez un fils condamné à un dur esclavage, et que par votre crédit vous puissez briser ses chaînes et lui rendre la liberté ; ne vous empresseriez-vous pas de lui procurer la douce satisfaction d'aller jouir des embrassemens du tendre

père dont il a la douleur de se voir séparé ? Eh ! bien, M. F., c'est là ce que vous pouvez faire en faveur des ames du purgatoire. Vous pouvez mettre fin aux maux dont elles sont accablées ; vous pouvez les faire passer du lieu de l'exil rigoureux où elles gémissent, dans le sein du tendre père qu'elles ont dans les cieux, et dont la seule présence peut les rendre heureuses ; et vous refuseriez de leur procurer ce bonheur !

Mais pourquoi donc vous montreriez-vous si durs et si cruels envers elles ? Ont-elles commis quelque crime exécrable qui ne les rende dignes que de votre indignation ? Eh ! quand même cela seroit, ne suffit-il pas qu'elles soient malheureuses, pour exciter votre pitié ? Ne s'attendrit-on pas sur les maux des hommes même les plus criminels ; et ne voit-on pas tous les jours des ames charitables descendre dans leurs sombres cachots pour leur en adoucir la rigueur ? Mais non, M. F., les ames pour lesquelles je viens solliciter votre charité, ne sont point semblables à ces monstres de scélératesse dont

les forfaits odieux ne sont propres qu'à exciter une vive horreur : ce sont des ames vertueuses, des ames qui, irréprochables aux yeux des hommes, n'ont à se reprocher que de n'avoir pas évité avec assez de soin ce qui pouvoit déplaire à Dieu ; des ames qui malgré les infidélités et les fautes légères dont elles se sont rendues coupables envers ce Dieu infiniment saint, ont conservé sa grâce, jouissent de son amitié, et n'ont besoin pour aller prendre possession de son royaume, que d'achever de satisfaire à sa justice par les souffrances. Y a-t-il donc rien en elles qui ne doive exciter votre compassion ; et s'il est vrai, comme on le dit tous les jours, que rien n'est plus intéressant que la vertu souffrante et malheureuse, ne faudroit-il pas que vous fussiez entièrement insensibles, pour ne prendre aucun intérêt à leurs maux et à leurs souffrances? Ah! si ce qu'elles sont en elles-mêmes ne suffit pas pour vous engager à leur tendre une main secourable, songez à ce que plusieurs d'entr'elles sont par rapport à vous.

Quoique la charité nous oblige d'aimer et de secourir tous nos semblables, elle exige cependant, quand elle est bien réglée, que nous préférions ceux qui nous sont unis par des nœuds particuliers, à ceux avec qui nous n'avons que des rapports généraux. Les sentimens de la nature nous en font un devoir, aussi bien que les lois du christianisme; et ce ne seroit pas seulement se conduire en mauvais chrétien, ce seroit encore se comporter en homme dénaturé, que de se montrer insensible aux maux de ceux à qui nous tenons par les liens de l'amitié, de la parenté ou du sang. Or voilà, M. F., ce que vous feriez, si vous refusiez de soulager par vos prières, les justes qui souffrent dans le purgatoire. Ces justes ne sont pas seulement vos semblables : ce sont vos amis, ce sont vos proches, c'est peut-être votre père ou votre mère. Ces noms si touchans et si doux, ne devroient-ils pas suffire pour vous attendrir sur leurs maux; et pourriez-vous y penser, sans vous empresser de les soulager ? Ah ! si vous êtes assez durs pour ne pas en être

touchés, rappelez-vous les bienfaits dont ils vous ont comblés, et les marques de tendresse qu'ils n'ont cessé de vous donner. Souvenez-vous, que ce sont eux qui vous ont donné la vie et vous l'ont conservée ; que ce sont eux qui ont soutenu votre enfance et soigné votre éducation pendant votre jeunesse. Souvenez-vous que la fortune dont vous jouissez, est le fruit de leurs sueurs et de leurs travaux, et qu'en se refusant à eux-mêmes l'usage des biens qu'ils vouloient vous laisser, ils ont sacrifié leur bonheur au vôtre. Souvenez-vous enfin que ce n'est peut-être que pour vous avoir trop aimés pendant leur vie, qu'ils sont si cruellement tourmentés après leur mort, et que les peines extrêmes qu'ils endurent, ne sont que le châtiment des complaisances excessives qu'ils ont eues pour vous. Toutes ces marques de tendresse qu'ils vous ont données, ne sont-elles pas comme autant de voix éloquentes qui vous exhortent sans cesse à leur donner à votre tour, des preuves de votre reconnoissance et de votre amour ; et si après tout ce qu'ils ont fait pour votre

bien, vous ne faisiez rien pour leur soulagement, n'auroient-ils pas droit de vous regarder comme des enfans dénaturés et comme des monstres d'ingratitude ?

On se pique ordinairement dans le monde d'avoir un cœur sensible et reconnoissant. On se glorifie surtout d'aimer ceux à qui l'on doit la vie ; et c'est pour cela qu'on se fait un devoir de leur rendre après leur mort, tous les honneurs qui peuvent donner au public une idée avantageuse des sentimens d'amour et de gratitude qu'on veut paroître avoir pour eux. Mais à quoi serviront, M. F., les honneurs que vous leur rendez et les marques d'attachemens que vous leur donnez, si vous négligez de les soulager par vos prières et par vos bonnes œuvres ? Nous lisons dans l'histoire qu'un jeune gentilhomme voyant que son palais alloit être consumé par le feu, se jeta courageusement au milieu des flammes pour en préserver le portrait de son père, et qu'après l'en avoir retiré, il considéra d'un œil indifférent les rapides progrès que faisoit l'incendie et les affreux dommages qu'il

lui causoit. Mais si, content d'avoir sauvé l'image de son père, ce jeune homme eût laissé son père même en proie à l'ardeur des flammes, sans faire le moindre effort pour l'en arracher, pourriez-vous reconnoître en lui la piété filiale que tout enfant doit avoir pour les auteurs de ses jours? Ne le regarderiez-vous pas au contraire comme le fils le plus barbare qui eût jamais existé sur la terre?

Eh bien, M. F., souffrez que je le dise ici : voilà le titre affreux que vous mériteriez, si vous bornant comme on le fait souvent dans le monde, à étaler aux yeux du public la pompe funèbre, les marques de deuil et les signes de douleur que la vanité des vivans a imaginés pour honorer la mémoire des morts, vous négligiez, par avarice ou par indifférence, de procurer à vos parens les secours que la religion nous fournit pour les retirer du milieu des flammes où ils sont tourmentés. Rendez-leur donc tous les honneurs que votre tendresse pourra vous suggérer; mais que votre premier soin soit de faire tout ce que la charité pourra vous inspirer pour

adoucir les peines qu'ils endurent et pour les en délivrer.

Si tandis qu'ils étoient sur la terre, ils avoient été condamnés par la justice humaine à languir dans une sombre et rigoureuse prison, jusqu'à ce qu'ils eussent payé entièrement les dettes qu'ils avoient contractées, et qu'ils ne pouvoient pas acquitter par eux-mêmes, vous vous seriez sans doute empressés de voler à leur secours; vous vous seriez fait un devoir de suppléer à leur indigence, et eût-il fallû même sacrifier une partie de votre fortune, j'aime à croire que vous n'auriez pas hésité d'en faire le sacrifice pour mettre fin aux rigueurs de leur esclavage, et pour leur faire goûter les douceurs de la liberté. Eh bien, M. F., telle est la triste situation où ils se trouvent à présent réduits. Faute d'avoir acquitté les dettes dont ils étoient redevables à la justice divine, ils sont dans la prison la plus rigoureuse; ils endurent les peines les plus cruelles: ils ne peuvent par eux-mêmes ni les adoucir, ni s'en délivrer; et leur délivrance ne peut être que votre ouvrage. Mais pour l'obtenir,

il n'est pas nécessaire que vous vous dépouilliez de vos biens, et que vous sacrifiiez une partie de votre fortune. Vous n'avez besoin pour acquitter leurs dettes, que de prier, que de faire l'aumône, que d'offrir ou de faire offrir le saint sacrifice pour eux ; et vous seriez assez inhumains et assez ingrats pour leur refuser ces foibles marques de reconnoissance et de charité ! Ah ! si vous n'êtes sensibles ni à leurs souffrances, ni à leurs bienfaits, ni à leur amour, soyez-le du moins à votre propre intérêt !

Il viendra un jour, et ce jour n'est peut-être pas éloigné, il viendra un jour où vous serez vous-mêmes dans l'état où ils se trouvent, où vous subirez les tourmens qu'ils endurent : car qui peut se flatter de n'être pas condamné à les éprouver ? Pour mériter d'y être livré, il ne faut qu'avoir négligé d'expier ici-bas ses péchés par la pénitence ; et comme la plupart des pécheurs, vous ne connoissez la pénitence que pour la fuir. Vous avez donc tout sujet de craindre d'être précipités après votre mort, dans le terrible lieu de souf-

frances qu'habitent maintenant ceux que vous négligez de secourir ; et lorsque vous y serez en proie aux tourmens que l'on y endure, vous désirerez ardemment que vos amis, que vos proches et vos enfans vous tendent une main secourable pour vous en retirer ; vous implorerez leur compassion, et vous leur direz pour les attendrir sur votre triste sort : Ayez pitié de moi, vous à qui j'ai donné tant de marques d'amour et qui avez tant de raisons de m'aimer. Mais comme vous êtes insensibles aux cris touchans des autres, il arrivera par un juste jugement de Dieu, qu'on le sera aussi aux vôtres, et vous éprouverez que, comme le dit l'écriture, il n'y a point de miséricorde pour celui qui refuse de faire miséricorde. Si au contraire vous employez tous vos soins à soulager et à délivrer les ames souffrantes, qui réclament votre charité, non-seulement on sera aussi charitable pour vous sur la terre, que vous l'aurez été pour autrui ; mais encore vous aurez autant de protecteurs dans le ciel, que vous y aurez introduit de nouveaux habitans par vos prières et vos bonnes œuvres.

Travaillez donc, selon le conseil de J. C., à vous en faire maintenant des amis, afin que lorsque vous sortirez de ce lieu d'exil, ils vous ouvrent les tabernacles éternels, comme vous les leur aurez ouverts à eux-mêmes et que vous puissiez jouir plutôt avec eux, du bonheur sans fin dont vous leur aurez accéléré la jouissance.

FIN.

NOTICE

Sur la Vie et les Ouvrages de M. l'abbé Reyre.

Joseph Reyre naquit à Eyguyères en Provence, le 25 avril 1735. Il fit ses études au collège des Jésuites à Avignon, et à peine il avoit seize ans révolus qu'il entra dans leur Société, le 7 septembre 1751. Ausitôt qu'il eut fini son noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent professer au petit collège de Lyon, où il suivit jusqu'à la rhétorique inclusivement la carrière de l'enseignement. Il se distingua dès-lors par plusieurs compositions littéraires tant en prose qu'en vers, et il ne réussissoit pas moins à former, à cultiver l'esprit de ses élèves qu'à leur inspirer l'amour de la vertu.

Il fut nommé ensuite préfet du pensionnat que les Jésuites avoient établi dans leurs collège d'Aix en Provence. Ce fut là qu'il composa et fit imprimer son *Ami des Enfans*, petit volume qu'il augmenta ensuite de beaucoup, à plusieurs reprises, et dont il jugea à propos de changer le titre en celui de *Mentor des Enfans ;* ce titre seul indique quel but l'auteur s'étoit proposé, et il eut la satisfaction de l'avoir atteint. On a vu en effet le

Mentor des Enfans devenir, pour ainsi dire, le manuel de l'enfance, et presque chaque année on en fait une édition nouvelle. Tout ce qu'il contient est élégamment approprié à la simplicité du premier âge ; la morale en est aussi douce que pure, et c'est par des fables ingénieuses, par des exemples touchans, par des traits d'histoire, choisis avec un parfait discernement, que l'auteur grave ses leçons de vertu dans la mémoire, dans l'ame des enfans à qui il les adresse.

En l'année 1761, l'abbé REYRE qui avoit résolu de se consacrer au sacerdoce et de se lier à sa compagnie par des vœux irrévocables, alla au collège d'Avignon étudier en théologie. Il fut promu à l'ordre de la prêtrise dès le 28 juin 1762 ; plusieurs autres jeunes Jésuites le reçurent en même temps que lui, et leurs supérieurs crurent devoir accélérer l'époque de leur ordination, à cause des circonstances extraordinaires où on se trouvoit. Dans ce temps-là en effet la Société des Jésuites venoit d'être supprimée en France ; mais elle ne cessoit pas de subsister dans le comtat d'Avignon, qui alors appartenoit au Pape. L'abbé REYRE put donc continuer d'y demeurer attaché ; il fit ses vœux de profès, et sa grande piété le porta même à faire le vœu particulier d'aller prêcher la foi dans les

pays idolâtres, lorsque ses supérieurs voudroient l'appeler à cette mission périlleuse.

Ce fut pendant la courte durée de l'existence que conserva dans le comtat d'Avignon la Société des Jésuites, qu'on vit l'abbé REYRE commencer à paroître dans la chaire de vérité. Un panégyrique de S. Pierre d'Alcantara, qu'il prononça à Carpentras, et une oraison funèbre du Dauphin père de Louis XVI, qu'il prononça à Avignon, furent le début de ses succès dans l'éloquence de la chaire. Ce dernier ouvrage surtout emporta tous les suffrages ; il fut imprimé dans le temps, et il donna la mesure de l'heureuse facilité dont l'auteur étoit doué ; car l'abbé REYRE n'avoit mit que quinze jours à le composer.

Les Jésuites furent supprimés dans le comtat d'Avignon en 1768, et alors il se retira à Eyguyères, au sein de sa famille. Ses longues études, ses talens littéraires, sa haute vertu, son zèle ardent pour la religion, lui avoient fait du travail une sorte de besoin, et on s'attendoit bien qu'il ne pourroit demeurer oisif dans sa retraite. Il y commença l'ouvrage qu'il a ensuite publié sous le titre d'*École des jeunes Demoiselles*, ouvrage que toutes les institutrices, tous les parens, qui ont quelques principes de religion dans le cœur, mettent aujourd'hui entre les mains

des

des jeunes personnes du sexe ; et lorsque l'on envisage combien la vertu y paroît aimable, ce n'est peut-être pas en trop relever le mérite, que de le comparer à l'ouvrage qu'a laissé l'immortel Fénélon, sur l'éducation des filles.

L'abbé REYRE avoit un genre de talent qui l'appeloit sur-tout au ministère de la prédication ; il ne tarda pas à en suivre l'impulsion, et bientôt il eut composé autant de sermons qu'il lui en falloit pour la station de l'avent et du carême. Chaque année il en avoit quelqu'une à remplir ; il prêcha à Arles, à Alais, à Nîmes, à Montpellier, etc. ; par-tout il attiroit une grande affluence d'auditeurs, d'éclatantes conversions s'opéroient fréquemment parmi eux, et tels étoient ses succès apostoliques qu'on l'appeloit le *petit Massillon*, dans le midi de la France.

Ce ne fut qu'en l'année 1785 qu'il vint à Paris où sa reputation l'avoit devancé. Il y mit aussitôt la dernière main à son *Ecole des jeunes Demoiselles*, et cet ouvrage fixa l'attention de l'assemblée du clergé de France, qui l'envisagea comme étant un des meilleurs livres sur l'éducation qu'on eût publiés depuis long-temps. Elle décerna à l'auteur une pension qui sans être considérable, l'honora beaucoup, parce qu'elle fut un hommage signalé rendu à l'utilité de ses travaux. Du reste, pen-

dant le séjour que l'abbé Reyre fit à Paris, la prédication l'occupa presque sans relâche, et il mérita d'être cité comme un des orateurs chrétiens les plus distingués qu'on entendoit à cette époque. Un ancien usage autorisoit l'archevêque de Paris et son chapitre à choisir un prédicateur, pour la station du carême à Notre-Dame parmi tous ceux qui se trouvoient nommés pour remplir les autres stations de la capitale ; ce choix honorable tomba sur l'abbé Reyre, en l'année 1788, et il alloit être nommé pour prêcher devant le roi, lorsque l'année suivante les évènemens de la révolution commencèrent à éclater.

L'éloquence de l'abbé Reyre étoit celle qui convient au but et à la dignité du ministère évangelique. Il excelloit dans l'art de diviser les sujets qu'il traitoit, et de disposer avec une méthode exquise tous les développemens dont chaque matière pouvoit être susceptible. Il bannissoit de ses compositions tous ornemens frivoles ; son style avoit de l'élégance sans aucune recherche, et autant de noblesse que de simplicité ; on sentoit en l'écoutant qu'ennemi de toute vaine gloire, il s'étoit proposé uniquement d'éclairer et de toucher ses auditeurs. Il savoit donner de l'attrait à la pratique de toutes les vertus chrétiennes ; il joignoit la plus pure doctrine à une profonde connois-

sance du cœur humain, et il étoit impossible qu'on ne fût pas vivement porté à devenir meilleur lorsqu'on l'avoit entendu. Il y avoit d'ailleurs une sorte d'harmonie, un accord parfait entre les sermons de l'abbé Reyre et la manière dont il les débitoit. Sa voix étoit pleine d'onction, son regard étoit doux, mais très-expressif; ses gestes quoique fort animés n'avoient jamais qu'une juste mesure, et ce qui rendoit surtout son éloquence persuasive, c'étoient les vertus dont sa vie offroit l'exemple et dont sa figure portoit l'empreinte; car on ne pouvoit le voir et l'entendre, sans reconnoître en lui un vrai ministre de l'évangile, profondément pénétré des grandes vérités qui étoient l'objet de sa mission.

Malgré la perfection des anciens chefs-d'œuvre qui existent dans ce genre, et qui à jamais serviront de modèles aux orateurs chrétiens, on peut regretter que les sermons de l'abbé Reyre n'aient pas été imprimés. Plusieurs fois ses amis voulurent l'y engager, toujours sa modestie résista à leurs vives sollicitations. Il a préféré sur la fin de sa vie, lorsqu'il ne pouvoit plus les prêcher lui-même, de les céder à un ecclésiastique qui par le zèle, par le succès avec lequel il les prêche chaque année, se rend digne de la possesion d'un trésor si précieux, et qui sans doute le

transmettra un jour à quelque autre successeur.

L'abbé Reyre en venant à Paris, avoit fixé sa demeure dans la communauté des Eudistes, où un grand nombre de pieux ecclésiastiques se réunissoient, comme on s'en souvient, pour mener librement une vie commune et édifiante. Dès le commencement de la révolution, il pressentit l'affreux danger dont seroient bientôt menacés tous les prêtres qui habitoient ce saint asile. La plupart en effet furent enveloppés dans le massacre du mois de septembre 1792, et l'abbé Reyre n'avoit échappé au péril qu'en s'éloignant de Paris, avant la fin de 1789. Il étoit retourné à Eyguyères lieu de sa naissance, mais la persécution étant devenue générale, il ne pouvoit manquer d'en être atteint; il fut poursuivi, incarceré, et il ne recouvra sa liberté que quand les prisons s'ouvrirent : après la chute de Robespierre. Enfin il comptoit parmi ses neveux un avocat de Lyon, qui a l'honneur de porter son nom, et pour qui il avoit toujours montré beaucoup d'attachement. Celui-ci s'empressa d'attirer, de fixer près de lui un oncle si vénérable; l'abbé Reyre voulut bien céder à ses instances, et il consentit de venir le rejoindre.

Arrivé à Lyon, il y trouva une famille

naissante qui excita ses plus tendres sollicitudes ; c'étoient les enfans de son neveu, tous en bas âge dont déjà l'éducation avoit besoin d'être commencée. Lui-même daigna descendre jusqu'à vouloir s'y appliquer sérieusement, et pendant plusieurs années les soins qu'il y donna firent chaque jour son occupation la plus chère : il se regardoit chez son neveu, comme entouré de ses propres enfans, et c'étoit une sorte d'amour paternel qu'il leur témoignoit sans cesse. Il préparoit pour eux des leçons de latinité, il rédigeoit tout exprès pour leur instruction de petits traités d'histoire, de grammaire, de géographie ; mais il s'attachoit sur-tout à inculquer profondément dans leurs cœurs des principes de religion et à y faire germer des semences de vertu. Pour y mieux réussir, il composoit beaucoup de fables assorties aux goûts, aux penchans de leur âge et analogues aux défauts dont il cherchoit à les préserver, aux devoirs qu'il vouloit leur faire pratiquer. Ce sont ces fables qui, avec quelques autres, ont servi à former le recueil qu'a ensuite publié l'abbé Reyre, sous le titre de *Fabuliste des enfans et des adolescens;* recueil qui est composé de 183 fables, et dont il y a eu plusieurs éditions. Par-tout les grands préceptes de la morale y sont mis à la portée de l'enfance, de la jeunesse. Entre les fables

que contient cette collection, on en distingue beaucoup où brille la plus gracieuse poésie et toutes plaisent par une charmante naïveté. Le public doit ainsi une des meilleures productions de l'abbé REYRE, aux soins touchans qu'il voulut prendre pour l'éducation des enfans de son neveu. Heureux les enfans qui purent avoir un si excellent maître! Heureux sur-tout s'ils n'oublient jamais que c'est en conformant leur conduite à ses leçons, qu'ils doivent sans cesse reconnoître l'amour qu'il leur porta et honorer dignement sa mémoire.

Un autre ouvrage en deux volumes in-12, que l'abbé REYRE composa pendant son séjour à Lyon, c'est celui intitulé *Anecdotes Chrétiennes*, qui a été très-répandu. L'auteur avoit voulu y mettre en action, pour ainsi dire, le degré de perfection auquel la religion élève toutes les vertus, et le grand nombre d'exemples qu'il prit soin de recueillir, montrent en effet qu'il n'y a que le vrai chrétien qui puisse être veritablement et solidement vertueux. Un tel ouvrage devoit naturellement contribuer beaucoup à ranimer parmi nous les principes religieux auxquels les égaremens amenés par la révolution avoient porté une trop funeste atteinte.

L'abbé REYRE eût désiré pouvoir ne jamais quitter la famille de son neveu ; mais à mesure

qu'il avançoit en âge, la grande humidité à laquelle le climat de Lyon est sujet pendant l'hiver lui devenoit mortelle. Les médecins lui prescrivirent d'aller habiter un pays plus sec; il se retira à Avignon, et il y a passé les dernières années de sa vie.

Là, et malgré un catarre chronique dont sa poitrine se trouvoit affectée, l'habitude qu'il avoit contractée pour le travail étoit toujours la même; il put continuer de s'y livrer, et les nouveaux ouvrages qui en furent le fruit surpassèrent tout ce qu'on auroit dû attendre de la part d'un vieillard dont les forces physiques étoient déjà si affoiblies. Il faut compter pour peu de chose sa *Bibliothèque Poétique*, en deux volumes, qui ne fut qu'une compilation, un choix des morceaux de poésie qu'il jugeoit les plus propres à former le goût, sans danger pour les mœurs. Mais on le vit en très-peu de temps composer successivement ses *Prônes nouveaux* en deux volumes, son *Petit Carême* aussi en deux volumes, et un volume d'*Instructions sur les principales fêtes de l'année.* Ces trois ouvrages eurent chacun séparément le plus grand cours, et nous les offrons maintenant au public sous le titre collectif d'*Année Pastorale.*

Le but principal qu'eût l'abbé REYRE, en les composant fut, comme il l'annonçoit lui-

même, d'aider MM. les curés pour le travail qu'exige d'eux l'instruction journalière du peuple des villes et des campagnes. C'étoit donc particulièrement pour le peuple qu'il avoit voulu écrire ; mais les trois ouvrages à qui il donnoit cette modeste destination ne seront pas moins un monument précieux pour toutes les classes de la société. On y découvre un mérite littéraire et un fonds de doctrine qui satisfont l'homme instruit, l'homme de goût, en même temps que tout y est à la portée des personnes les plus simples. C'est par des peintures de mœurs extrêmement variées, par des comparaisons pleines de justesse, par mille réflexions toutes tirées naturellement de chaque sujet, qu'il charme et attache l'attention du lecteur ; c'est sur-tout avec une sensibilité exquise qu'il ne cesse de montrer aux pauvres et aux malheureux une source ineffable de consolations dans l'attente des récompenses célestes, que la religion leur promet.

Lorsque l'abbé REYRE eut mis au jour les trois ouvrages que nous venons de citer, plusieurs prélats de l'Empire lui écrivirent aussitôt pour lui faire connoître directement le jugement honorable qu'ils en portoient ; tous en recommandèrent l'usage dans leurs diocèses, et les *Prônes nouveaux* en particulier ne tardèrent pas à être traduits en Italien.

Enfin un dernier ouvrage de l'abbé Reyre, c'est celui en trois volumes qui n'a été imprimé qu'après sa mort à Avignon.

Il est intitulé : *Méditations évangéliques ;* il contient une méditation pour chacun des jours de l'année, et chacune a pour sujet un trait particulier de la vie de Jésus-Christ. On y retrouve l'abondance, l'élégante simplicité, cette douce chaleur et ce zèle religieux qui caractérisèrent toutes les œuvres de l'auteur. On voit ainsi qu'il ne composa pas moins de huit volumes pendant le peu d'années qui ont été à Avignon la fin de sa vie, et on peut dire qu'une telle facilité eut quelque chose de merveilleux dans un vieillard presque octogénaire, qui d'ailleurs se trouvoit réduit à un état d'infirmité habituelle (1). Il venoit de remettre à l'imprimeur le manuscrit de ses *Méditations*, lorsqu'il fut atteint de la dernière crise qui a terminé sa carrière et qui a eu environ quinze jours de durée. Son ardeur pour le travail étoit tellement infatigable, qu'il commença alors un nouvel ouvrage, lequel auroit consisté en un second recueil de Prônes

(1) On doit ajouter que pendant son séjour à Avignon, il eut encore le temps de composer pour l'usage d'un ecclésiastique, dont les talens n'égaloient pas le zèle, un Carême tout entier, et un cours de Prônes tout différens de ceux qui ont été publiés.

dont il prenoit le sujet dans les Epitres ; ouvrage duquel reste un manuscrit qu'il eut le temps de pousser jusqu'à quarante pages, et il écrivoit les dernières le jour même de sa mort.

Telle fut la vie, tels furent les travaux de cet homme de bien. Mais il faut l'avoir connu, pour pouvoir sentir jusqu'à quel point il a été regretté et combien il mérite de l'être. Son extrême vertu ne le rendoit sévère que pour lui-même, et il étoit toujours bon, indulgent pour autrui. Son cœur avoit besoin d'être rempli par de vives affections, et on ne pouvoit pousser plus loin que lui le devouement de l'amitié. Sa piété n'avoit rien que d'aimable, c'étoit une douce gaîté qui faisoit pour ainsi dire le fond de son caractère ; sans rechercher la société, il savoit en goûter les délassemens, et par-tout il étoit à sa place. Il charmoit en quelque lieu qu'il se trouvât par l'agrément de ses entretiens, et il y ajoutoit un attrait de plus par sa rare modestie qui avoit toujours pour effet de rehausser à ses yeux le mérite des autres, tandis qu'il n'avoit presque pas la conscience du sien propre. Ce même sentiment qu'il portoit dans le monde, il l'eut toujours comme auteur, comme écrivain ; car pour chaque ouvrage qu'il composoit, il ne manquoit jamais de

prendre l'avis d'un de ses anciens amis en qui il avoit une confiance particulière, et toujours il adoptoit avec une aveugle docilité les changemens que celui-ci avoit proposés; *mon ami le veut ainsi*, disoit-il, *cela doit être mieux*. Enfin libéral, charitable au delà de ce que sembloient permettre ses modiques facultés, son seul regret étoit de n'avoir pas plus de bienfaits à répandre, et nous ne pouvons mieux finir de le louer dignement qu'en citant les derniers traits de l'éloge qu'a prononcé sur son tombeau le jour de ses funérailles, M. Morel, secrétaire perpétuel de l'académie de Vaucluse, professeur de belles lettres au lycée d'Avignon. « Les vertus morales de l'abbé » REYRE, a-t-il dit, étoient exquises parce » qu'elles étoient perfectionnées par la reli- » gion qui supplée à tout et à laquelle rien » ne peut suppléer. Ainsi sa modestie étoit » de l'humilité, sa bienfaisance de la charité, » sa déférence à l'opinion d'autrui, une sainte » abnégation de lui-même. »

Ce sont les suites du catarre, auquel l'abbé REYRE étoit sujet depuis un grand nombre d'années, qui l'ont fait succomber à l'âge de 77 ans. Quoique ses forces diminuassent graduellement, il avoit pleinement conservé toute sa liberté d'esprit et cette chaleur de sentiment qui lui étoit naturelle; il touchoit à sa

dernière heure, entouré de ses amis, sans soupçonner qu'il fût si près d'être séparé d'eux, et croyant n'éprouver qu'un excès de foiblesse purement accidentel. Il cessa de vivre sans angoisses, sans agonie; sa mort fut le sommeil du juste, et on peut dire qu'une fin si douce a été pour lui la récompense anticipée de toutes les vertus qu'il pratiqua sur la terre.

Il est mort à Avignon, le 4 février 1812, et voici l'épitaphe qui se trouve gravée sur sa tombe : elle a été composée par l'abbé Carrié, ancien Jésuite, qui est maintenant à Lyon, l'un des chapelains de Fourvières.

†

D. O. M.

HIC JACET,

IN SPEM BEATÆ IMMORTALITATIS,

JOSEPHUS REYRE.

VIRTUTIBUS OMNIBUS ORNATUS

QUÆ SACERDOTEM COMMENDARE DEBENT,

MAJOREM DEI GLORIAM ET SALUTEM PROXIMI

ZELO INDEFESSO PROCURAVIT.

NOMEN DEDERAT SOCIETATI JESU,

CUI, TOT JAM VIRIS, DOCTRINA ET PIETATE PRÆSTANTIBUS

ILLUSTRI,

NOVUM ETIAM, ET IPSE DECUS ADDIDIT.

VIR MULTIPLICI LITTERATURA PERPOLITUS,

ORATOR, POETA, SCRIPTOR ELEGANS,

EA IN LUCEM EDIDIT, QUÆ PROBAVERUNT PERITI,

PARITER AC BONI;

NEC INDE CERTÈ FAMAM AUCUPABATUR;

AT INANIS GLORIÆ CHRISTIANUS CONTEMPTOR,

ILLUD IPSUM, QUOD NIHIL ESSE DUCEBAT,

QUASI INVITUS, OBTINUIT.

CAROS OMNES SUOS HABUIT, ET ILLIS CARISSIMUS

SEMPER FUIT.

BENEFICUS DE SUO, QUANDO POTUIT,

NEMINEM EI BENEFACIENDI VOLUNTATE PAREM

INVENERIS.

OBIIT DIE FEBRUARII QUARTA, ANNO CHRISTI 1812,

ÆTATIS 77.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Instruction préliminaire sur les fêtes en général, page 1
Instruction sur l'Incarnation du Fils de Dieu et l'Annonciation de la sainte Vierge, 19
Instruction sur la Naissance de Notre-Seigneur Jesus-Christ, 35
Instruction sur la Circoncision de N. S. Jesus-Christ, 53
Instruction sur l'Epiphanie de N. S. J. C. 73
Instruction sur la Présentation de N. S. J. C. au temple, et la Purification de la sainte Vierge, 90
Instruction sur la Résurrection de N. S. J. C. 109
Instruction sur l'Ascension de N. S. J. C., 129
Instruction sur la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, 147
Instruction sur la Très-Sainte Trinité, 164
Instruction sur la Fête-Dieu, 180

Instruction sur la dévotion à la sainte Vierge, pour la fête du Rosaire, du Scapulaire, ou du Saint Nom de Marie, 200
Instruction sur la Conception de la sainte Vierge, 223
Instruction sur la Nativité de la sainte Vierge, 241
Instruction sur l'Assomption de la sainte Vierge, 259
Instruction sur la fête du Saint Patron de la Paroisse. 276
Instruction pour la fête de tous les Saints, 292
Instruction pour le jour des Morts, 314

Fin de la Table.

